This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

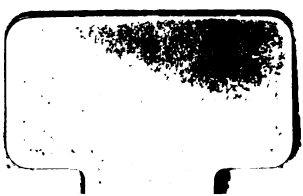
387
9

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 258

OXFORD
1992



COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

COLLECTION

COMPLETTE

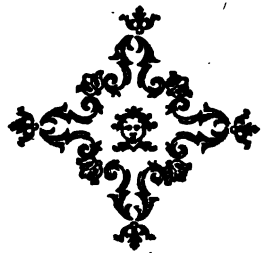
DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME TROISIEME.

NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

INTRODUCTION.

IL y a déjà quelques siecles qu'un prince nommé Schah-Baham regnoit sur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entre autres choses, se plaisoit tant à étrangler les femmes & à entendre des contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle sçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fut pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs negres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sçut rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar que ses vertus & son goût pour les contes. On assure même que le recueil des contes de Schéhérazade que son auguste grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les contes ornent l'esprit, & quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des sciences, qui sçachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société, & combien l'on doit d'estime & même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent point sur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Sahah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sçût l'origine de la féerie, aussi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus

particuliérement le célebre pays du Ginmistan, ne fût plus instruit sur les fameuses dynasties des premiers rois de Perse, & qu'il fût sans contredit l'homme de son siecle qui possédât le mieux l'histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arrivés, on le faisoit passer pour le prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces, (chose d'autant plus désagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu, sur-tout n'ayant jamais pour auditeurs que des femmes & des courtisans; personnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est sans doute d'après ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, auteur contemporain de ce prince, nous l'a dépeint dans sa grande histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous; c'est à l'endroit où il parle des contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins

d'eſprit; &, (ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes aburdes & hors de toute vraiſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer; à peine en tout un jour lui arrivoit-il de ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dependans de l'eſprit, ne touchoit le ſultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des perroquets qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes perroquets des Indes, ſans compter des ſinges auxquels il donnoit une aſſez grande partie de ſon tems; & ſes femmes, qui après tous les animaux de ſa ménagerie, lui paroiſſoient fort propres à le divertir.

Malgré de ſi grandes occupations, &

des plaisirs aussi variés, il fut impossible au sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusqu'à ces contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder & faire des découpures; arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ses courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon général, ou un excellent ministre. Pour prouver à quel point il

en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier visir un de ces courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sçachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers découpeurs du royaume, lorsqu'il plut à Schah Baham de révérer la découpure; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talens l'honneur éclatant de découper auprès de son maître & la premiere place de l'empire.

Entre toutes les femmes du sultan, on distinguoit la sultane-reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite, & le sultan lui-même osoit rarement n'être point de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts ni ses plaisirs: il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit : Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors ; nous ne disons mot. Oh ! je voudrois de la conversation, moi !

Eh ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la sultane ? Que sçais-je, reprit-il, suis-je fait pour deviner cela ? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas, à beaucoup près, tant d'esprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, &, qu'à cela près, de quelques bons mots, que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous, par exemple, que si la sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même & sans en être priée par ma tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible

qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne ſçache pas préciſément ceux qu'elle avoit oubliés; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en faſſe pas. Cela n'eſt pas douteux : Sire, dit le viſir, & je puis aſſurer votre majeſté que non-ſeulement j'en ſçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Viſir, viſir, dit le ſultan, c'eſt beaucoup dire ! ma grand-mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la ſultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? Et cependant quoi de plus abſurde ? Qu'eſt-ce qu'un ouvrage (s'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom) qu'eſt-ce, dis-je, qu'un ouvrage, où la vraiſemblance eſt toujours violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puiſſance de la féerie ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des

élémens que pour créer des objets ridicules, singuliérement imaginés : mais qui souvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives & qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

Propos de *Caillette*, dit gravement le sultan, grands mots qui ne signifient rien; ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... Au fonds, il ne s'agit ici que de sçavoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément; mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un sultan peut-être une bête d'ailleurs, c'est-à-dire par parenthese, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse; j'entends par-là une de ces choses.... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il

fût queſtion.... mais parlons de bonne foi, que nous importe, après tout ? Je ſoutiens, moi, que j'aime les contes, & qu'au ſurplus je ne les trouve plaiſans que quand ils ſont ce qu'on appelle entre gens ſenſés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité..... ſi vive! au reſte, j'entends, je comprends bien : c'eſt comme ſi vous me diſiez que vous ſçavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penſois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiſtoires ; quand je dis des hiſtoires, je m'entends bien ! Je veux des événemens ſinguliers, des fées, des taliſmans ; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire de contes ? Mahomet veuille m'aſſiſter ! mais je ne doute pas que même ſans ſon ſecours, je n'en faſſe de meilleurs que qui que ce ſoit ; & la raiſon de cela, c'eſt que je ſors d'une maiſon où l'on n'ignore pas que l'on en ſçait faire, & ſans vanité d'aſſez bons.

Au reſte, comme je ſuis ſans partialité quelconque, je déclare que l'on

parlera chacun à ſon tour ; que ce ſera le ſort qui décidera les places, & non ma volonté ; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa cour : malgré les vœux du viſir, il tomba ſur un jeune courtiſan qui, après en avoir reçu la permiſſion du ſultan, commença ainſi.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle & que je ne reconnois pour dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte?

Au reſte, ce ſont vos affaires : tant pis pour vous ſi vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois que vous fuſſiez mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce ſoit pour faire la docteur ? car, au fonds, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres ſectateurs de Brama, nous croyons la métempſycoſe, continua Amanzéï, (c'eſt le nom du conteur) c'eſt à-dire, pour ne point embarraſſer mal-à-propos votre majeſté, que nous croyons qu'au ſortir d'un corps notre ame paſſe dans un autre, & ainſi ſucceſſivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame ſoit devenue aſſez pure pour être miſe au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuſes.

Quoique le dogme de la métempſycoſe ſoit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raiſons pour le croire certain, puiſqu'il y a fort peu de gens à qui il ſoit accordé de ſe ſouvenir des différentes tranſmigrations de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au ſortir du corps où une ame étoit empriſonnée, elle entre dans un autre, ſans conſerver aucune idée, ſoit des connoiſſances qu'elle avoit

acquiſes, ſoit des choſes auxquelles elle a eu part.

Ainſi, nos fautes ſont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carriere avec une ame auſſi neuve & auſſi ſuſceptible d'erreurs & de vices, que lorſque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immenſe tourbillon de feu dont, en attendant ſa deſtination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous ſe plaignent de cette diſpoſition de Brama, & je doute qu'ils aient raiſon. Nos ames deſtinées pendant une longue ſuite de ſiecles, à paſſer de corps en corps, ſeroient preſque toujours malheureuſes, ſi elles ſe ſouvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un roi, ſe trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obſcurs que la grandeur de leur miſere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne ſoutiendroient pas, ſans déſeſpoir, ſa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui ſe voit dans le ſein des richeſſes, ou élevé au rang ſuprême, s'il ſe ſouvenoit de n'avoir été qu'un inſecte, pourroit abuſer moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs se trouveroit nécessairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher ami, dit alors le sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi ; il me reſte cependant à dire à votre majeſté, que Brama permet quelquefois que nous nous ſouvenions de ce que nous avons été, ſur-tout quand il nous a infligé quelque peine ſinguliere; & ce qui le prouve, c'eſt que je me ſouviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha ! s'écria le ſultan, allons; cela ne ſe peut pas. Me prenez-vous pour un autruche, de me faire de ces contes-là ? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clémente majeſté a de l'humeur aujourd'hui, dit la ſultane : il eſt dans ſon auguſte caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pû être Sopha. Cela n'eſt pas relatif à ſes idées ordinaires.

Croyez-vous, repliqua le ſultan, terraſſé par l'objection ? Il me ſemble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'eſt pas cependant que je ne puſſe.... Mais, parbleu, j'ai raiſon. Je ne ſçaurois en conſcience croire ce que dit Amanzéi : eſt-ce donc pour rien que je ſuis muſulman ?

A merveille, répondit la sultane : hé bien ! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses déréglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracaſſier, médiſant, grand connoiſſeur en bagatelles, uniquement occupé de ſes habits, de ſa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, ſçavoir un peu ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de ſingulieres idées. Je ne ſçais ſi je me fais bien entendre; mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles penſent.

Peut-être, répondit Amanzéi, ſerions-nous plus éclairés là-deſſus, ſi nous leur croyions moins de fineſſe. Il me ſemble que lorſque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment ſeul me les faiſoit naître, qui cherchoient des raiſons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je paſſois pour fauſſe: on me croyoit coquette, dans l'inſtant que j'étois tendre; j'étois ſenſible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit presque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me saisissoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'eſt que j'étois galante dans ma jeuneſſe, que je ne ſçavois ni haïr ni aimer; que née ſans caractere, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fuſſe, ou ce que mes intérêts & mes plaiſirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amuſé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette eſpece. Il voulut qu'elle conſervât dans cette priſon toutes ſes facultés, moins ſans doute pour adoucir l'horreur de mon ſort que pour me la faire mieux ſentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carriere que quand deux perſonnes ſe donneroient mutuellement, & ſur moi, leurs prémices.

Voilà, s'écria le ſultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la ſultane. Pourquoi pas? reprit-il, j'aime aſſez les cho-

ſes claires. Cependant ſi vous n'êtes pas de mon avis, je conſens qu'Amanzéi ſoit auſſi obſcur qu'il le voudra. Graces au prophete! il ne le ſera jamais pour moi.

Il me reſtoit aſſez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour ſentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choiſi pour priſon; mais la permiſſion qu'il me donna de me tranſporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuſe; d'ailleurs, mon ame étoit auſſi ſenſible aux ridicules d'autrui que lorſqu'elle animoit une femme, & le plaiſir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus ſecrets, & d'être entier dans les choſes que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de ſon ſupplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il tranſporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui paſſoit pour être extrêmement ſage: mais s'il

eſt vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire auſſi qu'il y a pour leur ſopha bien peu de femmes vertueuſes.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN ſopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet ſéparé du reſte de ſon palais, & où, diſoit-elle, elle n'alloit ſouvent que pour méditer ſur ſes devoirs & ſe livrer à brama avec moins de diſtraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne ſervît jamais qu'à d'auſſi ſérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut ſomptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y ſembloit au premier coup-d'œil, plus noble que galant, mais à le conſidérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choſes enfin que l'auſtérité n'invente pas, & dont elle n'eſt

pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévere s'ouvrit; je vis un autre maintien & d'autres yeux, elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai volupteux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant, qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin, elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation que dans le repentir. Je con-

elus de cela, que Fatmé étoit pareſſeuſe, & je me ſerois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere choſe qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort ſecrétement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle paſſa à une autre, où beaucoup de volumes étoient faſtueuſement étalés; elle y prit auſſi un livre qu'elle jetta ſur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choiſi d'abord, ſe plonger dans toute la molleſſe des couſſins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le ſultan, étoit-elle jolie, votre femme raiſonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroiſſoit. On ſentoit même qu'avec moins de modeſtie, ces airs évaporés qui inſpirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les deſirs, elle auroit pu ne céder à perſonne. Ses traits étoient beaux; mais ſans jeu, ſans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, ſans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une phyſionomie ver-

tueuſe. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de ſoi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle ſe tenoit mal, & ſi elle marchoit noblement, c'eſt parce qu'une demarche lente & poſée convient à des perſonnes occupées des objets les plus ſérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas juſques à cette négligence, qui rend preſque toujours les vertueuſes dégoûtantes: ſes habits étoient ſimples, de couleurs obſcures; mais dans leur modeſtie on trouvoit de la nobleſſe & du choix: elle avoit même ſoin qu'ils ne puſſent rien dérober de l'élégance de ſa taille, & ſous l'attirail de l'auſtérité il étoit aiſé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus ſenſuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéreſſoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, compoſées par un bramine. Soit qu'elle crut avoir aſſez de celles qu'elle faiſoit elle-même, ou que celles-là ne portaſſent pas ſur des objets qui lui pluſſent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire ſecrete, & qui étoit un

roman dont les ſituations étoient tendres & les images vives. Cette lecture me paroiſſoit ſi peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & ſçavoir juſques à quel point ſon ame eſt affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faiſoit agir d'une façon ſi contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en ſuppoſai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ſes yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorſqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du bramine; ſans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air ſi reſpectueux, que malgré la nobleſſe de ſa phyſionomie & la richeſſe de ſes vêtemens, je le pris d'abord pour un des eſclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-temps & avec aigreur, les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendît si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parut se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répon-

dre à ſon ardeur, elle s'en défendit long-tems de mauvaiſe grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refuſât tout ce qu'il auroit pu lui faire penſer qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins inſenſible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle ſoupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oiſive. Ce n'étoit cependant pas ſon mari qu'elle aimoit. Je ne ſçais quelles étoient alors les idées de Fatmé, mais, ſoit que la reconnoiſſance la rendît plus douce, ſoit qu'elle voulût engager ſon mari à de nouvelles attentions, des propos aſſez tendres, quoique graves & meſurés, ſuccéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur, ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle

dissipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haissoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré des gens s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet.

Oui-dà, dit le sultan, est-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond..... comme il y en a qui font semblant..... C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa majesté s'expli-

que, reprit Amanzéi, il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qu'elle deſire, & ſans vouloir me vanter de trop de fineſſe, j'oſe croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le ſultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'eſt-ce que je penſois?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'eſt cela, ou je meure; interrompit le ſultan, continuez, vous avez réellement bien de l'eſprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaiſirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de ſûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeuneſſe à l'éclat, à la diſſipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur ſiecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement; plus mépriſables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Aſſez heureuſe pour être née avec cette fauſſeté qu'inſpirent aux femmes la

néceſſité de ſe déguiſer & le deſir de ſe faire eſtimer, (deſir qui n'eſt pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit ſenti de bonne heure qu'il eſt impoſſible de ſe dérober aux plaiſirs, ſans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, ſans s'expoſer à une honte & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'impoſture dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle avoit moins ſongé à corriger les penchans vicieux de ſon cœur qu'à les voiler ſous l'apparence de la plus auſtere vertu. Son ame, naturellement.... Dirai-je voluptueuſe! Non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé : ſon ame étoit portée aux plaiſirs : peu délicate, mais ſenſuelle, elle ſe livroit au vice, & ne connoiſſoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui ſéduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien ſur elle ; une figure aimable, beaucoup d'eſprit, lui inſpiroient peut-être des deſirs ; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ſes paſſions étoient choiſis parmi des gens non ſuſpects engagés par leur

genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mysteres de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractere, il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zele pour Brama, le chagrin que lui causoient le déréglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit! Elle étoit si saintement vindicative! Son ame étoit si pure! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincere, d'être conduit dans ses haines par quelque motif que lui pût être personnel?

CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraiſemblables.

APRÈS le départ de ſon mari, Fatmé alloit reprendre ſa lecture, lorſqu'un vieux bramine, ſuivi de deux vieilles femmes, dont il ſe diſoit conſolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé ſe leva, & les reçut d'un air ſi modeſte, ſi recueilli, qu'il étoit impoſſible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux bramine l'empêchât de ſe proſterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit ſi bien le cas qu'il faiſoit de lui-même ; il paroiſſoit ſi content de ce qu'elle faiſoit pour lui, ſi perſuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impoſſible de ne pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent ; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légéreté & le goût des plaisirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres, & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vue même, paroîtroit si condamnable, leur est inconnue; ils..... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le sultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétends, repliqua le sultan, que cela n'est pas vrai; & quand cela seroit..... En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de sultan, que je tuerai le premier qui ose

ra me faire une réflexion. Nous verrons a préſent comment vous vous en tirerez.

En me préſervant des réflexions, répondit Amanzéi, puiſqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à votre majeſté. Fort bien, cela, dit le ſultan : allez.

Jamais on n'eſt ſenſible au plaiſir de dire mal des autres, qu'on ne le ſoit auſſi à celui de parler bien de ſoi-même. Fatmé & les perſonnes qui étoient chez elle, avoient trop de raiſon de s'eſtimer beaucoup, pour ne pas mépriſer tous ceux qui ne leur reſſembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit néceſſaire pour jouer, elles commencerent une converſation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux bramine cependant dit du bien d'une femme que Fatmé connoiſſoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choſes contre leſquelles elle ſe déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroiſſoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus eſtimables, rien ne pouvoit la ſauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eut les vices les plus déshonorans & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer ſon amant, c'étoit pour elle une

personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révérer la vertu.

La femme que le bramine louoit étoit malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables, & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincere! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractere sont facilement trompées; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut

que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne ſçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré ſincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aiſément que les vices, & ſouvent on prend un air plus réſervé, plus modeſte, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en impoſer au monde ſur des déréglemens auxquels on eſt encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah Bahan en bâillant, cette converſation m'eſt mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conſcience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir pouſſé ſur Nahami la converſation auſſi loin qu'elle put aller, on revint aux médiſances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Enſuite on ſe loua, on ſe mit triſtement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le ſultan, vous venez de m'obliger conſidérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne

rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le ſultan, pour vous prouver que je ſçais récompenſer les ſervices qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'eſt que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous ſortirez bien de votre conte, enfin..... Tout cela me fait plaiſir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu graces au ſultan, pourſuivit ainſi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la viſite de ces trois perſonnes avoit fait ſur elle le même effet que ſur votre majeſté, & que ſi elle en eût été la maîtreſſe, elle auroit employé ſa journée à d'autres amuſemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties, Fatmé ſe mit à rêver profondément, mais ſans triſteſſe: ſes yeux s'attendrirent, ils errerent languiſſamment dans le cabinet, il ſembloit qu'elle deſirât vivement quelque choſe qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A ſa voix, un jeune eſclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, ſe préſenta. Fatmé le fixant avec des yeux où

regnoit l'amour & le desir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de desirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrès, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossiérement; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidelle aux séveres loix de la décence, ses yeux brillerent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres,

& les plus ardentes careſſes ; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle ſentoit, elle ſe livroit à tout ſon trouble. Plus tranquille, elle faiſoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de ſa complaiſance, & que de lui-même il n'auroit pas deſirées.

Dahis cependant paroiſſoit peu touché ; ſes yeux s'arrêtoient ſtupidement ſur les objets que la facile Fatmé lui préſentoit, c'étoit machinalement qu'ils faiſoient impreſſion ſur lui, ſon ame groſſiere ne ſentoit rien, le plaiſir ne pénétroit même pas juſqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le ſilence de Dahis & ſa ſtupidité ne choquoient point ſon amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raiſons pour croire qu'il étoit ſenſible à ſes charmes, pour ne pas préférer ſon air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux tranſports d'un petit-maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux deſirs de Dahis, annonçoit aſſez qu'elle avoit auſſi peu de délicateſſe que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les tranſports, ces tendres riens que la fineſſe de l'ame & la politeſſe des ma-

nieres rend ſupérieurs aux plaiſirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis ſortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces perſonnes malheureuſes, qui ne penſant jamais rien, n'ont jamais auſſi rien à dire, & qui ſont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amuſemens de Fatmé m'euſſent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui reſtant plus rien ſur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en ſortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit ſur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni ſi ample matiere, lorſqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un bramine ſérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces phyſionomies dont l'air compoſé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré ſon habit de bramine, peu fait pour les graces, il étoit aiſé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, auſſi étoit-il le bramine d'Agra le plus recherché, le plus conſo-

lant & le plus employé. Il parloit ſi bien, diſoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il inſinuoit dans les ames le goût de la vertu; le moyen ſans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on diſoit de lui; on verra bientôt ſur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & ſi ceux qu'on lui donnoit le plus haut étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empeſé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le bramine perçoit au travers du maſque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les êtres heureux deſtinés au ſervice de Brama. Vous élevez mon ame à un extaſe qui a quelque choſe de céleſte, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languiſſant, lui répondit ſur le même ton, & le bramine n'en changeant point, il s'établit entre eux une converſation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'euſſe jamais compris leurs diſcours.

Fatmé, qui naturellement faiſoit aſſez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'eſtimoit pas beaucoup celle du bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du ſentiment. Le bramine, à qui il ne plaiſoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt auſſi, & cette converſation ſi fade, ſi doucereuſe, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il eſt vrai cependant que Fatmé, en faiſant les mêmes choſes, étoit plus ſoigneuſe des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le bramine, qui pour le caractere & la figure reſſembloit aſſez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit ſans ceſſe la complaiſante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendreſſe ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent enſemble du plaiſir qu'il y a à tromper les autres, & ſe firent mutuellement des leçons d'hypocriſie. Ces deux odieuſes perſonnes ſe ſéparerent enfin ; Fatmé alla déſeſpérer ſon mari, & faire parade de ſes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuſer

ſes loiſirs que celles que j'ai racontées à votre toujours auguſte Majeſté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que ſeule avec ſon bramine, elle ſe livroit à ſes tranſports, ſon mari que le haſard conduiſit à la porte du cabinet, entendit des ſoupirs & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laiſſoient ſi peu imaginer ſes amuſemens particuliers, que je doute que ſon mari devinât d'abord de qui partoient les ſoupirs & les étranges paroles qui venoient de frapper ſes oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, ſoit que la curioſité ſeule lui fit deſirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureuſement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un ſeul coup.

Le ſpectacle qui frappa ſes yeux, le ſurprit au point que ſa fureur demeurant ſuſpendue, il ſembla pendant quelques inſtans douter de ce qu'il voyoit, & ne ſçavoir à quoi ſe déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices & à votre hypocriſie.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le bramine qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fut ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort pour qu'ils pussent être plaints, & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modeles de vertu.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule

ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A ſon air ſimple & modeſte, au ſoin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui ſembloit regner dans ſon cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroiſſoit. Sage ſans contrainte & ſans vanité, elle ne ſe faiſoit ni une peine, ni un mérite de ſuivre ſes devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triſte, ni grondeuſe; ſa vertu étoit douce & paiſible; elle ne s'en faiſoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriſer les autres, & elle étoit ſur cet article beaucoup plus réſervée que ne le ſont ces femmes qui ayant tout à ſe reprocher, ne trouvent cependant perſonne exempt de reproche. Son eſprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas ſans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'eſt jamais plus reſpectable que lorſqu'on eſt fort ennuyeux. Elle ne médiſoit point & n'en ſçavoit pas moins amuſer. Perſuadée qu'elle avoit autant de foibleſſes que les autres, elle ſçavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroiſſoit vicieux ou criminel que ce qui l'eſt effectivement. Elle ne ſe défendoit pas les choſes permiſes, pour ne ſe permettre, comme Fatmé, que celles qui ſont défendues. Sa maiſon étoit ſans faſte, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra ſe faiſoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un auſſi rare caractere, tous la reſpectoient, & malgré ma perverſité naturelle, je me vis enfin forcé de penſer comme eux.

J'étois, lorſque j'entrai chez cette dame, ſi rempli encore de la fauſſeté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choſes, & je confondis au premier coup-d'œil, la femme vertueuſe avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un eſclave, ou un bramine, ſans croire qu'on me mettroit de la converſation, & je fus longtems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oiſiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maiſon, m'ennuya enfin, & perſuadé que ce ſeroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à obſervations, je quittai le Sopha de cette dame, charmé d'être convain-

eu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais deſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maiſon obſcure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je ſçuſſe chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui, par ſa naiſſance & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune danſeuſe qui venoit d'être reçue parmi celles de l'empereur, & dont la fortune & la réputa-

tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particuliérement presque tous les jeunes seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un intendant des domaines de l'empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & seche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non-seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

ſeigneur ; vain & inſolent, ſa familiarité outrageoit autant que ſa hauteur ; ignoble & ſans goût dans ſa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'eſprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut ſe connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il ſçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient aſſidument ſes complaiſans & ſes flatteurs, & leurs femmes même étoient ſur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouſſoit à l'excès, ou de ne rien refuſer à ſes deſirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aiſe de ſe délaſſer des trop grands empreſſemens des femmes de qualité, & de chercher des plaiſirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (ſelon ce qu'il avoit l'inſolence de dire,) ſouvent guere plus dangereux.

Ce fut un ſoir en ſortant de chez l'empereur, devant qui Amine avoit danſé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans ſon triſte & obſcur logement des regards orgueilleux & diſtraits, puis en daignant

à peine lever les yeux ſur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'eſt autant pour moi que pour vous, que je veux que vous ſoyez plus convenablement logée. On ſe moqueroit de moi, ſi une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à ſe faire reſpecter. Après ces paroles, il s'aſſit ſur moi, & la tirant ſur lui bruſquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de deſirs, elles ne furent pas exceſſives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuſe avec les ſeigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême reſpect, & n'oſoit même le regarder que quand il paroiſſoit deſirer qu'elle le fit. Vous me plaiſez aſſez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on ſoit ſage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: ſans tout cela, nous ne ſerions pas longtems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en ſe levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée de façon qu'on puiſſe aujourd'hui ſouper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il ſortit ; Amine le reconduiſit reſpectueuſement, & revint ſur moi, ſe livrer à toute la joie que lui cauſoit ſa bonne fortune, & compter avec ſa mere les diamans & les autres richeſſes qu'elle attendoit le lendemain de la généroſité d'Abdalathif.

Cette mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaiſante des meres, exhortoit ſa fille à ſe conduire ſagement dans le bonheur qu'il plaiſoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient à celui dans lequel elles alloient ſe trouver, faiſoit mille réflexions ſur la providence des dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des ſeigneurs qui avoient été amis de ſa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ! mon enfant, lui diſoit-elle ; auſſi, c'eſt bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce : ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui eſt un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaiſie. Je ne dis pas qu'on ne ſe ſatisfaſſe quelquefois,

à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune ; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là-dessus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Aralis, Elizire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables !

Hé oui ! ma mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y songerai ; mais me conseilleriez-vous pourtant de n'être qu'un monstre que j'ai actuellement ! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la mere, à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe ; je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux ſeigneurs de la cour, à moins que vous ne les voyiez *incognitò*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues juſques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud que vous aimez, c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monſieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduiſant avec prudence, il ne ſe doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans ? Ah ! Oui, il m'en donnera. Ce n'eſt pas, ajoutoit elle, que j'ai de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on eſt bien aiſe d'être comme tout le monde. Là-deſſus elle ſe mit à compter toutes les filles qui ſeroient déſeſpérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'aſſez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame

curieuſe de voir l'uſage qu'Amine feroit des conſeils de ſa mere, la ſuivit. On la conduiſit dans une jolie maiſon toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant, dans un Sopha ſuperbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu perſonne dans une auſſi ſotte admiration que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ſes yeux. Après avoir examiné tout, elle vint ſe mettre à ſa toilette. Les vaſes précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des eſclaves bien vêtus, qui d'un air reſpectueux s'empreſſoient à la ſervir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ſes ordres, tout la tranſportoit & augmentoit ſon ivreſſe.

Quand elle en fut un peu revenue, elle ſongea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de ſpectateurs. Elle parla à ſes eſclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choiſit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, ſe remit à ſa toilette, y reſta long tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient deſtinées, ſe revêtit d'un dés-

habillé ſuperbe qui avoit été fait pour une princeſſe d'Agra, & qu'elle trouva à peine aſſez beau pour elle.

Elle paſſa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le ſoir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine ſe précipita à ſes pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faiſoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui juſques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'euſſe jamais entendu des ſottiſes, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il ſemble preſque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à paſſer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue converſation, Abdalathif tira de ſa poche une longue bourſe pleine d'or, qu'il jetta ſur une table d'un

air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un cuisinier, c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls; des seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies s'entend; cela fera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusques-là avoit été présente à la conversation, se retira & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à votre majesté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours lui déplaisoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, votre majesté imagine sans peine qu'il se tint des propos qu'il se-

roit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le ſultan, peut-être les trouverois-je fort bons ? Voyons un peu ? Voyez dit la ſultane, en ſe levant, mais comme je ſuis ſûre qu'ils ne m'amuſeroient pas, vous trouverez bon que je ſorte.

Voyez vous cela ! s'écria le ſultan, la belle modeſtie ! Vous croyez peut-être que j'en ſuis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à préſent, & je me ſouviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoiſſoit auſſi bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaiſir que ce qui leur eſt défendu, & qu'elles n'aiment que les diſcours qu'il ſemble qu'elles ne doivent pas entendre ; par-conſéquent, ſi vous ſortez, ce n'eſt pas que vous ayez envie de ſortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me diſe à préſent. Cela fera préciſément que je n'y perdrai rien, n'eſt-il pas vrai ? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le ſultan avoit raiſon, & après avoir exagéré la prudence de ſa conduite, il continua ainſi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

mine, qui fut plus long qu'intéreſſant, on ſervit. Comme je n'étois pas dans la ſalle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils euſſent ſoupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus ſobres. Après quelques fort mauvais diſcours, Abdalathif s'endormit ſur le ſein de ſa dame.

Amine, toute complaiſante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de ſi grandes libertés. Sa vanité ſouffroit auſſi du peu de cas qu'il paroiſſoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés ſur la façon dont elle avoit ſoutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faiſoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué ſon chagrin, ſi Abdalathif ouvrant peſamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton bruſque l'heure qu'il étoit. Il ſe leva ſans attendre ſa réponſe. Adieu, lui dit-il, en la careſſant brutalement, je vous ferai dire demain ſi je

puis ſouper ici. A ces mots il voulut ſortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laiſſât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle pouſſât la fauſſeté juſqu'à pleurer de ſon départ, il fut inexorable, & ſe débarraſſa des bras d'Amine, en lui diſant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut ſorti, elle ſonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, ſa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ſes eſclaves, enfin elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Peu de momens après que ſa mere & ſes eſclaves ſe furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un negre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraſſer avec emportement.

Manzéi, dit le ſultan, ſi vous ôtiez ce negre-là de votre hiſtoire, je penſe qu'elle n'en ſeroit pas plus mauvaiſe. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, repliqua le ſultan, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar

couchoit avec tous les negres de son palais. Ça été, graces à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit grand-pere, non-seulement fit étrangler celle là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand-mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de negres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je hais le monstre qui m'obsede! qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune!

Massoud, à tout cela répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencerent une

sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin lorsqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empresserent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit & la sûreté de ses lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la

baſſeſſe & la fauſſeté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire ſentir qu'elle n'étoit que ſubalterne, & que ſans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle auſſi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun ſe diſperſa dans le ſalon avec qui il lui plut. La converſation étoit ſelon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit aſſez peu les dames qui devoient ſouper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenſoient guere.

On deſcendit enfin pour ſouper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les diſcours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le ſouper, & ceux qui le ſuivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à ſon cuiſinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laiſſât bientôt Amine en

état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'état, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au prince & au peuple, qu'il le convainquît qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher sans que l'état ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçaurois croire qu'une ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrétement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût alarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité ! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais ! car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le sens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractere. Je vous en sçais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle ? Qu'est ce donc que le jargon dont tu te sers ? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, ſi vous avez attendu de moi quelqu'autre choſe. Quoique je n'aime point le ſeigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela eſt reſpectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as tu beaucoup fait de pareils en ta vie? Ne raillez pas, répondit Amine, je ſuis fort ſcrupuleuſe. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant ſoit peu publiques, vous vous piquez toutes de ſcrupule, & vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuſes. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout auſſi bien fait de m'en inſtruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir paſſer le nuit ici. Cela eſt vrai, répondit-elle d'un air embarraſſé, mais vous m'avez fait des propoſitions ſi brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tiens, pourſuivit-il en tirant une bourſe, voilà ce que je t'ai promis, je ſuis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes ſcrupules, & te relever de tous les

vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin ! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu ! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous..... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sçais bien que cela n'est pas dans les regles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, &.... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses desirs que

quand elle fut ſûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorſque le jour fut prêt à paroître, la mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il ſe retirât: il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager ſa réputation, cette conſidération ne l'auroit ſûrement pas ébranlé, & malgré ſes prieres, il ſeroit reſté, ſi Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Maſſoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conſeils que ſa mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient aſſez belle pour la deſirer, pourvu cependant qu'ils fuſſent aſſez riches, pour lui faire agréer leurs ſoupirs. Bonzes, bramines, imans, militaires, cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il eſt vrai que comme elle avoit des principes & des ſcrupules, il en coûtoit plus aux étrangers, à ceux ſur-tout qu'elle regardoit comme des infideles, qu'à ſes compatriotes & à ceux qui ſuivoient la même loi qu'elle.

Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ſes répugnances, & après qu'elle s'étoit donné, triompher de ſes remords. Elle s'étoit même fait là-deſſus des arrangemens ſinguliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me ſouviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaiſances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop perſuadé de ſon mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, ſoit qu'auſſi ridiculement, il comptât ſur les ſermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite ſécurité, & ſans un événement imprévu, quoiqu'il ne fut pas ſans exemple, il eſt apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le ſultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire répondit Amanzéi. Ah! oui, reprit le ſultan, je vois à préſent que c'étoit toute autre choſe, cela ſe devine: lui-même il la ſurprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Je ne ſçais donc plus ce

que

que c'étoit, dit Schah-Baham : au fonds ce ne ſont pas mes affaires, & je n'ai pas beſoin de me tourner la tête pour deviner quelque choſe qui ne m'intéreſſe pas.

CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amuſant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs des diamans, les richeſſes qu'Amine poſſédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour ſe conſoler de leur perte, lui reſtoit-il le ſouvenir d'un beau ſonge, & Abdalathif, ſuppoſé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait auſſi agréablement qu'elle.

Depuis quelque jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, ſa maiſon la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

tée, causoient seuls le chagrin qu'elle paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractère, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginée.

Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre, étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue; elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine sans doute sçavoit ce que c'étoit, car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le silence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! oh! parbleu, ma reine, parbleu! On sçaura vous apprendre à être sage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque-tems.

Quel eſt donc ce diſcours, Monſieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur, eſt-ce à une perſonne comme moi qu'il peut jamais s'adreſſer? Meſurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'inſolence d'Amine, dans la ſituation préſente, parut ſinguliere à Abdalathif que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le deſſus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir. Amine voulut alors entrer en juſtification, mais Abdalathif qui ſans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accuſoit, lui ordonna bruſquement de ſe taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raiſon de ſe plaindre; mais il lui paroiſſoit ſi peu poſſible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même devoir à ſon tour l'accabler de reproches ſur ſes infidélités, lui faire même des remontrances ſur les mauvais choix qu'il faiſoit; toutes choſes qu'elle ne lui diſoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle oſoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence ſi ſoutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il penſa s'échapper tout-à-fait. Amine

voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur ni de ses reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette scene ne finît pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit, sans doute, tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consoloit, en

jettant de tems en tems les yeux sur les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui leur resteroit ; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa mere alors entra, se jette mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Helas ! ajoutoit tristement la mere d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un infidele. Ma fille sçait ce que j'en pensois, & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalathif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout restituer par ordre. Lorsque cela fut fait : à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse ; il n'a pas tenu à moi, petite reine, que vous n'ayez été plus heureuse. Cette mortification ci vous rendra sans doute plus

prudente, je le desire sincérement; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoit tirée & où elle retourna cacher sa honte & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets & des imprécations de sa vertueuse mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même,

mais eſt-il donc le ſeul à qui vous puiſſiez plaire? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un auſſi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuſe. Non, ma fille, où l'eſpece manque, il faut ſe dédommager par le nombre. Si quatre ne ſuffiſent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être que cela eſt ſujet à des accidens, cela eſt vrai; mais quand on ne ſe met au-deſſus de rien, que l'on craint tout, on reſte dans l'infortune & dans l'obſcurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces ſages conſeils, l'abandonnement où elle étoit ne lui permit pas de s'en ſervir auſſi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif lui avoit ſi bien donné dans Agra la réputation d'une perſonne peu ſûre dans le commerce, que hors le fidele Maſſoud, de qui la tendreſſe étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems, que quelques-unes de ſes compagnes qui venoient la voir, plutôt ſans doute pour jouir de ſon malheur que pour l'en conſoler.

Le tems qui effaçe tout effaça enfin la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina

que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les amans revinrent. Un seigneur Persan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en sçavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en sçavoir d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible, le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi mépriſées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçais si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la sienne, alla

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être auſſi mépriſables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins & l'amuſoient davantage.

Je m'envolai dans une maiſon, qu'à ſa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaiſir & la galanterie, & où le vice même, déguiſé ſous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicateſſe & de toute l'élégance poſſible, ne s'offre jamais aux yeux que ſous les formes les plus ſéduiſantes.

La maîtreſſe de ce palais étoit charmante, & à la tendreſſe qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à ſa beauté, je jugeai que mon ame y trouveroit des amuſemens. Je reſtai quelque tems dans ſon Sopha ſans qu'elle daignât ſeulement s'y aſſeoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Pourſuivie par ſon amant, perſécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fuſſe toujours auſſi indifférent qu'elle ſembloit ſe le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permiſſion de lui parler de

ſon amour ; mais quoiqu'il fut aimable & preſſant, que même il eut déjà perſuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à ſa vertu, & Zulma trop reſpectueux pour être entreprenant, attendoit du tems & des ſoins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Mieux informé que lui des diſpoſitions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître auſſi peu ſon bonheur. Phénime à la vérité ne lui diſoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ſes yeux le lui diſoient toujours. Lui parloit-elle d'une choſe indifférente, ſans qu'elle le voulut, même ſans qu'elle s'en apperçut, ſa voix s'attendriſſoit, ſes expreſſions devenoient plus vives. Plus elle s'impoſoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de ſon amant ne lui paroiſſoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui impoſoit ſilence, & l'oubliant à l'inſtant même elle continuoit la converſation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit seule (& sans s'en apercevoir, elle lui en donnoit mille occasions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main ou de se jetter à ses genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne se fâchoit pas ; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entrepriſes !

Et cependant, interrompit le ſultan, il ne les continuoit pas ? Non assurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux.... Plus il étoit bête, dit le ſultan, je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand... Oui, timide, interrompit encore le ſultan ; voilà un beau conte ! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette dame ? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu ; mais Phénime qui réellement desiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à son amant de sa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'assu-

roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à se rendre. J'ai cependant ouï dire, répliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit encore desiré. Et, demanda encore le sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois si grossièrement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime; il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui; elle avoit commencé par le desirer vivement, & son imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre; il étoit au plus haut point lorsque Zulma se présenta à ses yeux; son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant; ah! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phéni-

me ; s'il eût osé même la presser, mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se seroit offensée de rien.

Ah ! le butor, s'écria le sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête ! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Aunnzéi ; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui

manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractere d'esprit dur & sévere, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fut hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sçais quel hasard un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens; il lui baisa la main, elle en tressaillit; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garants du désordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répeta, en la serrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sçais, (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai, mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à

céder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit en la convaincant, elle acheva de la ſubjuguer. Soit que des objets ſi nouveaux pour elle lui impoſaſſent, ſoit qu'en ce moment elle ſe ſentît fatiguée du poids de ſa vertu, à peine ſe ſouvint-elle que la bienſéance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle ſe rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à réſiſter le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuſes qu'on ne puiſſe attaquer ſans ſuccès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux amans dont je faiſois l'hiſtoire à votre majeſté.

CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir ; quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſçavoit pas s'en paſſer, ainſi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime, qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de ſon amour, plus par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on eſt ſi clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit ſi bien Zulma ! La méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour ? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient seuls, puisqu'alors il sçavoit être respectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent : donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs, il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder.

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, soit sur les usages, soit sur des choses qui lui paroissoient aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même, sur ce qu'elle oppose à son amour ; elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma, ce desir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire : elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidele. Zulma d'ailleurs

étoit jeune, spirituel, bien fait, toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le sultan ; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ; en effet, s'écria le sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est, pour une femme qui pense, plus considérable que votre majesté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuse pas, mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'elle-même, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance : l'estime qu'elle a pour elle est toujours justifiée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le sultan, croyez-vous que, si j'avois été femme, j'eusse été vertueuse ? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, stupéfait de la question, je n'en sçais rien. Pourquoi n'en

ſçavez-vous rien, demanda le ſultan ? Mais eſt-il croyable que l'on faſſe de pareilles queſtions, dit la ſultane ? Ce n'eſt pas vous que j'interroge, repliqua-t-il, je veux ſeulement qu'Amanzéi me diſe ſi j'aurois été vertueuſe. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis, au reſte, ajouta-t-il, en s'adreſſant à la ſultane, ce n'eſt pas pour vous dégoûter d'être vertueuſe, vous ; ce que je penſe là-deſſus n'eſt que pour moi, & peut être bien que ſi j'étois femme je changerois d'avis : ſur ces ſortes de choſes chacun penſe comme il veut, & je ne contrains perſonne. Votre maître s'embarraſſe, dit en ſouriant la ſultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous ſera fort obligé ſi vous pourſuivez votre conte. Ce que j'entends n'eſt pas mauvais, repliqua le ſultan, ne diroit-on pas que c'eſt moi qui interromps ?

Zulma entra, reprit Amanzéi ; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laiſſa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je ſuis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trou-

viez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuser, & ne sçut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jetta à ses genoux, & lui baisa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres, elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention & une avidité qu'elle se seroit sûrement reprochée si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux, & voulut rapprocher sa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, sans qu'il pût rien en conclure contre elle, elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent, sans s'enflammer, s'attacher long-tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublerent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le sultan; mais il ne voyoit pas cela lui! Ah! la cruelle bête!

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son amant plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Ils se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime, enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer.

Quelque déplacée que cette envie parut à Zulma, il ne ſçavoit pas réſiſter aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité que ſi c'eût été lui qui eût deſiré le jeu. Cette nouvelle preuve de ſa ſoumiſſion toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaiſie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle ſe ſentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher ſon trouble. Elle ſe mit donc au jeu, mais il lui inſpira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible reſſource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les diſpoſitions où elle étoit pour lui, cauſaſſent cette langueur dans laquelle elle ſe ſentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choiſi, elle preſſa ſon amant d'en prendre un autre, il obéit en ſoupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce déſordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à ſe diſtraire, ſembloient par la violence qu'elle ſe faiſoit, s'accroî-

tre & prendre plus d'empire sur son ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il poussoit, ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fût confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne put plus soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jetter à ses pieds; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse pour lui baiser la main qu'elle avoit libre, & il la baisa avec plus de transport qu'un amant ordinaire n'en éprouve en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient ensemble, il n'osoit pas encore espérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime quel devoit être son destin. Elle

avoit toujours la tête appuyée sur sa main, il s'en empara doucement, & Phénime en se découvrant le visage, le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah Phénime ! s'écria-t-il, en poussant un profond soupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils se regarderent, mais avec cette tendresse, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour seul, & l'amour le plus vrai peut faire sentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les soupirs, reprit la parole : Phénime, dit-il avec transport ; ah ! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laissez du moins à ces yeux charmans, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime, Zulma ; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma ! mon cher Zulma ! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces,

& ſi peu attendues, Zulma penſa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faiſoit, l'autoriſoit à mille choſes qu'à peine juſqu'à ce moment il avoit oſé imaginer, le reſpect qu'il avoit pour elle l'emportant ſur ſes deſirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de ſon ſort.

Phénime connoiſſoit trop Zulma, pour ſe méprendre au motif qui ſuſpendoit ſes empreſſemens; elle le regarda encore avec une extrême tendreſſe, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle ſe précipita ſur lui avec une ardeur que les termes les plus forts & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de ſentiment dans leurs tranſports! non! jamais ſpectacle plus attendriſſant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés, ſembloient avoir perdu tout uſage de leurs ſens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le deſir; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & ſi rarement ſentis. O dieux! dieux! diſoit de tems en tems

Zulma, ſans pouvoir en dire davantage; Phénime, de ſon côté, abandonnée à tout ſon trouble, ſerroit tendrement Zulma dans ſes bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui diſoit-elle avec tranſport, ah Zulma! que j'ai connu tard le bonheur!

Ces paroles étoient ſuivies de ce ſilence délicieux auquel l'ame ſe plaît à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choſes encore à deſirer; & Phénime, à qui ſon ardeur les rendoit en ce moment preſqu'auſſi néceſſaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien oppoſer à ſes deſirs, s'y livra aveuglément. Il ſembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faiſoit pour lui; plus elle s'étoit défendue contre ſon amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien ſa réſiſtance lui avoit coûté, & lui faire une ſorte de ſatisfaction ſur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver ſi long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fauſſe décence qui ſi ſouvent gêne & corrompt les plaiſirs, & qui paroiſſant mettre ſans ceſſe le repentir à côté de l'amour, laiſſe au milieu

du bonheur même, un bonheur encore plus doux à defirer. La tendre, la ſincere Phénime ſe ſeroit crue coupable envers Zulma, ſi elle lui avoit dérobé quelque choſe de l'ardeur extrême qu'il lui inſpiroit; elle voloit avec empreſſement au devant de ſes careſſes, & comme quelques momens auparavant, elle s'eſtimoit de lui réſiſter, elle mettoit alors toute ſa gloire à le bien convaincre de ſa tendreſſe.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils rempliſſoient par mille tendres tranſports; Phénime! lui dit Zulma de l'air le plus paſſionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvemens pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé ſi long-tems cet aveu?

Mon cœur s'eſt déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raiſon s'eſt long-tems oppoſée à mes ſentimens. Plus je me ſentois capable de la paſſion la plus ſincere, plus je craignois de m'engager; ſans avoir aimé, je ſentois que j'exigerois plus de tendreſſe que je ne pourrois en inſpirer. Vous ſeul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer;

vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je Zulma? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse! Qui moi! Zulma, j'ai pu te résister! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui! pardonne-le moi, j'étois plus malheureuse que toi-même! Oui Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois songer à l'estime des autres! Ah, puis-je encore mériter la tienne!

Votre majesté devine sans doute, continua Amanzéi, quelle fut la suite d'une pareille conversation; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeller les discours des deux amans qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne se don-

noient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparerent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime, qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au desir de sçavoir si Zulma & Phénime s'aimeroient longtems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII.

EN ſortant de chez Phénime, j'entrai dans une maiſon où ne voyant que de ces choſes qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni régardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours ſans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curioſité me conduiſirent, rien qui m'amuſât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici l'on ſe rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les ſeuls motifs des foibleſſes dont on me faiſoit le témoin. Je rencontrois aſſez ſouvent ce mouvement vif & paſſager que l'on honore du nom de goût, mais je ne trouvois nulle part cet amour, cette délicateſſe, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait ſi long-tems mon admiration & mes plaiſirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le ſentiment dont on veut ſans ceſſe paroître rempli eſt cependant ce que l'on éprouve le moins,

je commençai à m'ennuyer de ma deſtinée, & à deſirer vivement de trouver cette occaſion qui devoit terminer le ſupplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs ! m'écriois-je quelquefois ; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une eſpérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaiſirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y eſt ſi généralement répandu, je puſſe jamais trouver deux perſonnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me tranſportai dans une maiſon où tout avoit l'air paiſible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit ſeule. Quoiqu'elle fut encore aſſez bien pour pouvoir ſans ridicule ſe livrer à l'amour, elle étoit ſage, fuyoit les plaiſirs bruyans, voyoit peu de monde, & ſembloit même avoir moins cherché à ſe faire une ſociété agréable, qu'à vivre avec des gens qui, ſoit par leur âge, ſoit par la nature de leurs emplois, puſſent la mettre à l'abri de tout ſoupçon. Auſſi y avoit-il dans Agra peu de maiſons plus triſtes que la ſienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroiſſoit voir avec le plus de plaiſir, & qui auſſi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réſervé, plus encore par tempérament que par état, quoiqu'il fut chef d'un college de bramines. Il étoit dur, haïſſoit les plaiſirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai ſage pût n'être pas avilie. A cette mauvaiſe humeur, à cet extérieur ſombre, je le pris d'abord pour une de ces perſonnes plus farouches que vertueuſes, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles ſe livrent en ſecret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'eſprit ſur les gens dont l'extérieur étoit ſage & reglé. Quoique je me ſois rarement mépris en penſant mal d'eux, je me trompois ſur Moclès; & lorſque je le connus, il méritoit que j'euſſe de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & ſa vertu ſincere. Tout Agra le croyoit plus ſage même qu'il ne vouloit le paroître; perſonne ne doutoit que ſon averſion pour les plaiſirs ne fut réelle, & que, quelques durs que fuſſent ſes

principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes la méchanceté du public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, &, soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de morale; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumieres & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panégyrique, & se

louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'espéraisse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut seulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment! s'écria le sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que

vous avez à parler, sans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de disserter sur la volupté: il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu, mais ils en convenoient sèchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée? Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'éten-

doient sur une matiere si intéressante, & s'appesantissoient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'osai espérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux; & quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé, & elle-même ne paroissoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joie que ressentent deux amans, qui, long-tems troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empresse-

ment, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu; pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage: dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espece de sottise à vous de n'être pas galans, en nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû vous, par exemple, qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous, & l'on se tromperoit. Il est aisé à un homme de résister à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte,

ce ſont les ſens. Au défaut de ces deux mouvemens qui cauſent tous les jours tant de déſordres, elles ont la vanité qui, pour être la ſource de leurs foibleſſes que l'on doit excuſer le moins, n'en eſt peut-être pas la moins ordinaire ; & ce qui, ajouta-t-il en ſoupirant & en levant les yeux au ciel, eſt encore plus terrible pour elles, c'eſt le déſœuvrement perpétuel dans lequel elles languiſſent. Cette nonchalance fatale livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes ; l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend : la paſſion déjà née, en prend plus d'empire ſur le cœur ; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe préſenter, le diſpoſent à la foibleſſe. Quand, ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimere que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouiſſance imaginaire, elle écarte toutes ces idees de vertu qui la feroient rougir des illuſions qu'elle ſe forme ; moins l'objet qui la ſéduit eſt réel, plus elle croit inutile de lui réſiſter ; c'eſt dans le ſilence, c'eſt vis-à-vis elle-même qu'elle eſt foible, qu'a-t-elle

à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendreſſe, ces ſens qu'elle plie à l'habitude de la volupté ſe contenteront-ils toujours d'illuſions ? Suppoſé même qu'elle ne cherche pas ce qui bleſſe plus réellement la vertu, peut-elle ſe flatter que dans un moment, (& qui ſera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un amant tendre, ardent, empreſſé viendra gémir à ſes genoux, & y porter en même tems ſes larmes & ſes tranſports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la moleſſe, ces principes qui ſeuls pouvoient la faire triompher d'une ſi dangereuſe occaſion ?

Ah Moclès, s'écria Almaïde en rougiſſant, que la vertu eſt difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens poſſibles, née pour vivre au milieu des plaiſirs, avez tout ſacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on ſacrifie aux choſes mêmes qui ſembleroient devoir le moins l'emporter ſur elle. Je ne me flatte point, repliqua-t-elle modeſtement, d'être arrivée à la perfection ; mais il eſt vrai que j'ai tout craint, ſur-tout ce déſœu-

vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces ſpectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le ſçais, reprit-il, & c'eſt à ce ſoin continuel de vous occuper que vous devez principalement votre ſageſſe, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux paſſions que l'oiſiveté; & ſi elle prend tout ſur nous qui ſommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut ſur vous. Il eſt vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne penſons, repliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous diſois. Il faut de plus, que vous conſidériez que les femmes ſont toujours attaquées, & que (ſi vous en exceptez quelques-unes ſans pudeur & ſans principes, qui même ſans aimer, oſent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on ſoit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces ſoins, ces pleurs, & cette obſtination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de ſuccès. D'ailleurs, ſi vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple.... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage ſur vous; l'exemple doit même d'au-

tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'eſt pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puiſqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénéſie de l'ame, que l'on appelle le plaiſir d'aimer : moi, par exemple, je ſuis dans ce cas-là. Quand cela ne ſeroit pas, repliqua-t-elle, né aſſez heureux pour être inacceſſible aux paſſions, vous aurez toujours..... Ici, Moclès leva les yeux au ciel en ſoupirant. Quoi ! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque choſe ! Ah Moclès ! ſi vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oſer l'être de ſoi ? Quoi ! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oui, répondit-il triſtement ; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il eſt vrai auſſi que je n'ai pas cédé à cette funeſte tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre ſans doute à vos yeux avec des foibleſſes dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuſe, je crains de vous faire trop bien penſer de moi. Il eſt moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la ten-

tation. En vous confiant mes foibleſſes, je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté, il ſemble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne ſçais ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiſſa les yeux. Oh ! vous ne riſquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien ! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber ; vous ne m'étonnez pas ; on a beau marcher d'un pas conſtant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'eſt malheureuſement que trop prouvé, répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureuſement, penſez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je ſois exempte de ces foibleſſes que vous vous reprochez ! Quoi, lui dit-il, vous auſſi, Almaïde ! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'eſt que ce trouble qui s'empare des ſens & les

confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'asserviſſoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet age où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore

ces mouvemens affreux ? Ils ſont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y ſuis encore ſujette. Je ſuis auſſi dans le même cas, répondit-il en ſoupirant.

Mais nous ſommes fols de parler comme nous faiſons, dit Almaïde en rougiſſant, & cette converſation n'eſt pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Mocès en ſouriant d'un air vain : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais ce ſeroit auſſi avoir trop mauvaiſe opinion de nous que de nous croire ſi ſuſceptibles. Je conviens que le ſujet que nous traitons, ramene néceſſairement à de certaines idées; mais il eſt bien différent de le diſcuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de ſe ſéduire; & nous pouvons, je crois, ſans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous repoſer ſur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyez que ces ſortes d'objets, ſi dangereux pour les gens qui vivent dans le déſordre, puiſſent faire la même impreſſion ſur nous : par eux-mêmes ils ne ſont rien; des perſonnes de la vertu la plus pure ſont quelque-

fois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matieres prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister; je voudrois sçavoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaide n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant son parti; mais qui, répondit-elle avec embarras, & puisque vous voulez le sçavoir, je vous avouerai naturellement

qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes, me paroissoit assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls; je la lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à lui faire valoir; il osa même m'assurer que je l'aimerois; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sçais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi de grace de la reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de sçavoir... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout: c'est moins,

je le vois, (& ne le vois pas ſans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos ſens, ou de bleſſer la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop ſenſible, & ce motif, loin d'être louable, ne ſçauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il eſt vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuſe, vous ne pouvez le ſupprimer ou l'adoucir, ſans être coupable. N'eſt-il donc pour vous d'aucune conſéquence d'ignorer ce que peuvent ſur vous de certaines idées? Oſerez-vous compter ſur vous-même, quand vous ne vous ſerez pas éprouvée? Ainſi donc, m'énageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles ſont ſes forces! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais aſſez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement que pour avoir trop compté ſur ſoi-même. Vous ne pouvez donc peſer trop ſur toutes les circonſtances de votre hiſtoire; ce n'eſt que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui ſur vous que vous pourrez apprendre juſques où vont les progrès que vous avez faits

dans le chemin de la vertu, ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs, qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès : je lui connoissois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi, me dis-je avec étonnement, c'est Moclès qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur, & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès, que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre, Almaïde continua son histoire.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande queſtion à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire ſentir que la vanité ſeule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant ſans déguiſement les circonſtances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me ſemble, que ce jeune homme dont je vous parlois m'avoit renverſée ſur un Sopha ; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita ſur moi. Quoique l'excès de ma ſurpriſe me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aiſément dans mes yeux, & voulant ſe précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma réſiſtance, à me fermer la bouche avec le baiſer le plus inſolent ; il me ſeroit impoſſible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

me trahiſſoit me porta bientôt ce baiſer dans le fond du cœur ; il ſe mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laiſſerent plus agir qu'avec foibleſſe. Tous mes ſens ſe ſouleverent, un feu inconnu ſe gliſſa dans toutes mes veines ; je ne ſçais quel plaiſir qui, en le déteſtant m'entraînoit, remplit inſenſiblement toute mon ame ; mes cris ſe convertirent en ſoupirs, & emportée par des mouvemens auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus réſiſter, en gémiſſant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible ſituation ! Eh bien ! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle ? Quand je le pouvois, je lui faiſois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oſerois l'aſſurer. A meſure que ce trouble cruel augmentoit, je ſentois expirer mes forces & ma fureur, une confuſion ſinguliere regnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue ; mais quelle réſiſtance ! qu'elle étoit foible ;

& que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce ſouvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cauſe, me le rend auſſi préſent que ſi je gémiſſois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment, ſentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du déſordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes ſi vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaiſirs, ou pourquoi les plaiſirs laiſſoient-ils encore ſur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je ſouhaitois, (mais avec quels efforts ! combien ne ſouffrois-je pas à ſouhaiter ?) que l'on vînt m'arracher au ſort qui me menaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agiſſoit ſur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaiſoit moins que le premier, me faiſoit deſirer vivement que rien ne s'oppoſât à ma défaite. En rougiſſant de ce que je ſentois, je brûlois d'en ſentir davantage ; ſans imaginer de nouveaux plaiſirs,

j'en souhaitois ; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un supplice pour moi & à fatiguer mes sens.

Quelle que fut l'ivresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, continuoit de me la reprocher, lorsque ce jeune homme remarquant, sans doute, l'impression qu'il faisoit sur moi, pousſa enfin jusqu'au bout les outrages qu'il me faisoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ses baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle insulte réveilla ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour long-tems. Je sentois bientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y coutribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit im-

possible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état ! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sçais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire ! dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'impression, changerent ; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur : il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits !) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'hu-

miliation de mon ennemi ; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit ; mais cette confusion secrete dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me suis trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il eſt important d'eſſayer ſon ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait ſur vous les impreſſions que vous craigniez? Mais enfin, répondit-elle en rougiſſant, elle n'eſt pas auſſi tranquille qu'elle l'étoit. De ſorte, reprit-il, que ſi actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laiſſeriez pas d'en être un peu embarraſſée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce ſeroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit il avec diſtraction, cela ſe conçoit aiſément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde: de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit & avec des yeux qui peignoient ſes deſirs & ſon irréſolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de ſon trouble, l'encourageoit; mais ſon inexpérience ne lui permettant pas de ſçavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de ſéduire Almaïde, n'étoit pas la ſeule choſe à laquelle il rêvât. Retenu par le ſouvenir de ce qu'il avoit été, tyranniſé par l'idée des plaiſirs, ſéduit, ceſſant de l'être, je le voyois

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embar-

ras d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde & Moclès, loin de sçavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se seroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, sçavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes cette loi ne soit pas inviolable,

Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, sçavoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se seroit-elle étourdie là-dessus ; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle maniere ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier de sa séduction !

Oh parbleu ! dit alors le sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne

ſera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la ſultane, je ne ſçais pas pourquoi vous êtes ſi étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me ſemble que la ſituation où il ſe trouvoit exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques-unes, paſſe, répondit Schah-Baham, & c'eſt préciſément parce qu'il n'en falloit que quelques-unes qu'il n'avoit pas beſoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fuſſent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils ſe donnoient pour cela. Vous avez riſqué de faire une remarque judicieuſe, reprit la ſultane. Vous avez riſqué ! dit Schah-Baham, oſerois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler auſſi peu reſpectueuſes que j'en connoiſſe, & dont il n'y a peut-être pas au monde de ſultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la ſultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuſes qui occupoient Almaïde & Moclès, ſe ſuccédoient avec une extrême promptitude; & ſi vous vouliez bien y penſer, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas ſuſpendre deux minutes

leurs résolutions. Eh bien, repliqua le sultan, le conteur est donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle pensèrent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il; mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si longtems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé

que ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis longtems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractere & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sçachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout..... Oh non ! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures ; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article dans une si profonde ignorance. D'ailleurs, votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez ! lui dit Almaïde, parlez, je vous en conjure. Eh bien ! lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il ! s'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour (car, quelque chose que vous en puissiez

croire, il n'eſt pas douteux que ce qui vous eſt arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite) moi, je l'ai toujours fui, eſt-ce là de quoi nous croire ſi parfaits? Mais, direz-vous, nous avons eu des deſirs, & nous en avons triomphé. Eſt-donc une ſi grande victoire que celle-là? ſçavions-nous ce que nous deſirions? ſommes-nous même bien ſûrs d'avoir eu des deſirs? non, notre orgueil nous a trompés: ce que nous avons pris pour les deſirs les plus ardens étoient, ſans doute, de bien légeres tentations. Ce n'eſt peut-être que par ignorance que nous nous y ſommes mépris, plût au ciel! mais s'il eſt vrai (comme je crains bien) que la ſeule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire ſeulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-deſſus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous ſommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous oſions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela eſt vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion!

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, repliqua-t-il d'un air triſte, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout ſimple qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je ſuis préciſément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus preſſant à ſçavoir ce que vous avez penſé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais comme je vous le diſois tout à l'heure, nous ne ſçavons réellement ce qui en eſt, & vous n'en allez plus douter. En quoi conſiſte la vertu? dans la privation abſolue des choſes qui flattent le plus les ſens. Qui peut ſçavoir quelle eſt la choſe qui les flatte le plus? celui-là ſeul qui a joui de toutes. Si la jouiſſance du plaiſir peut ſeule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas; que peut-il donc ſacrifier? Rien, une chimere; car, quel autre nom donner à des deſirs qui ne portent que ſur une choſe qu'on ignore? & ſi, comme cela eſt décidé, la difficulté du ſacrifice en

fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée. Mais après s'être livré aux plaisirs & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès qui craignit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnemens qu'il employoit étoient faux; nous avons osé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il & je vous loue sincérement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de né-

gligence ſur ſes devoirs ; en proie à des diſtractions fréquentes, elle perd à raiſonner, à entrevoir, à ſuivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que ſans cette tourmentante idée qui l'obſede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle ſçavoit à quoi s'en tenir ſur ce qu'elle ſouhaite de connoître, elle ſeroit plus tranquille, elle ſeroit plus parfaite : il faut donc connoître le vice, ſoit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, ſoit pour être ſûr de la ſienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une ſituation à ne pouvoir guere ſaiſir que ce qui, en lui démontrant la néceſſité du plaiſir, la délivroit de la crainte des remords, ce ſophiſme la fit friſſonner ; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer ſur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant ſur la terreur, elle me parut enfin plus ſurpriſe qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en ſerions plus parfaits ? Mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas; car, conſidérez de grace la poſition où nous ſommes, & jugez s'il en eſt de plus horrible. Je

ne le vois que trop, dit-elle ; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſçavons pas ſi nous ſommes vertueux, état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que contens de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles, peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſerver par conſéquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, ſans être de la même importance, a cependant des inconvéniens conſidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous ſuppoſant tels que nous nous ſommes crus juſques ici, je me défirois encore d'une vertu que nous avons choiſie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'eſt pas douteux que ce ſera du plus léger qu'il ſe chargera.

je vous entends, dit-elle en ſoupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de ſcrupules

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plût au ciel que je ne supposasse rien,) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir & juger de ses charmes par nous-mêmes; quel seroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je ne le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la glorie: si, au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raiſonnement, que ſans doute Almaïde auroit déteſté ſi elle avoit été plus à elle-même, fit ſur une ame qui n'attendoit plus pour ſuccomber que l'apparence d'une excuſe, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je ſens comme vous, lui dit-elle, la néceſſité abſolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en ſûreté?

A ces mots elle ſe pencha languiſſamment ſur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions haſarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux: nous ſommes ſûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une grande recherche de la vertu que nous nous déterminons à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſouvenir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien, elle paroiſſoit encore incertaine; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, diſoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers eſſais aſſez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaſſent pas plus loin. Elle y conſentit, bientôt ils s'égarerent, & irritant leurs deſirs par des choſes qui, quoiqu'elles fuſſent faites ſans graces & avec mal adreſſe, n'en prenoient pas moins d'empire ſur leurs ſens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils ſentoient, jugerent à propos de pourſuivre, ou ne purent s'arrêter &..... tout d'un coup vous devîntes autre choſe, interrompit le ſultan? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je ſçais bien pourquoi, c'eſt que cela eſt incompréhenſible; car il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible majeſté, repartit Amanzéi; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, repliqua le sultan ; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus ? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna sur elle de grands soupçons, & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fut extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure, elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout ; si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez-en certain ; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés ; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these, dit le sultan, car ..... ah oui ! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la sultane, c'étoit elle, c'étoit lui : pourquoi, sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous

deux étoient de mauvaise foi? Vous avez raison, repliqua le sultan, à la rigueur cela se pourroit: il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre, je ne sçais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que diront-ils après? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement, il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde; & sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur: il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même, & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere..

Almaïde enfin ouvrit les yeux; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin

enfin que le déſeſpoir où elle le voyoit lui fît ſentir ſa chûte, ſoit que d'elle-même elle connut tout ce qu'elle avoit à ſe reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accuſa de l'avoir ſéduite, la plaignit, tâcha de la conſoler, & lui parla en homme vraiment humilié ſur le danger qu'il y a à compter trop ſur ſoi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inſpirer la plus vive douleur & le repentir le plus ſincere, ſans oſer la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde reſtée ſeule, n'en fut ni moins honteuſe ni plus tranquille ; elle paſſa toute la nuit à pleurer & à ſe reprocher tout, juſques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus auſtere... Voilà qui achève de me décider, interrompit le ſultan, ce n'étoit pas lui. Et, Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconſolable, quelques jours après ſuivit ſon exemple. Ceci me dérange, reprit le ſultan, il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais queſtion plus

difficile à décider ne s'étoit offerte à mon esprit, & je la laisse à résoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'eusse pris pour la morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes insensibles, ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-tems; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un fauxbourg d'Agra, qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes ; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fut étonnée de la démarche qu'elle faisoit ; elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave qui la conduisoit, & sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas possible de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé ses pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuosité, & en chantant, dans le cabi-

net. Sa préſence acheva de troubler la dame ; elle rougit, & en détournant ſes yeux de deſſus lui, & en ſe cachant le viſage, elle tâcha de lui dérober la confuſion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & ſe jettant à ſes genoux : Ah Zéphis ! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas ! eſt-ce Zéphis que je vois ici ! eſt-ce vous ! vous que j'adore, & que je n'oſois preſque pas y eſpérer ! quoi ! c'eſt vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui, répondit-elle en ſoupirant, c'eſt moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'eſt moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette ſolitude, s'écria-t-il, en lui baiſant la main ! Ah ! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foibleſſe deviendront plus cruelles pour moi, à meſure qu'elles s'effaceront de votre ſouvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim : ou ſi vous vous les rappellez quelquefois, ce ne ſera que pour me mépriſer de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur ! repli-

qua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres ; ſçavez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé perſonne auſſi tendrement que vous ; & vous doutez de mes ſentimens ! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle triſtement ; je ſçais que vous ne pouvez être ni conſtant, ni fidele : je doute même que vous ſçachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je ſens ma foibleſſe dans toute ſon étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les ſuites, & pourtant j'y céde. Ma raiſon me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, ſçavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir auſſi tendre que je le ſuis ? Ah ! Mazulhim, s'écria-t-elle, eſt-ce ainſi que vous ſentez tout ce que je vous ſacrifie, & que vous raſſurez mon cœur ! Je vous aime, Mazulhim ; ſi vous me connoiſſiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous ; dites-moi que vous deſirez qu'il y ſoit tou-

jours. Si vous ſçaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi comme je penſe pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteſte.... Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le perſuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadée. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance; ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ſerrant dans ſes bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me fe-

roit oublier combien vous êtes injuste ; mais c'eſt de votre repos qu'il s'agit ici, & ſi vous connoiſſiez mes ſentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'eſt infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle ſe défendit d'un air ſi vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend ſeulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, eſt-ce ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne ſuis pas venue ici ſans ſçavoir à quoi je m'expoſois, & vous me verriez verſer moins de larmes, ſi je n'étois pas déterminé à me livrer à votre tendreſſe ; je vous aime, & ſi je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je ſerois entre vos bras ; mais Mazulhim, il en eſt encore tems, & nous ne ſommes pas encore aſſez engagés l'un à l'autre pour que vous deviez me cacher vos ſentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me ſoit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez combien j'au-

rois à me plaindre de vous, jugez quel seroit mon état, si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à desirer! Dominé par le desir de plaire, accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne se sont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée : examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma destinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, si je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis versoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu! est-il possible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets mépriſables, qui seuls jusqu'à ce

jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos soupçons ; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loisirs, la honte de les avoir aimées ? Il est vrai, je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me sauvoient par leur caractere du danger d'une passion ! Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par le succès ? M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns ? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner.

Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois ! qu'il m'eſt doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous ! ſans vos charmes, même ſans vos vertus, j'aurois, ſans doute, ignoré toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſerois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous ſerions heureux ſi vous penſiez ce que vous me dites ! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle ſe pencha ſur Mazulhim, & en le ſerrant tendrement dans ſes bras, elle approcha ſa tête de la ſienne. La plus tendre ivreſſe étoit peinte dans ſes yeux, & bientôt Mazulhim, par ſes tranſports, en pénétra toute ſon ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut cependant à rendre Mazulhim l'amant du monde le plus heureux, elle ne put ſans

se ressouvenir de ses craintes, & peut-être de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus foible résistance ; mais ne pouvez-vous.... Ah Zéphis ! interrompit il, Zéphis ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse ?

Zéphis soupira, & ne répondit rien ; plus vaincue par son amour qu'elle n'étoit persuadée de celui de son amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix ! aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnoit ; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse ; mais enfin, on ne sçauroit s'y plaire

TAYLOR INST. OXFORD

toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif sans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un amant sçait exprimer ses desirs ?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'apperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise, ni choquée, & tournant ses beaux yeux vers son amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux sourire, je suis plus heureuse que je ne le pensois.

Mazulhim à ce discours, qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice : Hélas, Madame, lui dit il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé... Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous ; & difficile de s'en justifier ! Cessez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse que par les choses que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, est bon pour le discours, dit le sultan ; mais dans le fond de l'ame ; cette dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premiérement, c'est que par soi même, cela est affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en sçauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs, c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me souviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune,) c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux.....Réellement, je ne m'en ferois jamais défié ; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup..... je ne sçais pas trop comment vous dire cela. Eh bien ! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois ; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendrissante. Je lui dis pourtant, entre autres choses, qu'il ne falloit désespérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh ! finissez votre cruelle histoire, interrompit la sultane. Je trouve assez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me soit point permis de faire un conte, & chez moi sur-tout. De-là, comme je vous disois, poursuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela fasse un certain plaisir ; par conséquent la dame de Mazulhim qui disoit de si belles choses.... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la sultane, cela est probable ; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embar-

raſſe. Ah oui, reprit le ſultan, je n'aurois, par exemple, qu'à .... mais n'ayez pas peur ! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de ſon aventure, il me ſembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque choſe peut, lui dit-il, me conſoler de cette affreuſe diſgrace, c'eſt de voir qu'elle ne prenne rien ſur votre cœur; que de femmes me déteſteroient, ſi elles avoient autant à ſe plaindre de moi ! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, ſi je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais ſi, comme vous me l'avez dit & que je le crois, l'amour ſeul trouble vos ſens, je ne trouve dans cette aventure que mille choſes plus flatteuſes pour moi que tous vos tranſports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut-être auſſi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en ſouriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que ſoit le motif de mon indulgence; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je vous pardonne. Je vous avertis au reſte, que je ferois moins tranquille ſur le plus ſimple ſoupçon ſur votre fidélité, que

sur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-moi fidele, & puissé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaisirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses desirs avec une complaisance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre; insensiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il sembloit que ce ne fut que dans cet instant qu'elle se fut véritablement rendue: elle n'avoit jusques-là, que souffert les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que si peu sentent, avoit cessé. Zéphis soutenoit sans em-

barras les éloges de Mazulhim, & paroiſſoit même deſirer qu'il pût ſe mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougiſſoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faiſoit rougir ; ſes regards ne ſe détournoient plus dedeſſus les objets qui d'abord avoient paru les bleſſer ; la pitié que Mazulhim lui inſpiroit, enfin n'eut plus de bornes ; cependant...

Ah oui, interrompit le ſultan, cependant..... J'entends bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connois rien qui ſoit à la longue plus inſupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je ſuis bien ſûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la ſultane, je le ſuis du contraire ; ſe fâcher d'un pareil malheur, c'eſt le mériter. Bon, reprit le ſultan, penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'eſt qu'en pareil cas je me fâcherois, & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obſtination du malheur de ſon amant me parut l'ennuyer ; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

mière fois, elle crut le mériter moins ; soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphis aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on put le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craint.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui comme Zéphis, ne puſſent dans ſes malheurs lui laiſſer aucunes reſſources. Ce que je dis toutefois ſans vouloir en offenſer aucune; & que ſçait-on d'ailleurs, ſi ce ſeroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre à

Quoi qu'il en ſoit, la ſurpriſe de Mazulhim fut ſi plaiſamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faiſoit ſi bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois aſſurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuſe, me faiſoit croire toujours poſſible ce qu'avec vous ſeule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes deſirs de nouvelles raiſons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez auſſi être bien ſûr de toute ma pitié. Zéphis! re-

prit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur & mon désespoir; & je sens.....Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchiez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénetrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphis en se levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation! Non Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais sortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être, Ma-

zulhim, plus on cherche les plaiſirs, moins on peut les goûter; eſſayons ſi, en y arrêtant moins notre penſée, nous ne nous y diſpoſerions pas mieux.

La généreuſe Zéphis ſortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main de l'air du monde le plus reſpectueux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Mazulhim qui employoit ſi mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoiſſoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire; ſa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit !.... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la diſcrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de ſi mauvais procédés, les ménageoit cependant ſi peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contens que lorſqu'ils étoient ſortis. A l'air modeſte de Mazul-

him, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds sur des carraux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même si elle se prêteroit aux nouvelles entrepriſes de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

lui refuſoit rien. Deſiroit-il d'être heureux, ou la connoiſſoit-il aſſez peu pour croire qu'elle ſeroit bleſſée s'il ne cherchoit pas à le devenir ? Etoit-ce enfin l'amour ou la vanité qui le ramenoit ſi tendre ?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (ſoit qu'il cherchât uniquement à ſe tirer d'une ſituation qui l'ennuyoit, ſoit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulut empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens charmans quand ils précedent ou ſuivent une converſation ſérieuſe; mais qui par leur frivolité ne ſont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refuſa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empreſſement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaiſance qu'il avoit beſoin qu'elle en eût, elle conſentit par pure généroſité, & en hauſſant les épaules, à ce dont il ſe faiſoit de ſi grandes idées, & dont, car il faut lui rendre juſtice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ſes ſoins, & comme il étoit l'hom-

me de ſon tems qui ſçavoit le mieux traiter les petites choſes, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduiſit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, diſparut inſenſiblement à ſes yeux ; elle ſeconda elle-même l'illuſion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaiſirs l'imagination eſt la ſource, & combien ſans elle la nature ſeroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une reſſource pour lui, que comme une ſorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impreſſion plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent ſentir cette émotion qu'il avoit juſques-là cherchée ſi vainement, & dans le doux déſordre qui commençoit à s'emparer de ſes ſens, ayant perdu le ſouvenir de ſes malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieuſement ces obſtacles par leſquels il s'étoit vu ſi long-tems & ſi cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le ſultan, c'eſt fort bien fait : *il vaut mieux tard que jamais*,

mais, c'eſt-à-dire que.... N'allez vous pas nous expliquer cela, interrompit la ſultane, & penſez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la fineſſe de nous laiſſer quelque choſe à deviner ? Je n'en ſçais rien, reprit le ſultan; ce ne ſont pas là mes affaires; mais enfin, c'eſt que, comme vous le ſçavez auſſi-bien que moi, ce Mazulhim eſt un peu ſujet à des accidens, & qu'il me paroît tout ſimple que l'on s'informe.... Eh bien ! dites-moi donc un peu, Mazulhim ?

Sire, il fut heureux; mais il ſçavoit mieux offenſer, qu'il ne ſçavoit réparer les outrages qu'il faiſoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une perſonne moins généreuſe que Zéphis, il eût pu pour ſi peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il ne parut moins ſentir le bonheur de poſſéder Zéphis, que le plaiſir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une converſation tendre, où Zéphis mit beaucoup de ſentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on ſervit un ſouper où il avoit épuiſé la délicateſſe & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la préſence de ſon amant, lui dit mille choſes fines & paſſionnées qui ne me

firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même fut étonné de tant de charmes, ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi, & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît. Il le lui dit lui-même; mais soit qu'elle n'eut pas si bonne opinion que lui de l'après-souper, elle

étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la preſſa, bientôt.... Ah Mazulhim ! que tu aurois été heureux ſi tu avois ſçu aimer !

Peu de tems après, Zéphis ſortit, & Mazulhim la ſuivit, en lui faiſant des proteſtations d'amour & de reconnoiſſance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop eſtimable, pour qu'il put s'attacher conſtamment à elle ; elle étoit vraie, ſans fard, ſans coquetterie ; Mazulhim étoit ſa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu qu'une liaiſon où il ne trouvoit ni plaiſir ni amuſement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées ſans ſentiment & ſans pudeur, ont mille aventures, ſans avoir un amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuſer de chercher plus encore le déshonneur que le plaiſir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plut aux femmes de ce genre, & qu'à ſon tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la ſultane, comment un homme de ſi peu de mérite avoit-il pu toucher une perſonne auſſi eſtimable que vous nous avez

peint Zéphis ? Si votre majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût sçu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens, & sçavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne seroit pas la premiere femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours. Sans doute, dit le sultan, par exemple, il a raison, l'on ne voit que cela ; au reste, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en sçais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, reprit la sultane. Ce ne sont des choses, qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît simple que vous ne sçachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre & constant ; que sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (si toutefois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas ; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim, voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne seroit pas ce qu'il est, si....

Si, ſi, interrompit le ſultan, allez-vous faire long-tems les beaux eſprits ? & ne vous ſouvient-il plus que j'ai défendu les diſſertations ? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une ſoit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il eſt. Vous voulez ſçavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? Croyez-vous qu'il ſe ſouvienne de cela lui à préſent ? Vous êtes cauſe, au reſte, avec tous vos diſcours, que les contes que l'on me fait ne finiſſent point, & cela m'excede. Voyons, Emir, où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis ſi raiſonnable qu'elle ennuie ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus ſecrétement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle ne furent pas aſſez habilement employés pour la tromper long-tems, ou les infidélités qu'il lui faiſoit étoient trop fréquentes & trop marquées pour qu'il put toujours les lui dérober. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe plaignit; mais comme avec toutes les

délicateſſes de l'amour le plus tendre; elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aiſément à bout de la calmer. Il continua ſes infidélités, & elle recommença ſes reproches. Enfin, il s'impatienta, & peu touché de ſon amour & de ſes larmes, il rompit abſolument avec elle, & la laiſſa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le ſultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'eſt que j'aurois fait de même. Je ſçais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertiſſe, ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas; mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.

CHAPITRE XI.

Qui contient une recette contre les enchantemens.

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis pour la premiere fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit pas facilement remarquée. Aussi étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous; mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, malgré ses airs enfantins, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous

aviez raiſon, lui dit-elle, de me dire que votre petite maiſon étoit jolie; mais, c'eſt qu'elle eſt charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela eſt divin! N'eſt-il pas vrai, répondit-il, que c'eſt la plus jolie du fauxbourg! Ne diroit-on pas à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci eſt charmant! continua-t-elle, galant au poſſible! Je ſuis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaiſe. Oh pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'eſt pas que je ne ſçache, auſſi bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais... Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend juſtice. C'eſt que cela eſt vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne ſuis point fauſſe. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me propoſâtes de venir ici..... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractere ne me le permit point; je ſuis franche, naturelle, vous me plaiſez, & me voilà. Vous n'en penſez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en haußant les épaules, voi-

là une belle idée! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle; mais, dites-moi donc? y a-t-il long-tems que vous êtes ici? J'arrivois, repartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu; mais vous avez pensé être ici la premiere. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en savoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il? Et Sophie, continua-t elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur sa montre, mais, quélle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, est-ce que nous serons seuls tout

le jour ? Voilà une assez bonne question, répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus: laissez donc, ajouta-t-elle, sans aucun desir qu'il finit, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien ; & à propos de quoi être seuls, s'il vous plaît ? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte ; où avez-vous donc pris cela ? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure ; après tout, cela m'est égal, & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica ! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond ; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure ; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me serez fidele, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah ! ne parlons pas de cela, repliqua-t-il, en s'occupant toujours (& graces aux bontés de Zulica) fort commodément ; vous seriez peut être embarrassée, si j'étois plus constant que vous me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser ? dit-elle, en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la constance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractere, j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu que la constance tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut, sans se vanter, dire qu'on en est capable ; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je sçais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les amans que vous avez eus. Eh bien ! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage : finissez donc ! vous me tourmentez ! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, repliqua-t-elle, c'est tou-

jours plus que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ! allez-vous avoir un caprice ? N'avons-nous pas tout reglé ? Eh mais .... oui, répondit-elle, mais .... Ah Mazulhim ! vous me déplaisez ! C'eſt un conte, repartit-elle froidement, cela ne ſe peut pas.

Alors il la poſa doucement ſur moi. Je vous aſſure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je ſuis outrée contre vous ; je vous le dis, c'eſt que je ne vous pardonnerai jamais une telle inſulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entre autres choſes, il avoit la mauvaiſe habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre perſonne, il lui déplût en effet à un point qu'on ne ſçauroit imaginer. Cependant, malgré ſa colere, elle attendit, & ſa vanité lui fit ſuſpendre ſon jugement. Dans toutes les occaſions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes aſſurément) on ne lui avoit jamais manqué : c'étoit pour elle une preuve inconteſtable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit ſi peu digne d'eſtime, de quels

prodiges, si l'on en croyoit le public, n'étoit-il pas capable! Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hasard Mazulhim qui, disoit-on, n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas, au moins, par quelque endroit; donc ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'ouï-dire en ouï-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les magiciens des Indes eussent travaillé contre lui; mais continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres? Aimable Zulica! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des souris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des magiciens? Je vous conseille de vous raccommoder avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis! Ils le seroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute aussi que, malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé... Oh! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle même le tems que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de répit. Je sçais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'osois espérer... Vous prenez assurément bien votre tems pour railler, interrompit-

elle, vous avez raiſon, rien n'eſt ſi glorieux pour vous que cette aventure! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais ſentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation? C'eſt, je vous jure, dit-elle, ce dont je me ſoucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, ſi vous vous en ſouciez ſi peu, de quoi vous fâchez-vous tant! Vous me permettrez de vous dire, Monſieur, que c'eſt une fort ſotte queſtion que celle que vous me faites.

A ces mots elle ſe leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir: laiſſez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre: aſſurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'auſſi malheureuſes, mais je n'en ai jamais vu d'auſſi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; déſeſpérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans ſa fureur à un grand vaſe de porcelaine qu'elle trouva ſous ſa main, & qu'elle briſa en mille morceaux. Hélas! Madame! lui dit Mazulhim en ſouriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briſer ſi toutes les perſonnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere ; au reſte, ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à fait, dit Schah Baham, elle a du ſentiment, & n'eſt pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus ſotte précieuſe que j'aie de ma vie rencontrée ? Je ſens qu'elle m'intéreſſe infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi ; entendez-vous ; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriſerai autant que le reſpect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finiſſant de parler, ſe mit à rêver d'un air diſtrait. Zulica qui étoit allé s'aſſeoir dans un coin, & loin de lui, ſoutint aſſez bien pendant quelque tems la mépriſante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle ſe mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, eſt d'un tel opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les ſons vont droit au cœur. Il eſt heureux qu'elle vous plaiſe, répondit-elle, ſans le regarder. Vous ne

le croyez peut-être pas, repartit-il; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve & que je vous dirois si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer; c'est une expression charmante qui ne laisse rien à desirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre sans se sentir remuer jusques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore qu'il est heureux que cela me plaise?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne fus pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous sçais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me feroit desirer de mériter les vôtres. Ah sans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites? Ah Zulica! est-il possible

que ce qui devoit augmenter votre tendreſſe, ne ſerve qu'à vous irriter contre moi !

Eſt-il poſſible auſſi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyez aſſez dupe pour regarder comme une preuve d'amour l'affront le plus ſanglant que jamais vous puiſſiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il, aimable Zulica ! vous connoiſſez peu l'amour, ſi vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous eſt arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendreſſe vous ont aimé bien peu ſi vous ne les avez pas trouvé tous auſſi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monſieur, dit-elle en ſe levant, finiſſez, ou je vous quitte ; je ne puis plus ſoutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous bleſſent, répondit-il, & je ſuis ſurpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là ſur vous ; mais, ce dont je ne reviens pas, c'eſt que vous vous obſtiniez à me trouver ſi coupable. Je trouverois tout ſimple qu'une femme ordinaire, ſans monde, ſans uſage, s'offenſât mortellement d'une aventure pareille : mais vous ! que vous ſoyez

préciſément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! en vérité cela n'eſt pas pardonnable. En effet, dit-elle, il faut être ſotte au dernier point pour ne la pas trouver flatteuſe, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impreſſion ſinguliere que j'ai faite ſur vous ! Raillérie à part, dit-il en voulant ſe lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monſieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injuſtes qu'ils ſont, & je prouverai de loin, puiſque vous le jugez à propos. Oui, repliqua-t-elle, cela vous ſera ſûrement plus commode ; mais faiſons mieux, n'en parlons plus ; auſſi bien ne ſuis-je pas aſſez imbécille pour que vous puiſſiez me perſuader jamais que plus un amant a de tendreſſe, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'eſt-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez préciſément le contraire, vous ? Oui, repartit-elle, préciſément, c'eſt qu'on ne peut pas être plus perſuadée d'une choſe que je le ſuis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & ſi je ne vous aimois au point

que je ne connois ſous le ciel rien d'aſſez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penſer m'en éloigneroit pour jamais. Il ſeroit en effet, dit-elle, aſſez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne ſuis pas intéreſſé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi; mais c'eſt qu'il eſt décidé de tout tems que plus on a d'amour, moins on a l'uſage de ſes ſens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs groſſiers & incapables de ſe laiſſer pénétrer des charmes de la volupté, de ſe poſſéder dans les momens où vous m'avez trouvé ſi loin de moi-même. Si l'eſpoir du plaiſir ſuffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire ſur lui l'approche de ces inſtans heureux qu'il a ſi vivement deſirés; combien ſon ame doit s'être uſée dans les tranſports qui les précédent, & ſi ce déſordre que vous me reprochez eſt auſſi déſobligeant pour une femme qui ſçait penſer, que ce ſang froid dont, faute d'y réfléchir ſans doute, vous voudriez que j'euſſe été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ſes genoux, ſeroit-ce la premiere fois

que vous.... Ah ! ceſſez cette mauvaiſe plaiſanterie, interrompit-elle ; laiſſez-moi, je veux ſortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais ſentir qu'il ſemble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas aſſez de charmes pour le faire ceſſer ?

Soit que les délicates diſtinctions de Mazulhim euſſent déjà diſpoſé Zulica à la clémence, ſoit que la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe rendit ce qu'il diſoit plus vraiſemblable, elle ſe laiſſa conduire ſur moi en faiſant cette légere réſiſtance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à-peu Mazulhim en obtint davantage, & ſe retrouva enfin dans la même circonſtance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà troublée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à deſirer vivement qu'il ſe laiſsât moins frapper les ſens que la premiere fois ; déjà même elle eſpéroit lorſque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ſes plus douces eſpérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaiſir de ſe comporter différemment.

Oh bien ! dit le ſultan, qu'il finiſſe donc auſſi lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'eſt pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, ſi la patience d'un derviche y tiendroit ? C'eſt, parbleu, bien la peine de la faire attendre ! Amanzéi, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais, point du tout, Sire, répondit Amanzéi, ſi je faiſois un conte à votre majeſté, il me ſeroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, ſans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le ſot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je ſuis piqué contre lui ! Mais, dit la ſultane, je ne ſçais pas pourquoi vous lui en voulez tant ; il ne le faiſoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il ? ma foi je n'en ſçais rien, c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs, dit encore la ſultane, c'eſt que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des.... Je vous prie, Mada-

me, interrompit-il, d'en penſer tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je ſçais bien qu'il ſuffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaiſe; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point, répondit la ſultane, & de plus, je ne ſerois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le ſultan, je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faiſoit à ſes charmes: en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous cruſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les gens en repos. Ce ſera ſans doute le parti que

je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il, vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup sûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dût lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien! Monsieur, lui dit-elle, ceci sera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puisse sortir? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit il, tout est dit là-dessus; est-ce que vous ne soupez pas ici? Non pas que je sçache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie, dit-il en la rejettant

rejettant ſur moi, & en voulant encore eſſayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues: Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, ſi vous voulez, je vous le dis ſans colere; mais le perſonnage que vous me faites jouer eſt inſoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre; mais vous êtes ſi peu complaiſante? En vérité, repartit-elle, il y auroit auſſi trop d'inhumanité à vous ôter la ſeule excuſe qui puiſſe vous reſter. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le haſard.

Alors elle entra dans ſes raiſons, pour avoir le plaiſir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit ſa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuſe) elle ſe ſentoit d'indignation. Bleſſée qu'il eut été ſi peu ſenſible à ſes charmes, elle ſembloit l'être encore plus qu'il eut répondu ſi mal à ſes dernieres bontés; ſa vanité ſeule lui faiſoit ſoutenir ce qui la bleſſoit ſi ſenſiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un eſpoir qui ne ſembloit

ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée ? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendreſſe de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas le plus juſte que Zulica pût faire ; mais pour la ſituation où elle ſe trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raiſonner.

Mazulhim qui ſentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour réſiſter à l'opiniâtre froideur que, malgré lui même, il lui témoignoit, elle avoit beſoin d'être ſoutenue, lui donnoit ſans ceſſe les éloges les plus flatteurs ſur ſon caractere compatiſſant. Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, dans un inſtant où peut-être l'impatience prenant le deſſus, lui faiſoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, aſſurément il faut convenir que j'ai une belle ame !

A cette exclamation ſi bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui ſçavoit combien quel-

quefois il eſt dangereux de rire ſe fâcha fort ſérieuſement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas auſſi funeſte qu'elle l'avoit craint. Les enchanteurs qui l'avoient juſques-là ſi cruellement perſécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaiſans de deſſus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit ſur eux, ne fût complette, elle ne laiſſa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle ſembloit avoir: elle le connoiſſoit bien peu, de croire qu'il en eût beſoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, ſe ſentit moins accablé, qu'il porta la témérité juſqu'à ſe croire capable des plus grandes entrepriſes. Quelque choſe que Zulica, qui étoit à portée de juger des choſes plus ſainement que lui, put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer ſans ſe perdre, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) qu'il crut n'avoir beſoin de rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

lut tenter ce qui (& encore par le plus grand hasard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'une air dédaigneux! Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le sultan! eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses! cela est bon à sçavoir. Quoi! lui demanda la sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le sultan; c'est que si jamais on s'avise de me faire des re-

proches, je ſçais à préſent ce qu'en j'aurai à répondre. Je ſuis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que perſonne; mais, pourſuivez, Emir : il y a de très-belles choſes dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reſte.

Fin de la premiere Partie.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à peu près que le précédent.

SI le déſagrément qui arrivoit à Zulica la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la préſence d'eſprit qui lui étoit néceſſaire dans un accident auſſi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, ſe plaignit de toute autre choſe que de ce qui la pénétroit de fureur, & pour tâcher de

ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſçais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice ; mais quelque choſe qu'il fit, il ne voulut jamais croire qu'il fut ce qu'elle diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrement, des jours malheureux, des jours que ſi, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle, avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus ; mais vous m'avez raſſurée.

Ah ! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres ! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'a-

veuglent pas, & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire ſur la fauſſeté des réputations. Ce qui intérieurement la déſeſpéroit, (car je liſois aiſément dans ſon ame) c'étoit l'impoſſibilité de ſe venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, ſe diſoit-elle? ou ſi on le croit, la prévention où l'on eſt pour lui, permettra-t-elle de penſer qu'il eût eu autant de tort avec moi, ſi j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque choſe que je faſſe, il me ſera impoſſible de déſabuſer tout le monde!

Ces idées l'occupoient aſſez triſtement. Pour Mazulhim, il ſembloit qu'il

fut ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque tems ſans ſe rien dire ; de tems en tems cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez, lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femme raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit quand vous avez dit de pareilles choſes ? Sçavez-vous bien que ce n'eſt-là qu'un vrai diſcours de petit-maître ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſça-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi ! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous ſçais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé ! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſçavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules, Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre ! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux ; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé & j'ai toujours été ſur-

pris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un amant auſſi froid, auſſi tâciturne! Mazulhim, répondit elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il vrai que vous êtes charmante, lui dit il, & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous faire le bonheur d'un amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je ſuis réſervée; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute, repliqua-t il, mais née ſans deſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître, je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe

de vous livrer trop, & entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible.

Mazulhim en parlant ainsi à Zulica, lui serroit les mains d'un air passionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nui, poursuivit-il, je ne sçaurois me refuser au plaisir de les admirer encore ; dussé-je même en périr, tant de beautés ne me seront pas cachées plus long-tems. Dieux ! s'écria-t-il avec transport, ah ! s'il se peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque chose que Zulica eût dit de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paroissoit plongé, la vivacité de ses transports, les soins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement ? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance, mais Zulica se souvenoit encore du peu de fonds qu'il y avoit à faire sur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah ! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur converſation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudiſſoit de l'ouvrage de ſes charmes, & Mazulhim plus content de lui-même, s'abandonna auſſi à ſon enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuſes diſpoſitions, on vint ſervir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes perſonnes qu'il y eût à la cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! ſans doute, répondit-elle, eſt-ce que vous ignorez qu'il eſt infiniment bien avec Aiſcha? Mais ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, répondit-il, une raiſon de plus pour être modeſte. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais eſt-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que ſoit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appar-

tient à Aïscha, est sans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle; c'est qu'elle en fait mystere. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïscha n'a caché ses amans, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle est, elle y sera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mesem, demanda-t-il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien; si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à votre majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à votre majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien des raisons, dit la sultane; ce qui sert à amener un fait, ne sçauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la continuité; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit soutenir d'être toujours ému, & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le sultan, c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois; quand on a un

certain jugement, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après-ſouper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amuſemens qu'il lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica ſe prépara à ſortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit deſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulut lui tenir parole.

En cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuierois dans ſa petite maiſon ; qu'il ſuffiroit que je revinſſe quand il reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuſer & pour m'inſtruire, que de ſuivre Zulica chez elle ; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans son palanquin. Aussi-tôt que je fus dans son palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulut paroître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorsqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vit dans le désordre où elle étoit alors. Vu la fausseté de Zulica, cette derniere raison n'étoit peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentimens, cette scrupuleuse délicatesse qui sont aujourd'hui si ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuses encore que respectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion; de son côté,

elle le reçut avec une politeſſe étudiée & cérémonieuſe, & un air auſſi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent préſentes, ils ſe parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choſes auſſi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le ſeul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands ſuffiſſent à ce qu'elle méritoit, ne ſe permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme aſſez imbécille pour l'eſtimer, imitoit ſa réſerve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occaſion qu'elles ſe trouvent.

Avec quelque ſoin que Zâdis ſe contraignit, Zulica crut remarquer dans ſes yeux une triſteſſe différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les queſtions qu'elle lui faiſoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des ſoupirs plus profonds encore.

Lorſqu'elle fut coëffée les femmes ſortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire

ce que vous avez ? Penſez-vous que m'intéreſſant à ce qui vous regarde, comme vous ſçavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre ſilence ? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas ſi vous vous obſtinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin ; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica inſiſta, & d'une façon ſi preſſante qu'il crut que ſans l'offenſer, il ne pouvoit ſe taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougiſſant de l'abſurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je ſuis jaloux.

Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement ; c'eſt moi que vous aimez ! Je vous aime ! & vous êtes jaloux ! Y penſez-vous bien ? Ah ! Madame, repliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je ſens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon eſprit ſe refuſe aux mouvemens de mon cœur, & les déſavoue, cependant ils m'entraînent, & tout le reſpect que j'ai pour vous, toute l'eſtime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne ſois cruellement tourmen-

té. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle, d'un air majestueux, & souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes sentimens une preuve qui, pour vous doit être sans replique, c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractere doit inspirer de la confiance. Je devrois même mépriser vos craintes, ou m'en offenser, mais il est plus doux pour mon cœur de vous rassurer, & mon amour veut bien descendre jusques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en se prosternant à ses genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, si je pouvois penser que des soupçons auxquels même je ne me suis pas arrêté long-tems, fussent pour vous une raison de douter de mon respect. Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas; mais sçachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquiétude ? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il ? Je veux ſçavoir, repliqua-t-elle. Hé bien ! dit-il ; les ſoins que Mazulhim a paru vous rendre .... Quoi ! interrompit-elle, c'eſt de lui que vous étiez jaloux ? Ah Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous aſſez mépriſée pour croire qu'il pût jamais me plaire ? Ah Zâdis, dois-je & puis-je jamais vous le pardonner ?

CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ſes yeux ſe mouillerent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit ſinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les ſiennes. Oui, j'ai tort, lui diſoit-il tendrement, & quelque violente que ſoit ma paſſion pour vous, je ſens qu'elle ne peut pas même me ſervir d'excuſe. Ah ! cruel, répondit-elle en ſanglottant, ſoyez jaloux, ſi vous le voulez ; abandonnez-vous à toute votre frénéſie, j'y conſens,

mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, repliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui; mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus

long-tems. Au reſte je ſuis bien aiſe, quoique je trouve vos ſoupçons auſſi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le ſujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qui me ſera néceſſaire pour rompre avec lui ſans éclat.

Zâdis en lui baiſant la main avec tranſport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faiſoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de ſacrifice. Mais, Madame, lui dit-il eſt-il poſſible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroiſſiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en ſouriant; oh! non, je vous aſſure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoiſſez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'eſt pas aſſez pour s'adreſſer à des femmes d'un certain genre. Au ſurplus, pourtant je ne ſerois pas ſurpriſe, que, ſans m'avoir jamais deſirée, & ſans m'avoir de ſa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il eſt avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme

me vous qui pût le croire ; n'eſt-il pas vrai ? Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une choſe délicieuſe que d'entendre mal parler de votre maîtreſſe, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, ſur le propos du premier fat qui, connoiſſant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & ſongez que la jalouſie que vous vouliez bien me pardonner . . . ne ſera peut-être pas, interrompit-elle, la derniere d'aujourd'hui ; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puiſque vous m'avez pardonné, & que juſques à mes injuſtices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarraſſé. Que vous êtes incommode avec vos

desirs, lui dit-elle! Ne me les sacrifierez-vous donc jamais? Si vous sçaviez combien je vous aimerois, si vous étiez plus raisonnable.... Cela est vrai, ajouta-t-elle en le voyant sourire, je vous en aimerois mille fois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent.

Tout en disant ces augustes paroles, elle se laissoit conduire languissamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut sur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'espere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré sa répugnance, Zulica céda enfin aux empressemens de Zâdis, mais ce fut avec une décence, une majesté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en seroit plaint sans doute; pour lui attaché aux plus minutieuses bienséances, la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur &

de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne ſçais pourtant pas comment les choſes à la fin ſe tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui propoſa de paſſer la journée avec elle. Pour que perſonne ne ſçût qu'ils étoient enſemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les diſcours que pour toute autre raiſon, elle ordonna qu'on dit qu'elle n'étoit pas chez elle; Zâdis que ſa jalouſie n'avoit, comme c'eſt l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré ſa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il ſortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, perſuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raiſonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à ſa façon de penſer, qu'elle voulut continuer un commerce peu agréable pour une femme de ſon caractere, & où ni l'amour ni les plaiſirs ne l'intéreſſoit; cependant la curioſité l'emporta ſur toutes les

raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain ; & le soir marqué pour le rendez-vous fut à peine arrivé, qu'elle monta dans son palanquin, & prit, avec mon ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un esclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc ? dit-elle à l'esclave, d'un ton brusque, il n'est pas encore ici ? Je le trouve charmant de se faire attendre ! Il est admirable que je sois ici la premiere. L'esclave l'assura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne ; l'esclave sortit, & Zulica vint d'un air colere se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter ; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte : en vérité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres,

auſſi rares ! Ah ciel ! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus preſque auſſi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoiſſois pas. Quoi ! demanda le ſultan, ce n'étoit pas Mazulhim ! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le ſultan ! cela eſt bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzéi, votre majeſté va l'apprendre. Sçavez-vous bien, reprit le ſultan, que rien n'eſt ſi comique que cela ? Cet homme-là ſe trompoit apparemment. Ah ! ſans doute, il ſe trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y penſe, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une petite maiſon ? Depuis que vous en parlez, j'ai fait ſemblant de ſçavoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzeï, c'eſt une maiſon écartée, où ſans ſuite & ſans témoins, on va... Ah ! oui, interrompit le ſultan, je devine, cela eſt vraiment fort commode. Pourſuivez.

La colere & la ſurpriſe qui ſaiſirent Zulica à l'aſpect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je ſçais, Madame, lui dit cet Indien d'un air reſpectueux, combien vous devez être

étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient desirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui (si j'avois eu le bonheur d'être à sa place) j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable; non, Madame, il sçait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance: des ordres cruels auxquels même il a pensé désobéir, quelques sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hasard un secret où une personne telle que vous se trouve aussi particuliérement intéressée.

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems sans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit lui faisoit même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire.

Consternée & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere, enfin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le justifier semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux ? Qu'il est heureux ! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser ! Que tant d'amour !..... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit fièrement Zulica qui avoit eu le tems de se remettre ? Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part ? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentimens que vous semblez m'attribuer ? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur.

J'ose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous

trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ait dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin sçu m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! que serois-je devenue?

Eh Madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-

t-elle aigrement ? A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & ſeroit-il aſſez indigne ?..... Mazulhim peut être indiſcret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe ! s'écria-t-elle, c'eſt la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puiſque vous le voulez, repliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous ? Si vous vouliez me rendre juſtice, j'oſe me flatter que vous craindriez moins que je fuſſe le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous pleurez ! Ah ! c'eſt trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous ſied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ! Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé ſes vœux, je ſçais même des détails de ſon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenſez point, pourſuivit-il, ſa félicité étoit trop grande pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins tranſporté ſans doute, il auroit été plus diſcret. Ce n'eſt pas ſa vanité, c'eſt ſa joie qui n'a pu ſe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranſport ! Ah le traître ! Quoi ! Ma-

zulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus modéré, je ne connoiſſois pas encore les hommes ; & graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non ils reſſemblent tous à Mazulhim.

Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais, reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Ah bien ! Oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement ! Ah ! ce coup me tue, l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réſervoit à ma tendreſſe !

En finiſſant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'a-

battement. L'Indien qui la connnoiſſoit ne s'oppoſoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je ſens que je meure, Monſieur, lui dit-elle, après avoir long-tems pleuré, ce n'eſt point à un cœur auſſi ſenſible, auſſi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'auſſi rudes coups; mais qu'auroit-il donc fait ſi je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui même, ne pouvoit-il pas me l'écrire? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus mépriſable? Pourquoi encore faut-il que ce ſoit vous qu'il choiſiſſe pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoiſſant, comme je fais, votre injuſte averſion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici ſi Mazulhim m'avoit nommé la dame à laquelle il me prioit de porter ſes excuſes. Je doute même (étant pour vous dans des diſpoſitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous.

voir pour moi) que je l'eusse cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penser qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire son bonheur d'être aimé d'elle.

C'est donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus sensible que vous puissiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des secrets que sûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne sçais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarrassé; les secrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui possesseur, ne se confient ordinairement à personne; mais je n'ai point de raisons particulieres...

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïssez, je n'ignore pas qu'en toute occasion mon esprit, ma figure & mes mœurs ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus sévere critique. J'avouerai même que si j'ai quelques vertus, je les dois au desir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers dont, depuis que nous sommes dans le monde, vous n'avez pas cessé de m'accabler.

Moi! Monsieur, dit-elle en rougissant, je n'ai jamais rien dit de vous dont vous puissiez être fâché; d'ailleurs, à peine nous connoissons-nous, vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas assez ridicule.... Brisons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentimens que j'ai toujours eu pour vous (sentimens tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentimens que je pourrois desirer; mais j'espere que ma discrétion sur ce qui vous regarde vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime.

Zulica, gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclarée son ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entre eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le secret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant ? Vous n'avez ici personne à vous ; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir est encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis rester dans un lieu où tout me reproche ma foiblesse. Oubliez Mazulhim, reprit-il ; cette maison aujourd'hui n'est point à lui, il me l'a cédée ; permettez à l'homme du monde qui s'intéresse le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez sortir à l'heure qu'il est sans risquer d'être rencontrée. Que votre co-

lere ne vous fasse pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, songez que peut-être demain vous seriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des sentimens que l'on doit respecter, l'on vous croiroit personne à qui ces sortes d'aventures sont ordinaires.

Zulica résista long-tems aux raisons que Nassès (c'étoit le nom de l'Indien) lui apportoit pour la faire rester. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, souffrez que j'y passe la soirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'appuie pas sur mes sentimens; si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica, persuadée par ce que lui disoit Nassès, consentit enfin à rester. Pensant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible.... Bon! interrompit le sultan, il ne sçait ce qu'il dit; car au-

tant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt toujours cette dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle; ſans doute, dit la ſultane, c'eſt la même. Un moment de grace, reprit le ſultan, orientons-nous. Si c'eſt la même, pourquoi lui dit-il.... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il ſe trompe. Cette dame-là eſt accoutumée à avoir des amans, par conſéquent il eſt ridicule qu'il lui diſe qu'elle doit être bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la ſultane? Ah! c'eſt une autre affaire, repliqua le ſultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aille deviner cela! Ah! il ſe moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il! Voilà ce que je voudrois ſçavoir. Et ſans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, ſi vous voulez le laiſſer continuer. Soit, dit le ſultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'eſt pas que cela ne me ſoit égal; on parle pour parler, cela amuſe, & pour moi, je ne hais pas la converſation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua ainsi :

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible ? Cela n'est pas douteux, répondit-elle, & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne ; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour ; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle ; & réellement quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah ! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre ! Vous aimez qui ne vous aime

plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuſte averſion que je ſçavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut-être hélas ! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmé. Et peut être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main ; non, Zulica ſe ſeroit vue adorée auſſi religieuſement qu'elle mérite de l'être. Mais repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes diſcours que vous ; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choſes que lui ?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ſes ſentimens, répondit-il ; Mazulhim inconſtant, diſſipé, n'a jamais ſçu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiſcret, & plus trompeur qu'il ne nous eſt même permis de l'être. Il eſt vrai cependant que quelque infidele qu'il fut, vous pouviez, ſans être accuſé de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaiſir ſi doux & ſi rare de regner dans un cœur qu'avant lui perſonne ne s'étoit ſoumis,

tout devoit vous faire eſpérer de ſa part une tendreſſe éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica qu'une idée ſi ſimple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il eſt certain, du moins, répondit-elle modeſtement, que par ma façon de penſer, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-t-il, ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainſi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on eſtime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Naſſès..... Vous le pouvez, interrompit elle, vous ne devez pas douter que ce qui ſe paſſe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais eſt-ce à moi, eſt-ce à ce Naſſès ſi longtems haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Naſſès, répondit-elle, c'eſt Zulica qui reconnoît ſon injuſtice, qui en eſt déſeſpérée, & qui vous jure de la réparer par des ſentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment ; il étoit d'une figure fort agréable ; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi ! s'écria-t-il encore, c'eſt vous qui me promettez de m'aimer ! Oui, repliqua-t-elle, mon cœur vous ſera ouvert, vous y lirez comme moi-même, mes moindres ſentimens, mes idées, tout vous ſera connu.

Ah Zulica ! dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en lui baiſant la main avec ardeur, que ma tendreſſe ſçaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi ! Avec quel plaiſir ne vous ſoumettrai-je pas toutes mes penſées ? Maîtreſſe ſouveraine de ma vie, vos ordres ſeuls régleront ma conduite ? Laiſſons cela, dit-elle en ſouriant, & levez-vous, je n'aime pas à vous voir à mes genoux ; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il ſe leva, s'aſſit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il pourſuivit ainſi. Je vais vous interroger, puiſque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies, Mazulhim a-t-il pu vous plaire ? par quel enchantement la femme la plus reſpectable par ſes ſentimens & par ſa conduite, Zulica enfin, l'a-

t-elle trouvé aimable ? Comment un homme auſſi vain, auſſi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme auſſi ſage, auſſi modeſte que vous ? Car, qu'il plaiſe à des femmes de ſon caractere, à ces femmes frivoles, étourdies, diſſipées, à qui aucun objet n'inſpire de l'amour, & qui cependant ſont vaincues par tous ceux qui ſe préſentent à leurs yeux ; qu'il leur plaiſe, dis-je, cela ne m'étonne pas, mais vous ?

Pour commencer avec vous de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me cruſſe incapable de foibleſſe. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuſe dans les égaremens les plus funeſtes ; mais raſſurée par mes ſentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, ſans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous ſont preſcrits, j'oſois me flatter que ce calme ſeroit éternel.

Sans doute, dit Naſſès d'un air fort ſérieux, rien ne perd les femmes comme

cette sécurité dont vous parlez. Cela est vrai : au moins, répondit-elle ; une femme n'est jamais plus exposée à succomber que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux ; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sçais, c'est qu'après lui avoir résisté long-tems, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui sçavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conséquence ; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue, sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé ; seule avec lui, je me suis trouvée moins forte contre ses desirs ; sans sçavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuser rien ; l'amour enfin ma séduite jusqu'au bout.

En finissant ces paroles, elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naſſès qui paroiſſoit prendre à ſa douleur la part la plus ſincere, en feignant de la conſoler, lui diſoit les choſes du monde les plus propres à la déſeſpérer. Sur-tout il appuyoit malignement ſur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'eſt pas aſſurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux ; du moins, on en doit juger ainſi. Il eſt pourtant vrai que cette inconſtance ſi prompte de Mazulhim, ſeroit, ſi c'étoit toute autre que vous, penſer les choſes les plus déſavantageuſes.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit aſſez à Naſſès qu'elle croyoit avoir raiſon de ne ſe rien reprocher là-deſſus.

On n'ignore pas, reprit Naſſès, que les hommes ſont aſſez malheureux pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, ſans que leurs deſirs ſe ralentiſſent ; mais au moins on aime trois mois, ſix ſemaines, quinze jours même, plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme auſſi bruſquement que Mazulhim vous a quittée, vous ; c'eſt d'un ridicule ; d'une horreur même qu'on ne peut imaginer !

Ah! Zulica, ajouta-t-il, j'oſe encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus conſtant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien perſuadée, mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit déſormais une choſe indifférente que les hommes fuſſent conſtans ou non; qu'elle deſiroit même, par la ſincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il diſoit ſentir ne fut pas véritable, & qu'elle ſeroit extrêmement fâchée qu'il conſervât des ſentimens qu'il ne pourroit jamais voir récompenſés.

Oui, lui répondit Naſſès d'un air triſte, je ſens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractère cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle faſſe mon malheur. Si vous étiez moins eſtimable, j'en ſerois beaucoup moins à plaindre; car enfin il me ſeroit permis d'imaginer que puiſque vous avez aimé Mazulhim, il ne ſeroit pas impoſſible que vous m'aimaſſiez auſſi. C'eſt une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, ſans les offenſer; mais malheureuſement, vous ne reſſemblez à perſonne, & c'eſt ſans tirer à conſéquence pour l'avenir, que vous avez eu une foibleſſe.

Zulica

Zulica qui, sans doute, rioit en elle-même de la fausse idée que Nassès sembloit avoir d'elle, l'assura qu'il lui rendoit justice, & s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avoit à se laisser toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaisirs d'une extrême vivacité, l'avoit laissée, même malgré l'amour violent que lui avoit sçu inspirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Nassès; plus vous êtes estimable, plus vous êtes à plaindre. Votre insensibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim sera présent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée ne sortira pas un moment de votre mémoire; c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, & dont la dissipation & les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le souvenir de Mazulhim, mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seront attachés, puis je croire que

mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour assurer ma guérison ? Non, Nassès, croyez-moi, une femme qui pense d'une certaine façon, ne sçauroit aimer deux fois. Idée fausse ! s'écria-t-il, j'en connois qui ont aimé plus de six, & qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au dessus des regles, & que si l'on sçavoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, repliqua-t-elle en souriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en seroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah ! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincere qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper aux mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en nous comme des vertus,

nous est toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raison; car qu'importe qu'on occupe son cœur essentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t-il avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous sacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne sçauroit pas raisonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de songer sagement à vous en consoler; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai; mais vous résistez à vos lumieres, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, & apparemment aussi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi?

De moi ! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua-t-il, je sçais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci : il est constant que je n'en parlerai pas moi ; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croie obligé à garder le silence ; & cependant si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le sçaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle ?

Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, sans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que si on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas ? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, résiste au plaisir d'apprendre au public que c'est sa perte qui la cause ? Cela est vrai, dit-elle ; mais Nassès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée ? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond, que regrettez-vous à présent, Mazulhim ? S'il revenoit à vous, consentiriez-vous à le recevoir ? Moi ! s'écria-t-elle, ah ! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il est donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le sultan, en avez-vous encore pour long-tems? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet! Tant pis, repliqua Schah-Baham, voilà des discours qui m'ennuient furieusement, je vous en avertis. Si vous pouviez les supprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir, & je n'en serois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la sultane, cette conversation qui vous ennuie est, pour ainsi dire, un fait par elle-même. Ce n'est point une dissertation inutile, & qui ne porte sur rien, c'est un fait... N'est-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en souriant? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choses, reprit-elle, est agréable, elle peint mieux, & plus universellement les caracteres que l'on met sur la scene; mais elle est sujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de saisir chaque nuance, on risque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assez importans pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de

détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter précisément où il le faut, est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute personne de goût, si la fureur de parler vous emporte, & si vous ne sçavez pas sacrifier de tems en tems les choses mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorsque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le sultan a tort, dit Schah-Baham; cela est bientôt dit! & moi je soutiens que cet Amanzéi-là n'est qu'un bavard, qui se mire dans tout ce qu'il dit, & qui, où je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues conversations, & de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en se tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc; & si vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raison. Oui, Sire, répondit Amanzéi, & complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que votre majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah Ba-

ham. S'il m'avoit été auſſi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, votre majeſté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raiſonnement de Naſſès frappa Zulica, pourſuivit-il. Dans le fond, vous avez raiſon, lui dit-elle, auſſi n'eſt-ce plus Mazulhim que je pleure, c'eſt ma foibleſſe, c'eſt de m'être donnée à un homme ſi indigne de moi. J'avoue, repliqua Naſſès, d'un air ſimple, que le tour qu'il vous joue ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant ſi vous voulez le juger ſans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle, dédaigneuſement; d'abord il n'eſt pas bienfait. Je ne ſçais pas reprit-il, mais perſonne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aiſé, l'eſprit vif, léger, amuſant. Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne ſoit une bagatelle aſſez jolie; mais après tout, il n'eſt que cela, & de plus, je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre nous, c'eſt un fat, d'une préſomption, d'une ſuffiſance! ..... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme, aſſez heu-

reux pour vous avoir plu, interrompit Nassès; on en prend à moins tous les jours.

Mais, Nassès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de singuliers propos. Tout odieux que vous est à présent Mazulhim, répondit Nassès, il vous l'est encore moins que moi, & je croirois risquer plus à vous parler d'un amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez si tendrement aimé. Il vous occupe encore si vivement, que jamais je ne prononce son nom, que vos yeux ne se mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en rempliſſent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il, elles me percent le cœur! Je ne puis, sans un attendrissement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours, sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nassès qui se divertissoit de tout le manege qu'il lui faisoit faire à son gré, la laissa quelque tems dans cette douleur affectée.

Cependant pour ne pas perdre ſes momens auprès d'elle, il s'amuſa à lui baiſer la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut aſſez long-tems ſans daigner ſonger à ce qu'il faiſoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laiſſé là-deſſus entiere liberté qu'elle s'aviſa d'y trouver à redire. Vous n'y penſez pas Naſſès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir ſur ſes yeux, voilà des libertés qui me bleſſent. Vraiment ! je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur ? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où je vous vois m'afflige, je veux abſolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la néceſſité où vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me ſera poſſible, vous prouver actuellement que c'eſt moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réuſſiſſiez. C'eſt ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir haï ſans ſujet, c'eſt une injuſtice que vous ne pouvez

réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle ſourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous eſt de faire prendre à qui que ce ſoit plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inſpirer, jamais vous ne trouverez perſonne auſſi diſpoſé que moi, à vous aimer avec toute la tendreſſe que vous méritez.

Que nous ayons tort ou raiſon, il eſt conſtant qu'en général, nous penſons mal des femmes; nous nous ſommes perſuadés qu'elles ne ſont ni fidelles, ni conſtantes, & ſur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni conſtance, ni fidélité. De paſſions, par conſéquent, on n'en voit guere; il fraudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous ſçuſſions qu'une femme mérite des ſentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner ſon caractere & ſa façon de vivre & de penſer, & régler là-deſſus le degré d'eſtime que nous pouvons lui devoir.... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du tems; pendant que nous en ſerions occupés, une femme nous préviendroit d'inconſtan-

ce, & c'eſt un ſi cruel accident pour nous, que pour n'y pas être expoſés, nous la quittons ſouvent, avant que de ſçavoir ſi elle mérite que nous l'aimions plus long-tems. Mais, demanda-t-elle, qu'eſt-ce que tout cela peut conclure pour vous ?

Le voici, répondit-il ; mais ce mouchoir ſera-t-il éternellement ſur vos yeux ? ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle ? Pas aſſez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroiſſe, ou je vous hais, s'il eſt poſſible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en ſouriant & d'une façon aſſez tendre. Continuez donc lui dit-elle, en ſe penchant ſur lui. Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime ; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être sûre puiſque rien ne lui prouveroit juſque-

à quel point vous portez la délicateſſe des ſentimens. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh ! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur-tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour les mépriſer toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner ; penſez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choſes qui devroient vous aſſurer ſon eſtime, ou qu'il ne vous accuſe pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ſes yeux de vertus que vous ne poſſédez point ? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites-là, par exemple, eſt, on ne peut pas plus ſenſé.

Naſſès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiſer la main, mais la bouche de Zulica ſe trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner ſa reconnoiſſance. Ah Naſſès, lui dit-elle ; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il ſans lui répondre, que puiſque je ſuis l'homme du monde qui vous eſtime le plus, & qui a le plus de raiſon de le faire, je dois être auſſi le ſeul que vous puiſſiez

aimer. Non, répondit-elle, l'amour eſt trop dangereux. Vieille maxime d'opéra, ſi plate, ſi uſée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit ſeulement pas aujourd'hui paſſer dans un madrigal, & qui, au reſte, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'eſt pas elle qui m'en empêche, répondit-elle..... Mais pourquoi me demander de l'amour ? ne vous ai-je pas promis de l'amitié ? Sans doute ! repliqua-t-il, l'effort eſt généreux ! il eſt conſtant que ſi je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins ; mais les ſentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inſpirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteſte auſſi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah ! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en ſuis charmé, ce m'eſt une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raiſon. En vous aimant comme je fais, je le ſerai pour vous, plus que perſonne. Avec une femme moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes ſeules coûtent à vaincre; on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables; mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple : Répondez, en doutez-vous ? Soyez de bonne foi ! je viens d'être ſi ſottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me perſuadera de long-tems. Mais, Mazulhim à part, inſiſta-t-il, qu'en croyez-vous ? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haiſſoit pas; il s'obſtina, & enfin obtint d'elle qu'elle étoit perſuadée qu'il l'aimoit. Et vous, pourſuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux ! Odieux ! dit-elle, non ſans doute, je puis vouloir être indifférente; mais je ne veux plus être injuſte.

Vous croyez que je vous aime ? s'écria-t-il, vous ne me haiſſez pas, & vous vous imaginez que vous me réſiſterez long-tems ! Vous ! avec cette vérité que vous avez dans le caractere !

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorsque vos propres desirs vous parleront en ma faveur ! que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne sera que lorsqu'il sera arrivé que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence ! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous que vous-même. Vous n'aurez pas assez de fausseté pour vouloir désespérer un amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusqu'à celle qui doit à jamais combler & ranimer mes desirs, l'instant où je vous attendrirai sera celui où je mourrai de plaisirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec transport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi ! je commençois à craindre que cela ne fût jamais....Ah ! la sotte créature que cette Zulica, avec ses façons ! En effet ! dit la sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc ! résister une heure ! Cela est sans exemple ! Ce qu'il y a de vrai, répondit le sultan, c'est que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eut encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU silence qui se fit dans cet instant dont votre majesté étoit hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Nassès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah! Nassès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Nassès! songez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Nassès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, disoit Zulica, Nassès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteste?.....

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force; & n'imposoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises de Nassès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la témérité possible, & s'être mise à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle préparoit sur ses impertinences. Nassès cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eut troublé, ne la laissa en liberté que pour tomber sur son sein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne sçauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Nassès eût l'esprit assez libre

pour faire là-dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-à-fait d'entre ses bras, & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre ! Ses premiers regards errerent sur Zulica d'une façon si touchante, il referma les yeux si languissamment, poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nassès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Nassès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nassès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer ?

Nassès s'excusa sur la violence de son ardeur, qui disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on mépriseit. Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs que

l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir; mais quelques légeres que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une regle établie de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens par des façons aussi singulieres que celles que vous avez.

Supposé que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce seroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche! Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions

que vous traitez de bizarrerie, soient toute fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement, est d'une vérité que sûrement je vous ferai sentir ; car, non-seulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste ; mérite assez rare dans votre sexe, pour que l'on puisse vous en féliciter. Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, & je vous avertis que je n'en fais que les cas que je dois. C'est sans doute un désagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu sensible aux discours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monsieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut se nous avoir persuadé ; trouvez bon que je vous le dise.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien ! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, sans que qui que ce fût s'en doutât ; mais puisque ce ménagement de ma part vous déplaît ; je vous rendrai des soins, Madame ; on sçaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels sont les senti-

mens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle ? Vous êtes un étrange homme ! C'eſt par reſpect pour moi que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner ; c'eſt par une attention infinie ſur ce qui me regarde, que vous me bruſquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards ? C'eſt vous qui faites mille choſes condamnables, & c'eſt moi qui ai tort. Dites-moi, de grace, comment tout cela ſe peut faire ?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puiſſent être pour moi, j'aime ſans comparaiſon mille fois mieux vous donner des leçons ſur cette matiere, que de vous voir aſſez inſtruite pour n'en avoir pas beſoin. Etes-vous encore à ſçavoir que ce ſont moins les bontés qu'une femme a pour ſon amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre ? Croyez-vous que je puiſſe vous aimer, & être malheureux ſans que mes aſſiduités auprès de vous, ſans que les ſoins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au public ? Je de-

viendrai triſte, & (ma diſcrétion fût-elle extrême) on n'ignorera pas que vos ſeules rigueurs cauſent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Penſez-vous qu'avec quelque attention que je m'obſerve, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre ſecret?

Zulica, par ſon étonnement & ſon ſilence, ſembloit approuver ce que lui diſoit Naſſès. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il, que quand je vous preſſe de me rendre promptement heureux, c'eſt moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En ſuivant mes conſeils, ſi vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui ſuit toujours les commencemens d'une paſſion. D'ailleurs, dans la ſituation où nous avons été enſemble, je ne pourrois, ſans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous impoſerons au public ſur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; perſuadé que vous me déteſtez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un ſentiment qui lui eſt ſi contraire, vous ayez paſſé ſi rapidement

à l'amour. Il vous ſera facile au reſte d'amener naturellement notre réconciliation.

A la cour, ou chez la premiere princeſſe où nous nous trouverons enſemble, vous ſaiſirez quelque occaſion que ce ſoit de me faire une politeſſe; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai ſoin de la faire naître. Je répondrai avec empreſſement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïſſiez plus. Je vous ferai même propoſer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai préſenter à vous, je retournerai vous voir: je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été ſi long-tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour juſtifier mes empreſſemens: ils paroîtront ſimples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaiſir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, ſi je vous rendois ſi promptement heureux, je craindrois trop votre inconſtance. J'avoue que je ne ſerois pas fâchée de lier avec vous un commerce

fondé sur plus d'estime, de confiance, & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde ; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour : si un amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais Zulica, croyez moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive. Si vous sçaviez borner vos desirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit essayer de vous rendre moins malheureux, mais..... Non, Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nassès qui se précipitant sur elle, usa sans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica ! lui dit-il tendrement,

tendrement, un moment après, ne ſera-ce qu'à votre complaiſance que je devrai de ſi doux inſtans, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le ſont déjà pour moi!

Zulica ne répondit rien, mais Naſſès ne ſe plaignit plus. Bientôt il fit paſſer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la ſienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne ſe ſouvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle ſe plaignit à la vérité, mais ſi doucement que ce fut moins un reproche qu'un ſoupir tendre, que l'eſpece de plainte qui lui échappa. Naſſès ſentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'auſſi précieux inſtans. Ah Naſſès, lui dit-elle d'une voix étouffée, ſi vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre?

Quand les craintes de Zulica ſur l'amour de Naſſès auroient été auſſi vraies & auſſi vives qu'elles paroiſſoient l'être, il y avoit apparence que les tranſports de Naſſès les auroient diſſipées. Auſſi, preſque aſſuré qu'elle ne douteroit pas long-tems de ſon ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre,

un tems qu'il devoit employer à la raſſurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les diſcours les plus touchans. Zulica ne s'offenſa point de ſon ſilence; bientôt même (car il ne faut ſouvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choſes les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, ſans faire une injure mortelle à Naſſès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces ſans doute, ſuccéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne pût proférer que quelques mots ſans ſuite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de ſon ame.

Lorſqu'il eut ceſſé, Naſſès ſe jetta à ſes genoux. Ah! laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & ſeroit-il poſſible que vous euſſiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'eſt pas que je n'euſſe de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, replique-t-il, ne devriez-vous pas être laſſe d'une auſſi cruelle réſiſtance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes ſe ſeroient rendues plutôt, mais je n'en ſens pas

moins que j'aurois dû vous résister plus long-tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent & excitent les desirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déjà arraché; m'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire? Oui, Nassès, lui dit-elle en soupirant, je vous aime!

Nassès alloit remercier Zulica, lorsque l'esclave de Mazulhim vint servir; il en soupira..... Parbleu! je le crois bien, interrompit le sultan, voilà comme sont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nassès & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut précisément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit le sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu! repliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler; j'avois trop d'envie de ſçavoir comment tout ceci finiroit. J'en ſuis fort content, ajouta-t-il en ſe tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeller une ſituation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la ſultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas, répondit-il? cela eſt fort intéreſſant, ou je me trompe fort. C'eſt pour moi comme une tragédie, & ſi vous n'en pleurez point, c'eſt que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour une épigramme ſanglante contre la ſultane, il ordonna d'un air ſatisfait à Amanzéi de pourſuivre.

Naſſès ſoupira de ſe voir interrompu, pourſuivit Amanzéi; ce n'étoit pas qu'il fut amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, ſans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion, ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoiſſent rien de mieux. Zulica qui n'at-

tribuoit qu'à ſes charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Naſſès, en avoit toute la reconnoiſſance poſſible; mais pour ſoutenir ce caractere de perſonne réſervée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper.... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une conſéquence bien ſinguliere, lui dit la ſultane, vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le ſultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un ſultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me diſpute; que jamais femme bel eſprit n'a eu le crédit de les empêcher de par-

ler comme ils vouloient, & que ma grand'mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schah-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel... Ce que j'en dis, au reſte, continua-t-il plus modérément, c'eſt plus pour vous faire voir que je ſçais ma généalogie que pour contrarier perſonne, & vous pouvez pourſuivre, Amanzéi.

C'eſt, dit Zulica, un inſtant après qu'elle ſe fut miſe à table, une choſe bien ſinguliere que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie ſont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce ſoir à la fureur un homme, non-ſeulement auquel vous n'avez jamais penſée, mais que même vous haïſſez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'eſt pas ſans exemple que cela arrive. Je vous en réponds, repartit Naſſès, & je ſerois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il eſt certain que rien n'eſt ſi commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'eſt même de là que naiſſent les paſſions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Sçavez-vous, répondit Nasses, qui sont les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, & dont vous ne jouissez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je pensois comme elles.

Vous! repliqua-t-il, mais sçavez-vous bien que vous avez tous les préjugés qu'on peut avoir? Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi, dit-il, je sçais qu'ils sont fort communs. Je connois même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Nasses,

s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordinaire, ſçavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (ſi pourtant c'en eſt un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même? Je vous ſuppoſe, vous, dans la néceſſité de m'aimer, que ferez-vous? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien! ſuppoſez à préſent, continua-t-il, une femme qui ſoit dans la néceſſité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle faſſe? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y eſt promené quelque tems, on s'eſt laſſé, il faut ſe raſſeoir. Cet objet qui vous a frappé eſt toujours préſent à vos yeux. Les deſirs ſe ſont irrités par la réſiſtance qu'on a faite, & la néceſſité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en eſt devenue que plus preſſante. Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puiſque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit-elle, cela devient plus vraiſemblable, & plus poſſible même. Que

de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit-elle en souriant, je ne sçais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se voyant sans témoins, il se leva avec feu, & se mettant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment? Ciel! s'écria t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah Nassès! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma foiblesse?

Eh que diable! dit le sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'est pas

mauvais ! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non ! les femmes sont d'une singularité,.... bien singuliere ! elles ne sçavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles.... Quelle colere ! interrompit la sultane, quelle torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait ? Non, dit le sultan, c'est sans colere que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules on a besoin d'être fâché contre elles ? Vous êtes d'une causticité sans exemple, lui dit la sultane, & je crains bien que vous qui haïssez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment. C'est cette Zulica qui m'a fâché, repartit le sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que votre majesté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas longtems.

CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à votre majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais? Il me louoit davantage, répondit-elle; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il, oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi! reprit-elle, quoi!... Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé! Nassès ne répondit à cet éloge qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner; aussi prit-elle pour lui une considéra-

tion, même une sorte de respect qui; vu le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisants, & qui devoient flatter un homme d'autant plus qu'ils ne sont pas chez les femmes l'effet de la prévention comme le sentiment. Nassès, assez content de lui-même, crut qu'il pouvoit suspendre pour un moment l'admiration qu'il causoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoissoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il se sentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impossible la dissimulation & les ménagemens avec les personnes qui nous l'inspirent; & dans cette disposition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer assez tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avoit faite sur son ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous sçavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle

qu'il a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore; mais comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſçavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, ſi vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que ſa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'eſt qu'il a le cœur épuiſé, lui.

Le cœur épuiſé, reprit-il! voilà une expreſſion qui, ſelon moi, n'offre point de ſens déterminé. Le cœur s'épuiſe, ſans doute, ſur une paſſion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas ſe trouver avec vous dans ce cas-là, puiſque pour ſes yeux & ſon imagination vous étiez un objet nouveau. Par conſéquent, ce que vous me dites de lui n'eſt pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que

cela, répondit-elle ; ce que j'en ſçais, c'eſt (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je ſens que ſur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il ; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me ſemble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il, on ſent aiſément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui qu'il a le cœur épuiſé, c'eſt une expreſſion modeſte & meſurée, mais on l'entend. Je ſuis ſurpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Naſſés, répondit-elle ; mais puiſque vous voulez ſçavoir ce que j'en penſe, je vous dirai qu'il eſt vrai que j'en ai été ſurpriſe. Ah ! ah ! dit-il, quoi ! vous l'avez trouvé.... Cela eſt étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins !

Oh ! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-deſſus de ſi grandes lumieres !... Expérience ou non, repliqua-t-il, on ſçait ce que ce doit être

un amant, quand on veut bien ne lui laiſſer plus rien à deſirer ; il y a là-deſſus une tradition établie ; mais j'avoue encore une fois que vous me ſurprenez, car Mazulhim..... Hé bien ! Naſſès, interrompit-elle, c'eſt à un point qu'on ne ſçauroit imaginer ! je ne ſçaurois revenir de ma ſurpriſe, répondit-il, je ſçais de lui des choſes incroyables, des prodiges ! Ce ſera apparemment lui qui vous les aura contés, dit-elle ? Quand ce n'auroit été que par amour-propre, je me ſerois, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non, il ne m'a parlé de rien ; je vous dirai plus, il a là-deſſus une vraie modeſtie. Pour modeſte, répondit-elle, il ne l'eſt pas ; mais quelquefois peut-être il ſe rend juſtice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation auſſi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra penſent bien, ſoit un homme ſi peu eſtimable. Eh ! penſez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il eſt vrai cependant qu'il puiſſe s'en trouver qui ſoient ſenſibles à ce dont nous parlons) diſe à qui que ce ſoit la raiſon pour laquelle elle en

eſt ſi mécontente. Préciſément oui, réprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui ſçauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliées, un ſecret de cette nature eût été enſeveli? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-tems.

Vous dirai-je plus? Vous connoiſſez Telmiſſe; elle n'eſt plus aſſurément, ni jeune, ni jolie! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre; ce n'eſt pas une perſonne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le ſien. Pouvez-vous après cela penſer mal de Mazulhim ! Non, répondit-elle ſéchement, je crois qu'il eſt incomparable. C'eſt ma faute, ſans doute, ajouta-t-elle, avec un ſouris dédaigneux, ſi je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne ſuis pas fait pour le penſer, reprit-il; mais il eſt vrai qu'il y a là dedans quelque choſe d'inconcevable. Au ſurplus, vous ne croiriez peut-être pas une choſe; ſi j'étois femme, les gens de l'eſpece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne ſeroit pas une raiſon de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux ſeuls connoiſſent les ſoins & la complaiſance; plus ils ſentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empreſſent à mériter de l'être : néceſſairement ſoumis, ils ſont moins amans qu'eſclaves. Senſuels & délicats, ils imaginent ſans ceſſe mille dédommagemens, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions singulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle, & je sçais que plus d'une femme.... Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressoient pas. Au reste, c'est à ce qu'il me semble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raison, dit le sultan. Quand s'en va-t-elle ? Que vous êtes impatient ! répondit la sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le sultan, à beaucoup près ; mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la sultane ? Est-

ce que cela ne s'entend pas, répondit-il ? je me trouve fort clair. Quand je dis que je suis comme cela, c'est que je pense qu'un plaisir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en souhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choses qui perdent à être expliquées, interrompit la sultane, on vous entend, voulez-vous quelque chose de plus ? Oui, dit le sultan, je veux qu'Amanzéi finisse son histoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me semble que s'il la laissoit là, il la finiroit beaucoup plutôt ; mais comme je suis la complaisance même, je lui permets de poursuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conséquence.

Au surplus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il ; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le desir de sçavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazulhim, l'ont ſeuls amenée. Plus les ſentimens que vous me marquez me ſont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curioſité que je n'ai que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triſte, il me ſemble que depuis quelques momens vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne ſçais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je ſuis enchanté de vous la voir, repliqua Naſſès; ces ſortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être ſenties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injuſtice, mais cette injuſtice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Raſſurez vous, pourſuivit-il, aimable Zulica. Ciel! que de plaiſirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puiſſent-elles renaître ſans ceſſe! En diſant ces paroles, il prenoit Zulica dans ſes bras & l'accabloit des careſſes les plus tendres. Que vous me donnez de tranſports, s'écria-t-elle! je ſens tous les vôtres paſſer dans mon cœur, ils

le rempliſſent, le troublent, le pénétrent! Ah Naſſès! quel plaiſir pour moi de vous en devoir de ſi doux, & que je connoiſſois ſi peu! vous ſeul!..... Oui, vous ſeul!.... Mais Naſſès! Ah! cruel!.....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le ſultan? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi Et puis, continua le ſultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſſès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle; car il diſoit à peu près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le ſultan; ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſſès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement: vous êtes charmant, Naſſès, lui dit-elle, ah! pourquoi ne vous ai-je pas

aimé plutôt ! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je songe à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica ! dans ces lieux où nous sommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent aussi chers que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à son inconstance ! Quel génie ! Quel dieu même veilloit pour moi, lorsqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes, il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie. Ah Zulica ! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou si quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majestueusement Zulica : s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon coeur, il ne falloit pas moins qu'un Nassès. Je crois, puisque vous m'avez choisi, répondit-il, que j'étois en effet le seul qui pusse vous plaire ; mais quand je songe à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis son silence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder, il m'auroit été assez indifférent que l'on eût exigé quelque chose. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles situations, & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuses! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, repliqua-t-il; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite maison. Je ne sçais pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me semble que je serois bien aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien aise, reprit-elle! apparemment, cela est tout simple; & moi aussi j'aurois été bien aise que, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, n'en

eût rien dit. Le beau propos ! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils ! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite maison, prouve qu'elle a le cœur sensible : on tire là-dessus de terribles conséquences ; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh ! c'est un conte, reprit Zulica ; le goût seul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin ; & l'honneur... Bon ! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation ? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicate, reprit-

il,

il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah Nassès! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel! Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! pensez-vous, reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-tems défendue? Hélas! entraînée par le goût que j'avois pour vous plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez long-tems résisté.

Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe rapprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il diſoit vrai. Laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement, laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier combien je vous ai aimé.

La réſiſtance de Zulica étoit ſi douce, que quand les empreſſemens de Naſſès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! ceſſer de m'aimer, lui diſoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce diſcours tout ce qui pouvoit rendre plus perſuaſif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'eſt point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ſes plus tendres ſentimens. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes? Ah! laiſſez moi..... Non, vous ne me perſuadez plus..... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais!

Malgré toutes ces protestations de haine que Zulica faisoit à Nassès, il ne voulut pas croire un moment qu'il put être haï, & Zulica, en effet, sembloit ne pas se soucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne sçais pas si je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois presque, que vous me haïssez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en haussant les épaules! croyez-vous, que je vous en déteste moins? Est-ce ma faute si..... Mais cela est vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'est plus certain que ce que je dis. Je vous estime trop pour le penser, répondit-il, & cela est au point que je vous verrois inconstante, que je n'en voudrois rien croire. Je suis, & je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible; mon cœur n'est point fait pour des sentimens modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'est aussi ce que je voulois dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives; & quand j'y songe, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui, que

plus une femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule ; je ne dis pas que ce ſoient les femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice, cela ſeroit tout ſimple ; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt que ce ſont les hommes. Eux, qui leur demandent ſans ceſſe des ſentimens ! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons-nous? l'amour? Non ſans doute. Nous voulons ſatisfaire notre vanité, faire ſans ceſſe parler de nous, paſſer de femme en femme ; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus mépriſables : plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en poſſéder qu'une digne de plaire ; les chercher ſans ceſſe, & ne les aimer jamais. Ah ! que vous avez raiſon, s'écria-t-elle ; mais auſſi c'eſt la faute des femmes, vous les mépriſeriez moins, ſi toutes penſoient d'une façon, & avoient des ſentimens qui puſſent les faire reſpecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il eſt certain qu'on ne ſçauroit nier que les ſentimens ne ſoient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement ! Ah ! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raiſonnables aſſurément, mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Je ne

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blamer; mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, font ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu de femmes assez équitables pour parler comme vous. A quoi sert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues, répondit-elle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il est que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des desirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés ; & pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le sultan. Quand est-ce donc qu'il l'a méprisée ? L'admirable question, s'écria la sultane ! Ce que je dis, répondit le sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela est plaisant, oui ! On me donne pour conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire que quand on n'y parle pas, & c'est moi qui ai tort ? En un mot comme en mille, Amanzéi, si demain Nassès n'a pas méprisé Zulica ; je ne vous dis que cela ; mais c'est à moi que vous aurez affaire.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.

VOtre majeſté, dit Amanzéi le lendemain, ſe ſouvient ſans doute.... Oui, interrompit bruſquement le ſultan; je me ſouviens qu'hier je mourus d'ennui; eſt-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la ſultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le ſultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas, ſi cela ſe peut, s'entend, car je ne demande point des choſes impoſſibles. Amanzéi reprit ainſi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicateſſe. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je ſuis naturellement fort ſuſceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui eſt infame, repliqua-t-elle! Je ne conçois pas comment on peut ſe vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis simplement ce qui est. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être constant, par conséquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je serois curieuse au possible, dit Zulica, de sçavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Nassès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela seroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque, en supprimant les détails. Il y a dix ans que je suis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troisieme beauté que j'ai conquise en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il est pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Nassès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter sur votre constance! Je ne vois pas pourquoi, répon-

dit-il ; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins ? Oui, reprit-elle ; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous resteroit de ressource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne seriez pas absolument usé en sentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé ; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se serve du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les font naître presque toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on se paroît aimable ; on se lie, sans se croire ; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour, & l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois qu'on est trompé à ce que l'on sentoit, on croyoit que c'étoit de la passion, ce n'étoit que du goût ; mouvement, par conséquent, peu durable, & qui s'use dans les plaisirs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à sa premiere passion.

Vous n'avez donc jamais aimé, lui demanda-t-elle ? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur,

& je sens à la façon dont je commence avec vous que si depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de sentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me seroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous l'avois pas déjà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les seuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoissions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinssiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impossible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à présent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit singulier, je l'avoue, que vous ne me fissiez pas le dépositaire de vos secrets. Vous le seriez assurément, répondit-elle, si je m'en étois réservé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

dessus, & qu'il me paroît même étonnant, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une aussi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

J'en suis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant: Quelle est donc cette fantaisie, Nassès lui demanda-t-elle tendrement, comment se peut-il que tantôt vous vous fussiez fait un crime de douter de ce que je vous disois, & qu'à présent il semble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet instant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Nassès, insista-t elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'est pas possible, Madame, in-

terrompit-il brusquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayez souvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous soyez point quelquefois rendue. Vous seriez la premiere qui, dans un espace de tems aussi considérable, n'auroit eu que deux amans, où vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je suis bien trompée, s'il n'est arrivé à d'autres que moi d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il seroit vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier; la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que sa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu sensibles.

Mais quelle idée, lui dit-il, qui, moi ? je vous mépriserois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir; eh bien! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a-t-il étonné ? Vous en estimé-je moins ? Pourquoi voudriez-vous que quelques amans de plus fissent sur moi une impression désagréable ? ai-je quelque chose à démêler avec ceux qui m'ont précédé ? est-ce votre faute, si le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier ? Non, Zulica, non ; je ne suis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne seriez donc pas flatté d'être le premier amant d'une femme. J'ose dire que non, repliqua-t-il, & voici sur quoi je fonde une façon de penser qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, si elle desire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle desire de le connoître, elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'assurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple desir, transport; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour qu'on peut se flatter de le ressentir, & qu'on doit le persuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ses mouvemens, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir, & que ce désordre parte du cœur, ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'amant en est-il moins heureux? Non, Nassès, avec quelque désavantage que vous peigniez les premiers sentimens, je vous aimerois, s'il étoit possible, mille fois plus que je ne vous aime, si j'étois la premiere à qui vous rendissiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez, repliqua-t-il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentimens, toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une auſſi délicate volupté : il me ſembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'aſſez heureux pour ſentir auſſi vivement les charmes de l'amour. Sans ceſſe aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languiſſant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille reſſources dont j'étois étonné de pouvoir faire ſi peu d'uſage. Un ſeul regard portoit le trouble & le feu dans mes ſens; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaiſirs.... Ah Naſſès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois davantage, repliqua-t-il;

dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour, & j'ai bien senti depuis.... Ah! interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayez point perdu à être désabusé. La jalousie, la défiance mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raisonnez mieux sur le sentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier amant que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surprise du tout que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles auxquelles je puis dire.... mais laissons cela. Point du tout, dit-il, ne le laissons pas.

Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez

mal des femmes. Et si c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fut cause que je n'en pense pas bien ? Vous allez dire qu'il est impossible que cela soit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah ! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas absolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi ! s'écria-t-elle, pensez-vous encore à cela ? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis ? En vérité, Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez si vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme votre majesté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-tems à détourner la conversation..... Elle, faisoit bien, interrompit le sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez rapprochée, & si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus ! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là ? En un mot, comme en mille, finissez votre histoire

Zulica, continua Amanzéi, opposa long-tems encore de mauvaises défaites aux empressemens de Nassès. Enfin elle parut se rendre après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimeroit pas moins. Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devrois céder. Vous me sçaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sçais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un amant. Cela est exactement vrai, dit Nassès; une femme délicate est bien à plaindre,

Fort bien, dit le ſultan, mais pour le plaiſir que je prends à vous entendre, je deſire que vous remettiez à demain la ſuite (car je n'oſe encore dire la fin) de cette inouie converſation.

CHAPITRE XVIII.

Rempli d'alluſions fort difficiles à trouver.

VOus ſçaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laiſſai pas (ſans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amans que je n'en deſirois, toute ſotte que j'étois alors ſur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des amans, j'entends cette foule de gens déſœuvrés qui diſent qu'ils aiment, plus par habitude que par ſentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aiſément à nous faire croire que nous ſommes aimables, qu'à ſe le faire trouver eux-mêmes. Ils amuſerent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus ſenſible. Née délicate, je craignois l'amour; je ſentois que je trouverois difficilement un cœur auſſi tendre, auſſi vrai que le mien; & que

le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme raisonnable, est d'avoir une passion, quelque heureuse même qu'elle puisse être. Tant que je dus être indifférente, ces considérations prirent tout sur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur que parce qu'on n'avoit pas encore sçu le toucher, que ce calme dont nous nous applaudissons, est moins en nous l'ouvrage de la raison que l'effet du hasard. Un moment, un seul moment suffit pour troubler mon cœur! Voir aimer, adorer même; sentir à la fois & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flatteur espoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard & d'une minute. Etonnée, confuse même d'un état si nouveau pour mon ame; dévorée de desirs qui jusques alors m'avoient été inconnus, sentant la nécessité d'en démêler la cause, craignant de la connoître; absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient surpris tous mes sens, je n'osois m'aider de ma raison pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexpliquables qu'ils étoient

pour moi, me faiſoient déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le ſent, & quand on ne le ſent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eut déjà pris ſur moi, j'eſſayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, ſoupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce ſentiment cruel dont j'étois tyranniſée. Ah Naſſès! quel ne fut pas mon plaiſir, quand dans les ſoins reſpectueux, quoiqu'empreſſés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée? Quel trouble! Quels tranſports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas ſa paſſion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Naſſès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame eſt agitée, l'apprendre à l'objet qui le cauſe, de ne pas connoître cette diſſimulation ſi néceſſaire pour nous conſerver votre eſtime, mais ſi pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant ſoupirer auprès de moi, ſoupirois-je de douleur de ne l'oſer faire pour lui! quand ſes yeux s'attachoient tendrement ſur les miens,

que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah ! comment dans ces inſtans qui me mettoient ſi loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit ? Enfin il parla. Naſſès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait deſirer, & quelquefois trop long-tems ; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez : mais voir un amant adoré, mais qui ne ſçait pas ſon bonheur, pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il ſent pour vous l'apprendre ; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas agréé ; voler au devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur ; en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge ; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui ; Naſſès ! croyez moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je

vous parle, ſont aſſurément les plus doux.

Si la vanité ſuffit pour vous rendre agréable le ſpectacle que vous me peignez ſi vivement, répondit Naſſès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en eſt pas pour vous de plus ſatisfaiſant. Mais enfin il parla, cet amant ſi tendrement aimé, répondites-vous.

Peignez-vous mon embarras, repliqua-t-elle; combattue par l'amour, & par la vertu, ſi la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me ſervit à maſquer l'autre; mais ce ne fut point autant que je le deſirois.... Livrée trop long-tems à ſes diſcours, mon émotion découvrit le ſecret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendreſſe égaloit la ſienne.

C'eſt un malheur qui eſt arrivé à d'autres, répondit froidement Naſſès. Hé bien! qui étoit cet homme ſi dangereux, que le voir & l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même choſe? Que vous importe ſon nom, demanda-t-elle? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez ſçavoir? Pas encore, repliqua-t-il; & vous ſentez bien vous-même que la confidence n'eſt

pas complette. Hé bien ! répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi ! s'écria-t-il, quel tems avez-vous donc pris pour l'avoir ? Il eſt mon ami, ne me cache rien, & je ſçais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi ! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point ?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliere queſtion ! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que, malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent ne nous empêche pas de leur ſçavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fît pour lui, par

déréglement

déréglement de tête seulement, ce qu'il avoit été assez ridicule pour attribuer quelquefois à un sentimennt si vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous? Par conséquent, je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulut m'en faire un mystere, mais c'est qu'apparemment il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez-vous long-tems de pareilles questions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui, qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses & bien cruellement

exposées à la calomnie ! Cela n'est que trop vrai, dit-elle ; mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent ? A propos de vous, repart-il, à qui, puisqu'il faut vous le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit ; & ce sont souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins que le public lui donne le plus ; quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien.

Ne seroit-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses ? Il n'est donc pas vrai que vous avez eu tous les amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence qu'en haussant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il, si vous étiez moins aimable, je croirois plus aisément que vous ne diminuez rien de votre histoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencemens sont douteux ;

on ſçait pourtant que dans votre très-grande jeuneſſe, paſſionnée pour les talens, & perſuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, eſt d'intéreſſer vivement tous ceux qui les poſſédent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'eſt ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous danſez avec tant de grace.

Ah ! grand Dieu ! quelle horreur ! s'écria Zuliça. Vous avez raiſon de vous récrier là-deſſus, Madame, répondit-il froidement, car en effet, cela eſt horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & ne ſçaurois même aſſez vous eſtimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réſervées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu aſſez de force d'eſprit pour ſacrifier ceux que votre naiſſance & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne ſçauroit y être trop fauſſe, vous cachâtes ſous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaiſirs. Née peu tendre, mais exceſſivement curieuſe, tous les hommes que vous vîtes alors piquerent votre curioſité ; & autant que vous le pûtes,

vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La princesse Saheb avoit alors Iskender pour amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies?

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour

prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous associâtes le visir Atamulk, & l'Emir-Noureddin ? que le prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le visir étant trop occupé des affaires de l'état pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû ; & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importans qu'aimables.

On ose ajouter que sçachant combien il est dangereux à la cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystere possible, jettée entre les bras du jeune Vélid, qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur de lui donner de

l'inquiétude, vous aviez pris Jemla ; que Vélid fâché de se voir un rival, & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire, jusques-là si judicieusement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles & les plus publiques mortifications.

Ah ! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant, & je vais..... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nassès en la retenant, on a poussé l'impudence jusqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réussissoient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusemens passagers, assez agréables pour remplir vos momens, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur ; sorte de philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelques progrès dans ce siecle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de fureur, & Nassès feignant de ne pas s'en appercevoir, continua ainsi : Vous concevez bien que je vous rends

trop de justice, que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous est tout simple; & pour sçavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes desirs; mais en ne croyant pas tout, vous sentez bien aussi qu'il est impossible que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle? Tout ce qu'on vous a dit est si probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement si déplacé. Je crois donc seulement, reprit-il..... Ah! croyez tout, Monsieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'est un effort dont je ne serois pas capable; jugez si, en vous croyant innocente, je pourrois prendre assez sur moi, être assez barbare pour faire ce que vous semblez me conseiller. Non, non, Monsieur, repliqua-t-elle, vous croyez tout ce qu'on a dit, vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous désabuse. Ainsi donc, reprit-il, nous allons être brouillés? Une même soirée aura vu naître

& finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en soupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui, Monsieur, répondit Zulica; oui, nous serons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il? c'est-à-dire, que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris. C'est en honneur une chose que je ne croyois pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole? Que je vous plains! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que de vous voir changer si promptemet; un plus long commerce avec vous m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas

pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la serrant tendrement dans ses bras; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'amant du monde le plus passionné. Qui moi ? s'écria-t-elle, en se débattant dans ses bras avec violence, moi ? je serois encore à vous ? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nasses son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts; son dépit la servant mieux que n'avoit fait cette sévere vertu pour laquelle elle combattoit si mal à propos, il fut obligé de disputer contre elle, jusqu'à des faveurs si peu importantes qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendoit toujours contre lui, lorsqu'un char qu'ils entendirent arrêter, suspendit l'attaque & la résistance.

Voilà sans doute mes gens, Monsieur lui dit-elle, & je pars. Je ne vous presse pas de réfléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous seroit inutile; plus on est capable d'un mauvais

procédé, moins on eſt fait pour le ſentir.

En achevant ces paroles, elle ſe leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à votre majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le ſultan; penſez vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie. Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité, & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRÈS ce qui s'étoit paſſé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement, elle ſe laiſſa tomber ſur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où ſa préſence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre: Je viens, reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, acca-

blantes, affreuſes, déſeſpérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres.... Quoi! vous pleurez! Ah Naſſès! cela n'eſt pas bien; vous avez abuſé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée! c'eſt que j'en ſuis furieux, déſolé, je ne m'en conſolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare!... Enfin, ne peut-on pas ſçavoir ce que c'eſt que tout cela? Dites donc, vous autres? vous ne parlez point? Ah! je vois ce que c'eſt, j'en ſuis la cauſe innocente. Vous me croyez infidelle, oui, vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur! je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendreſſe, plus Zulica déconcertée, abattue, s'obſtinoit au ſilence. Naſſès qui jouiſſoit malignement de ſa confuſion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce tems-là pour ſe remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils reſterent quelque tems tous trois dans le ſilence. De grace, éclairciſſez-

moi ce myſtere, dit enfin Mazulhim à Naſſès; eſt-ce de vous, ou de moi que Madame a à ſe plaindre ? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle ? Point du tout, repartit Naſſès; c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous ſommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim ! Après les fermens que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle.... Quelle horreur ! Ce n'eſt qu'avec une peine extrême que je ſuis parvenu à conſoler Madame de votre perte, répondit Naſſès, c'eſt une juſtice que je lui dois, & pour faire mon devoir juſqu'au bout, je vais, quelque choſe qu'il m'en coûte, vous laiſſer eſſayer ſi vous pourrez avec plus de facilité la conſoler de la mienne. Adieu, Madame, pourſuivit-il en s'adreſſant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-tems; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaiſe de vous ſouvenir de moi, ſoyez ſûre que je ſerai toujours à vos ordres.

Lorſque Naſſès fut parti, Zulica ſe leva bruſquement, & ſans regarder Mazulhim, voulut ſortir auſſi. Non, Madame, lui dit-il d'un air reſpectueux, je ne

puis me déterminer à vous quitter sans m'être justifié ; il se pourroit aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire ; & de quelque façon que ce soit, il me paroît indécent que nous nous séparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le silence ? Ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle ? Ah ! Monsieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais ressenti ! Hé bien ! repliqua-t-il, voilà les femmes ! On manque malgré soi, on en gémit, on sèche, on languit de douleur ; & lorsqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres transports, se jetter aux pieds de ce qu'on aime, on se trouve abhorré ! Après tout, vous seriez moins injustes si vous étiez moins délicates. Avec les ames sensibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, sans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familiérement, êtes-vous réellement bien fâchée ?

Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'eſt qu'au fond, continua-t-il, il me ſeroit bien aiſé de me juſtifier ; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauſſer les épaules, très-aiſé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels ſont mes torts avec vous ?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence ! me faire venir ici, ne vous y pas rendre ; tout mauvais, tout impertinent, tout mépriſable même qu'eſt ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée ; mais y joindre la derniere perfidie ! M'envoyer ici un inconnu que vous inſtruiſez de ma foibleſſe, quand vous devriez la cacher à toute la terre.... Oui ! la cacher, interrompit-il, ce ſeroit un beau myſtere & fort utile au reſte, que celui-là. Penſez vous qu'une affaire entre perſonnes comme nous puiſſe s'ignorer ? Mais je ſuppoſe que, contre votre expérience même, vous vous fuſſiez aſſez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas ; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je expoſée ? Notre ſecret n'eſt-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang qu'entre celles d'un eſclave ?

Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je sçais le plus de mœurs, Nassès enfin qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remercimens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire; car, soit dit sans vous fâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrois me récrier

auſſi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La préſence de Naſſès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute auſſi peu, c'eſt que pour vous mettre à l'aiſe avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me deſtiner. Quand cela ſeroit, répondit fiérement Zulica... J'entends, interrompit-il, cela eſt. Hé bien! oui, reprit elle, courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, repliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſçais, repartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent, & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner, & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigramme, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien,

sans que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos, s'écria-t-elle, en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *espece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne serai pas fâché de vous offrir en ma personne un modele de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul cette modération si vantée, repartit-elle en se levant, car je vais..... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur & pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclaircissement, & éviter un éclat qui seroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica sentit le tort que cette aventure pourroit lui faire si elle se répandoit, & qu'elle crut, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence ; soit que trop mépriſable pour être long-tems fâchée qu'on la mépriſât, sa colere commença à se calmer, elle se rejetta sur le Sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours. Vous convenez que vous avez pris Nassès ; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire que quand celle qu'elle avoit est entiérement rompue ; & là-dessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite : pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en sçavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur vôtre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien sçavoir, repliqua-t-il : dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisoient agir ? Vous me croyiez inconstant, on

vous preſſoit de vous engager ; ſi vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Naſſès auroit tenté vainement de vous mener auſſi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la paſſion la plus vive d'inſpirer ces mouvemens qui ne laiſſent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne ſçaurois aſſez m'étonner que Naſſès ait été aſſez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou aſſez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ſes bras, vous étiez toute à un autre, & que ſans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait aſſurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, repliqua-t-il, n'allez pas croire cela, rien n'eſt moins vrai.

Comment donc, dit-elle ? rien n'eſt moins vrai ! Je trouve aſſez ſingulier que vous vouliez ſçavoir mieux que moi ce qui en eſt. Je le ſçais pourtant ſi bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y eſt pris pour vous ſéduire, répondit-il : Naſſès vous a trouvé belle ; il a mieux aimé vous inſtruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même que loin de vous parler de ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il? Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu flatteur! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes, ils en ont besoin pour plaire.

Quoi! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidele? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle? qu'étiez-vous donc devenu? Je ne suis, repliqua-t-il, sorti de chez l'empereur qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici: & Zâdis même à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim, qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi:

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que

nous ne vivrons plus ensemble dans cette inimitié que vous m'avez permise. Ce n'est pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lié ne nous convient plus ; au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour ; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit ; ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & vous n'espérez pas de m'y faire consentir. Pardonnez-moi, reprit-il ; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ses anciens amis ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-

digne qu'on le fit avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus méprisable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercimens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, & seul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux... Il n'étoit pas besoin, interrompit-elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, repliqua-t-elle; je n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais.... Que vous passâtes, interrompit-il, tout

le jour & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconstance le jettoit, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'ameher à une conduite sensée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose; essuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur: rien ne prend plus de tems. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis, il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante, Zâdis gai! Cela vous paroît-il convenable? Si, comme je me garderai

bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conseils ont eu de l'empire sur lui, ou pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous sçavez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut essayer de se justifier, mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Epargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il, en se levant, il est tard; & nous devrions déja nous être séparés. A propos, que ferez-vous de Nassès?

Zulica, à cette question, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quittés mal; & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être

être plus difficile de la garder en le haïssant, qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singuliere & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois! Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hasard Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi; ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misere, lui

dit-il en la lui prenant malgré elle ! Vous faites l'enfant à un point qui n'eſt pas ſupportable.

Alors ils ſortirent. Ils ſortirent, c'écria le ſultan ! Ah ! le grand mot, c'eſt à mon gré, le meilleur de votre hiſtoire ; & ne revinrent-ils pas ? Je ne revis plus : Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours, dit le ſultan, comme vous ſçavez.... Parbleu ! c'étoit un rare garçon ! Quelle femme eût-il après Zulica ? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le deſtin me faiſoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la ſultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica ? Je la trouve ſi mépriſable, repliqua la ſultane, que je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a ſemblé à moi, repartit le ſultan, qu'elle étoit trop douce avec lui ; cela n'eſt pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la ſultane ; une femme telle que Zulica n'a point de reſſources contre le mépris ; & comme l'ignominie de ſa conduite la livre aux plus cruelles inſultes, la baſſeſſe de ſon caractère &

cette honte intérieure dont malgré elle-même, elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui! reprit le sultan cela est bien nécessaire! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous Amanzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite maison de Mazulhim, l'intérêt de mon ame me força de m'en arracher; & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il étoit possible, plus

heureux que dans toutes celles que j'avois déjà habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déjà vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à votre majesté, j'entrai dans un vaste palais qui appartenoit à un des plus grands seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté ; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame ; ce cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la molleſſe, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeuneſſe, les graces, la beauté, ce je ne sçais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini, tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon ame ne put la voir sans émotion, elle éprou-

va à ſon aſpect mille ſenſations délicieuſes que je ne croyois pas à mon uſage. Deſtiné à porter quelquefois une ſi belle perſonne, non ſeulement je ceſſai de me tourmenter ſur mon ſort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me diſois-je, quelle eſt donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien ſervi, puiſque tu permets que les ames que ton juſte courroux a réprouvées, jouiſſent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec tranſport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une ame inquiete qui déjà ſeroit confondue avec la tienne, ſi des ordres cruels ne la retenoient pas dans ſa priſon.

Il ſembla dans cet inſtant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le ſoleil étoit alors à ſon plus haut point, il faiſoit une chaleur exceſſive; Zéïnis ſe prépara bientôt à jouir des douceurs du ſommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laiſſa pas dans le cabinet de ce demi-jour ſi favorable au ſommeil & aux plaiſirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laiſſe accorder plus à l'amour.

Une ſimple tunique de gaze, preſque toute ouverte, fut bientôt le ſeul habillement de Zéïnis; elle ſe jetta ſur moi nonchalamment. Dieux! avec quels tranſports je la reçus! Brama, en fixant mon ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaiſir en cet inſtant j'en fis uſage!

Je choiſis avec ſoin l'endroit d'où je pouvois le mieux obſerver les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuſer. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le ſommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inſpiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me reſtoit encore à examiner, & à revenir ſur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéïnis dormit aſſez tranquillement, elle ſe retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faiſoit, dérangeant ſa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée ſous le

nombre & la violence de ſes deſirs, toutes ſes facultés demeurerent quelque tems ſuſpendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je ſentois ſeulement que j'aimois, & ſans prévoir, ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au deſſus même des êtres aériens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! divine Zéïnis! Non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéïnis! puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je ſongeai à en profiter. Zéïnis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit penchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes deſirs; mon ame

alla se placer sur le coussin, & si près de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez fort. Cette ivresse douce & impétueuse où mon ame se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultés, cette ivresse ne sçauroit se peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame tou-

jours inquiete au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéinis, abymée dans sa félicité, cherche à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser toute entiere dans Zéinis; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, son ardeur, la fureur de ses desirs échaufferent apparemment celle de Zéinis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéinis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvemens succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs,

ſuivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne ſois aimé ?

Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendois avec tranſport & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt ſon ame auſſi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémiſſement.... Ciel! que Zéïnis devint belle!

Mes plaiſirs & les ſiens ſe diſſiperent par ſon réveil. Il ne lui reſta plus que la douce illuſion qui avoit occupé ſes ſens qu'une tendre langueur à laquelle elle ſe livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaiſirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même regnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ſes veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déjà perdu de l'impreſſion voluptueuſe que mon amour & le trouble de ſes ſens y avoient miſe, mais qu'ils étoient encore touchans! Quel mortel, en ſe devant le bonheur de les voir ainſi, ne ſeroit expiré de l'excès de ſa tendreſſe & de ſa joie!

Zéïnis, m'écriois-je avec tranſport! aimable Zéïnis, c'eſt moi qui viens de te rendre heureuſe; c'eſt à l'union de ton ame & de la mienne que tu dois tes

plaisirs. Ah ! puisse-tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zéïnis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah ! si je pouvois soustraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier ; éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, ame que j'adore ! Eh ! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai-je te retrouver ! Ah Brama ! si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéïnis, fais au moins que, quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde jamais !

Pendant que mon ame parloit si tendrement à Zéïnis, cette fille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe dont quelques instans auparavant, je trouvois tant à me féliciter. Zéïnis, me disois-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

point étonné ſon imagination : elle rêve, mais elle ne paroît pas ſe demander la cauſe des mouvemens dont elle a été agitée. Familiariſée avec ce que l'amour a de plus tendres tranſports, je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéïnis ce germe de tendreſſe que la nature y a mis. C'eſt ſon image, non, mon ardeur qui l'a enflammée ; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle ſembloit au milieu de ſon trouble être occupée du ſoin de raſſurer un amant qui, peut-être, eſt accoutumé à porter entre ſes bras ſes craintes & ſon inquiétude. Ah Zéïnis ! s'il eſt vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon ſort va devenir horrible !

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorſque j'entends frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de ſon ſommeil l'avoient laiſſée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah ! me dis-je avec une extrême douleur ; c'eſt peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il eſt

heureux, quel supplice ! S'il le devient, que Zéïnis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance ; quel coup affreux pour moi, si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a inspirés !

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéïnis, & qu'il fut assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près, qu'elle paroissoit avoir, elle n'eut pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté là, & quelque cruel qu'il fut pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine ; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte se peignirent tour-à-tour sur son visage : elle le regarda quelque tems avant que de lui parler ; il me parut aussi agité qu'elle, mais à son air timide & res-

pectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favoriſoit pas encore. Malgré ſon trouble & ſon extrême jeuneſſe (car il ne me parut guere plus âgé que Zéïnis) il ſembloit n'en être pas à ſa premiere paſſion, & je commençai à eſpérer que je n'aurois de cette aventure que le chagrin que je pouvois le mieux ſupporter.

Ah Phéléas! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous que j'eſpérois y trouver, répondit-il en ſe jettant à ſes genoux, vous ſans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir ſans témoins. Ah! n'eſpérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; ſortons, je ne veux pas reſter plus long-tems dans ce cabinet. Zéïnis, repliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de reſter ſeul un moment avec vous, & ſe peut-il que vous vous repentiez ſi-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarraſſé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici, & ſi vous m'aimiez, vous obſtineriez-vous à me demander une choſe pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, ſans lui répondre, lui ſaiſit

une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéinis le regardoit languissamment, elle soupiroit; encore émue de ce songe qui lui avoit peint son amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées; chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'experience de Phéléas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laisoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis d'ailleurs simple, & sans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en sçavoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir quelle vit Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui serroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phéléas! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement! Ah! Zéinis! que mon amour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez!

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelque tems d'un air attendri, & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéléas lui causoient: Ah cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & qu'elles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette ſolitude; & loin d'en vouloir ſortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler. Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres?

A ces mots, Phéléas quittant bruſquement ſes genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéïnis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ſes bras; & malgré la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit, il la remit ſur moi, & s'y aſſit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER.

JE ne ſçais ſi Zéïnis imagina que quand une porte eſt fermée, il eſt inutile de ſe défendre, ou, ſi craignant moins d'être ſurpriſe, elle-même ſe craignît plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougiſſant moins de ce qu'il faiſoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix

tremblante & d'un air interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la ſerroit dans ſes bras avec tant de fureur, que Zéïnis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fut, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque tems ſans ſe rien dire, mais Zéïnis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinſſiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obſcures à Phéléas, plus il lui parut néceſſaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles vou-

loient dire. Il la pressa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eut à parler davantage, il la pressoit si tendrement, la regardoit avec tant de passion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais si je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuserez. Il lui jura que non avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devoient pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ses empressemens, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la serrant dans les siens? Oui, répondit-elle, en portant sur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda-t-il. Ah Phé-

léas ! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous ? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le soyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuste.

Phéléas à ces mots ne pouvant plus contenir son ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fût cette entreprise, Zéinis peut-être ne s'en seroit pas offensée, mais Phéléas, uniquement occupé de se rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah Phéléas ! s'écria-t-elle, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, & craignez-vous si peu de me fâcher ?

Quelque violens que fussent les transports de Phéléas, Zéinis se défendit si sérieusement, & il vit tant de colere dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter sans offenser ce qu'il aimoit, & qui même par la résistance de Zéinis devenoit extrêmement douteuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin, il s'arrêta, & n'osant plus regar-

der Zéinis ? Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur ; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle, & sortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât, & n'osant cependant pas le rappeller, la tête appuyée sur ses mains, Zéinis pleuroit & étoit demeurée sur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de son amant, elle se levoit pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, lorsque ramené par sa tendresse il rentra dans le cabinet.

Elle rougit en le revoyant ; & se laissa tomber sur moi en poussant un profond soupir. Il courut se jetter à ses genoux, lui prit tendrement la main, & n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes. Ah ! levez-vous, lui dit Zéinis sans le regarder. Non, Zéinis, lui dit-il, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt ; un seul mot.... Mais vous pleurez ! Ah Zéinis ! est ce moi qui fais couler vos larmes ?

La barbare Zéinis en ce moment lui

serra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versoient embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ses yeux ne fut pas plus obscur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur, seroit-il possible que Zéïnis gardât encore le silence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il sembloit lui dire, & sans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher jusques sur sa bouche l'aveu qu'elle sembloit lui refuser encore.

En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un instant avant lui..... Mais pourquoi rappellé-je un souvenir encore si cruel pour moi? Zéïnis s'étoit précipitée dans les bras de son amant; l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient son visage & ses yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéléas & Zéïnis, tout deux immobiles, respirant mutuellement leur ame, sembloient accablés de leurs plaisirs.

Tout cela, dit alors le sultan, ne vous faisoit pas grand plaisir, n'est-il

pas vrai ? auſſi de quoi vous aviſiez-vous de devenir amoureux pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable : car, en bonne foi, à quoi cette fantaiſie pouvoit-elle vous mener ? Vous voyez bien qu'il faut ſçavoir raiſonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma paſſion fut bien établie que je ſentis combien elle devoit me tourmenter, & ſelon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je ſuis vraiment fâché de votre accident ; car je vous aimois aſſez ſur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le ſultan, c'eſt réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéïnis avoit réſiſté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre, & lorſque je la vis plus ſenſible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de ſon âge, elle ne porteroit pas ſa foibleſſe juſques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce ſonge, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la ſeule qui ſe fut préſentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit ſur ſes ſens

& non à mes transports qu'elle avoit dû ses plaisirs ; il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me consolois du bonheur de Phéléas par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eut dit à Zéinis de la passion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroissoit pas possible qu'il fût, parvenu à l'âge de quinze ou seize ans, sans avoir eu au moins quelque curiosité qui l'empêcheroit de délivrer mon ame de cette captivité qui m'avoit longtems paru si cruelle, & que je préférois dans cet instant au poste le plus glorieux qu'une ame pût remplir. Tout désespéré que j'étois de la foiblesse de Zéinis, j'en attendis les suites avec moins de douleur, dès que je me fus persuadé que, quelque chose qui arrivât, je ne serois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuse que fut pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque soupir qu'ils poussoient paroissoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entreprises de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point, per-

permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux! j'étois trop criminel pour que deux ames innocentes & dignes de leur félicité me fussent sacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quelques instans sur le sein de Zéïnis, pressé par de nouveaux desirs que la foiblesse de son amante avoit rendu plus ardens, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéïnis embarrassée des regards de Phéléas, détourna les siens en soupirant. Quoi! tu fuis mes regards, lui dit-il? Ah! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors il la reprit entre ses bras. Zéïnis tenta encore de se dérober à ses transports; mais soit qu'elle ne voulut pas résister long-tems, soit que se faisant illusion à elle-même, en cédant, elle crut résister, Phéléas fut bientôt regardé aussi tendrement qu'il desiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéïnis l'eussent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où ses transports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit desiré d'elle, elle parut se repentir de s'être trop livrée à son ar-

deur, & chercha à se retirer des bras de Phéléas. Ah Zéinis, lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux ! Hélas ! répondit-elle, quel que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorsque j'appris que c'étoit à moi seul que mon rival devoit son bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez sans m'offenser vouloir la pousser plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendresse, mais... Ah Zéinis ! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimasses, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerois à tous mes transports & tu ne croirois pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, si une ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéléas ! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, songes-tu que

tu me perds ? Hélas ! tu m'avois juré tant de reſpect, Phéléas ? Eſt-ce ainſi qu'on reſpecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zéïnis, ſes prieres, ſes ordres, ſes menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laiſſât jouir déjà que de trop de charmes, & que ſes tranſports l'euſſent remiſe comme elle étoit pendant le ſommeil de Zéïnis ; moins ſatisfait des beautés qu'elle offroit à ſa vue, que tranſporté du deſir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendoit encore foiblement, & ſe précipitant ſur les charmes que ſa témérité offroit à ſes regards, il l'accabla de careſſes ſi vives & ſi preſſantes, qu'il ne lui reſta plus que la force de ſoupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéïnis. L'une refuſoit tout à l'amant, l'autre ne lui laiſſoit preſque plus rien à deſirer. Elle n'oſoit porter ſes regards ſur Phéléas, & lui rendoit avec une tendreſſe extrême tous les tranſports qu'elle lui inſpiroit. Elle défendoit une choſe pour en permettre une plus eſſentielle : elle vouloit, & ne vouloit

plus ; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre ; elle repoussoit avec horreur, & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un instant après sacrifié, mais avec des réserves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faisoient triompher encore. Zéinis avoit tour-à-tour honte de sa facilité, & de ses répugnances ; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causoient ses transports, & l'ennuisement où un combat aussi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit, ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du spectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient son peu d'expérience, qu'il ne chassât mon ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle se plaisoit à demeurer, je voulus sortir pour quelques instans du Sopha de Zéinis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain, cette même

puissance qui m'y avoit exilé, s'opposa à mes efforts, & me contraignit d'attendre dans le désespoir la décision de ma destinée.

Phéléas.... O souvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéléas enivré d'amour, & maître, par les tendres complaisances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorois, se prépara à achever son bonheur : Zéïnis se prêta voluptueusement aux transports de Phéléas ; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéïnis verserent des larmes, sa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéïnis, de qui Phéléas se plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle poussa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon ame pleine de son amour & de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'eſt là tout, demanda le ſultan ? ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez vu bien peu de choſe pendant que vous l'étiez. Ce ſeroit vouloir ennuyer votre majeſté que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon ſéjour dans les Sopha, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choſes que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuſer. Quand les choſes que vous avez racontées, dit la ſultane, ſeroient plus brillantes que celles que vous avez ſupprimées, je crois (puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire la comparaiſon) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené ſur la ſcene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement reſſerré un ſujet qui de lui-même eſt ſi étendu. J'ai tort ſans doute, Madame, répondit Amanzéi ; ſi tous les caracteres ſont agréables, ou marqués au même coin ; ſi j'ai pu les traiter tous, ſans tomber dans l'inconvénient d'expoſer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & ſi j'ai pu m'étendre beaucoup ſur une matiere qui devoit, quelque variété que j'euſſe miſe dans les caracteres, devenir ennuyeuſe par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le ſultan, je crois que ſi l'on vouloit peſer tout cela il pourroit bien avoir raiſon; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en eſt. Ah, ma grand-mere! continua-t-il en ſoupirant, ce n'étoit pas ainſi que vous contiez.

Fin de la ſeconde Partie.

LE HASARD
DU
COIN DU FEU.
DIALOGUE MORAL.

INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.
LA MARQUISE.
LE DUC.
LA TOUR, valet-de-chambre de Célie.

La Scene eſt à Paris chez Célie; *& l'action ſe paſſe preſque toute dans une de ces petites pieces reculées, que l'on nomme* Boudoirs. *A l'ouverture de la Scene,* Célie *paroît couchée ſur une chaiſe-longue, ſous des couvre-pieds d'édrédon. Elle eſt en négligé; mais avec toute la parure & toute la recherche dont le négligé peut être ſuſceptible.* La Marquiſe *eſt au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.*

LE HASARD
DU
COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE *poussant un profond soupir.*

EN vérité ! Monsieur d'*Alinteuil*, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il est vrai que sa présence paroissoit vous être si à charge,

que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en eſt pas apperçu.

CÉLIE. Oh ! je ne ſuis pas ſa dupe : il le voyoit bien ; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'amant outragé ! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout ſimple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant ſatisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien riſibles ſpectacles ; & je doute fort que s'ils ſçavoient combien ils nous amuſent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéreſſent pas notre cœur, ils n'aimaſſent pas mieux renfermer leur reſſentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Aſſurément ! quand l'amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien !

LA MARQ. Bon ! l'amour ! il eſt bien à préſent queſtion de cela !

CÉLIE. Quoi ! eſt ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée ?

LA MARQ. Je me ſouviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit ; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ſes tourmens, qu'il ſeroit difficile que je ne me le rappellaſſe pas ; mais, malgré toute l'im-

portunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en eſt fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je cruſſe.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très-vrai ; mais comme vous ne l'ignorez pas, ce n'eſt point le ſentiment que nous inſpirons, mais le ſentiment qu'on nous inſpire, qui nous perſuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a miſe, qu'il n'admît pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les opéra du monde diſent, & ſi fauſſement, du mérite de la conſtance.

CÉLIE. Mais qu'eſpéroit-il ? ne croyoit-il pas bien que vous aimiez Monſieur de *Clerval* ? Et ſe flattoit-il de vous rendre inconſtante ?

LA MARQ. Pourquoi point ? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le deſſein de plaire ?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penſer, moins l'eſpoir lui pouvoit être permis ; & je m'étonne en conſéquence qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penſer! Eh? depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une?

CÉLIE. A ce que je vois, Monſieur d'*Alintüil* n'a été qu'un fou; &, qui pis eſt, l'eſt encore; car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe; c'eſt un effet du ſentiment & de l'orgueil également bleſſés, qui, pour être fort injuſte, ne m'en ſurprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraiſon, c'eſt qu'auſſi amoureux de Madame de *Valſy* qu'il en eſt aimé, il paroiſſe encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à ſa paſſion, que ſi vous n'euſſiez pas ceſſé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me ſurprend pas, moi. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſçais que la vanité ſe ſouvient de ces ſortes de malheurs long-tems après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE. S'il va porter à Madame de *Valſy* toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'épriſe qu'elle en ſoit, qu'elle ne le trouve pas, ainſi que nous, de la plus mauvaiſe compagnie du monde.

LA MARQ. Oh ! ſon auguſte front ſe déridera auprès d'elle. Mais, eſt-ce qu'en nous quittant, il eſt allé à Verſailles ?

CÉLIE. Sans doute ! il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde : mais voilà ce qui s'appelle de l'empreſſement ! Dès la nuit derniere à Paris, & ce ſoir auprès d'elle ? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui ; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au ſurplus, l'injuſtice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il eſt vrai que, tout admirable qu'il eſt, je puis dire que *j'en ai ſur moi copie* : car par le même tems qu'il va rejoindre Madame de *Valſy*, Monſieur de *Clerval* vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'eſt Monſieur d'*Alinteüil*, s'arrange-t-il avec l'objet de ſa nouvelle paſſion ? Entre nous, elle penſe de maniere à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui eſt attaché.

CÉLIE. Ah ! pour cela, il ſeroit, s'il ſe pouvoit, plus jaloux encore que le

Jaloux de Navarre, que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien ; mais c'est que comme elle a déjà vécu pour quelques autres avec la même exactitude ; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne feroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

CÉLIE. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement ; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon ! un coup de foudre ! Est-ce que vous croyez aux coups de foudre ?

CÉLIE. Mais, Marquise, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous ?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes ; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des *revenans*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CÉLIE. Quoi ! vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue, & qui nous entraîne avec une

violence à laquelle on voudroit vainement réſiſter, vers l'objet qui nous enchante ; même avant que de ſçavoir ſi nous le frapponsauſſi vivement que nous en ſommes frappés nous-mêmes ?

LA MARQ. Non, en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit ; je ſçais qu'il exiſte ; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne ſois tentée de le nier.

CÉLIE. Eſt-ce donc un ſi grand mal, ſi l'impreſſion que l'on a reçue, eſt auſſi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la paſſion tiennent du genre de la paſſion même ?

LA MARQ. Oui, ſans doute, c'en eſt un très-grand : tôt ou tard les hommes nous puniſſent de nous être manqué ; &, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le ſien même, une femme ne doit point ſe livrer avec une légéreté qui l'expoſe toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoiſſance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus eſſentiel, le moins idéal, eſt le bonheur d'être eſtimée de ſon amant. Si le caprice ne le recherche point, l'amour ne ſçauroit s'en paſſer ; ou, du

moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

CÉLIE. Et pourtant, se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus inconteſtable des principes.

CÉLIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi; il y en a une entre elles; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez: c'est que si les prejugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent; & que les principes nous la font braver.

CÉLIE. Quoi! ils nous font braver l'amour! les principes! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret!

LA MARQ. Non, ils ne le font pas braver: nous n'en cédons pas moins; mais nous en cédons avec plus de no-

bleſſe. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'eſt que trop vrai, les principes ne triomphent point de la ſenſibilité du cœur, ils ont du moins le pouvoir de diſſiper les illuſions de l'amour-propre, de maîtriſer l'imagination, de commander aux ſens; & quand une femme n'a pas contre elle de ſi redoutables ennemis, & qu'il ne lui reſte plus que l'amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui inſpire; & quand la ſotte ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la ſéduiſent point, cela ne devient pas ſi facile.

CÉLIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire ſur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aiſément on flatte la nôtre, il ne faut que conſidérer avec quelle facilité on la bleſſe.

CÉLIE. Si elle eſt tout à la fois auſſi puérile & auſſi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuſer la nature, qui, à cet égard peut-être a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que ſur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous ce

que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches eſt très-fondé, ſans doute; quant au ſecond, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piege à quelqu'animal que ce ſoit, on a ſoin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous diſent tant que nous ſommes belles, que parce qu'ils ſçavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce ſera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre eſt toujours en nous plus ſuſceptible de reconnoiſſance que le cœur; & que la plus ſûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, eſt de flatter l'autre. Si donc nous ne priſions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous miſſions à être eſtimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous cruſſions enfin (ce qui eſt de la derniere & de la plus inconteſtable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne ſeroient pas ſi fréquens;

que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à Monsieur de *Clerval* son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah! dites-moi un peu, je vous prie, Marquise, comment vous attaqua-t-il?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

CÉLIE. Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard, les femmes n'ont guere à se plaindre des hommes que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de *Clerval* ne m'eût pas dit qu'elle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions l'air léger

dont vous parlez, ne lui parût encore nécessaire.

CÉLIE. Comment! En de certaines occasions! est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele?

LA MARQ. Non; mais constant; &, à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! vous lui passez des infidélités!

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Assurément, vous êtes douée d'une belle patience.

LA MARQ. Bon! quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes?

CÉLIE. En vérité! je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il est pourtant bien aisé de me concevoir: c'est que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne

confonds pas avec ſes ſens, les ſentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, ſi je m'en ſouviens bien, je ne vous ai pas toujours vue ſi tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue ; & cela étoit tout ſimple. Monſieur de *Clerval* avoit, dans le monde, plus uſé ſon imagination que ſon cœur ; mais je n'en ſçavois rien ; & la peur m'étoit permiſe. Rien, il eſt vrai, n'égaloit ſa vivacité pour moi ; mais quoiqu'il parut fort amoureux, il ſe pouvoit qu'il ne fut qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de ſon eſprit, la nobleſſe, & les agrémens de ſa figure ; la façon dont il avoit vécu dans le monde, ſa réputation aſſez faite pour alarmer un cœur tendre, l'idée qu'il ſembloit avoir des femmes ; &, qu'à celles qui l'avoient occupé juſques-là, il ne ſe pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas priſe, juſtifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des deſirs, il ne l'auroit pas bannie ; il ma prouvé de l'eſtime, & ma tranquilliſée.

CÉLIE. Vous êtes aſſurément une maîtreſſe bien commode ! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous

fissions toutes, qu'ils peuvent être infideles, & n'en pas moins aimer?

LA MARQ. Sans doute: ils sont nés libertins: tout les tente; mais tout ne les soumet point; & je ne trouve pas si chimérique la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour; & si j'ai vu Monsieur de *Cerval* revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne sçais que vous dire; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage; & quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vuide qu'il y trouve; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miseres-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendroit sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier

dernier & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'eſt que libertin ; & avec la façon de penſer que je lui connois, il ne me ſera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le ſecours du tems & de ſes ſeules réflexions, il ſentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, *Marquiſe*, que vous admirer ; vous imiter, ne ſeroit pas en mon pouvoir. Hélas ! le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je penſaſſe comme vous : nous avons eu pour cela des ſcenes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'eſt affreux de me ſouvenir que j'ai cent fois fait le malheur de ſa vie !.... Grand Dieu ! quelle idée !... Et il n'eſt plus !

LA MARQ. Eh ! *Célie* ! quel malheureux ſouvenir !.. Mais j'entends une chaiſe : c'eſt ſûrement le *Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé ſi tard ? Vous verrez un homme bien embarraſſé. Il eſt tout-à-fait plaiſant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas ! *Marquiſe*, que vous êtes heureuſe ! La ſeule félicité qui puiſſe me reſter au monde, eſt le ſpectacle de la vôtre. Puiſſe-t-elle être auſſi du-

rable que vous le méritez! (Elle pleure.)

LA MARQ. Sçavez-vous bien qu'il va croire que c'eſt ſa préſence qui vous afflige; & qu'il ſe flattoit de vous retrouver plus raiſonnable?

SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL, LA TOUR *annonçant* M. *le Duc de Clerval.*

CÉLIE.

AH! qu'il entre, *La Tour*, qu'on diſe là-bas que je ne veux abſolument voir perſonne de la journée, & que le Suiſſe le retienne bien; entendez-vous?

LA TOUR. Oui, Madame. Mais cet ordre ſera, je croïs, fort inutile; & à l'heure qu'il eſt, Madame n'a pas de viſite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il eſt!

LA TOUR. Oui Madame, à cauſe du tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous-êtes impatientans, vous autres, avec vos raiſons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems? (*Le Duc entre.*)

Ah! Bon soir, *mon cher Duc*. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous sçachiez à quel point votre présence m'est nécessaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon absence dureroit si long-tems, sur-tout, étant parti, sûr de l'agrément de ma charge: mais j'avois à traiter avec le ministre de choses particulieres; & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, sçavoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion, & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, & un lieutenant-général de ses armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable?

(*Il salue la Marquise, & lui baise fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faisons sur tant d'honneur & de gloire nos très-sinceres complimens; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

ſemblable. Premiérement, il falloit que je remerciaſſe....

LA MARQ. Ah! ſans doute! Vous avez dit au roi de fort belles choſes. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'inſtant de ſe montrer; j'avois, de plus, à prêter ſerment, & je n'ai pas, comme de raiſon, été maître d'en preſcrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui: mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous; & je ſuis très-ſérieuſement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amuſé à Verſailles?

LE DUC. Beaucoup, aſſurément. Ce n'eſt pourtant pas la multiplicité des plaiſirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu: j'en étois même parti d'aſſez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le tems eſt ſi déteſtable, & le pavé ſi mauvais, que mes chevaux ſe ſont abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant, que je ſerois forcé de coucher en route.

LA MARQ. Ah oui! voilà de belles excuſes!

CÉLIE. Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre.

LE DUC. Je vous rends graces, Madame, j'aurois dîné par pure complaisance si je fusse arrivé chez vous à tems pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, *pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.*

CÉLIE. En effet, il doit être gelé.

LE DUC. Ah parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de Prague, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous punir.....

LE DUC. Eh! quand je ne vous aurois vue que d'un quart-d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE *en lui tendant la main.* Oui, *Duc*; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, M. de *Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré *M.* d'*Alinteüil*?

LE DUC. D'*Alinteüil !* non, eſt-ce qu'il eſt ici ?

CÉLIE. Oui, d'hier au ſoir ſeulement.

LE DUC. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il eſt allé à Verſailles comme cela, tout légérement ?

CÉLIE. Aſſurement ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah ! ce n'eſt point cela : mais c'eſt que *Madame de Valſy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon ! vous verrez qu'il aura oublié de l'inſtruire de ſon retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir ! Expliquez-vous. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE DUC Eh bien ! Madame, puiſqu'il faut parler ſans détour, c'eſt qu'il court le riſque du monde le plus grand de ne la pas retrouver abſolument telle qu'il l'a laiſſée.

CÉLIE. Ah ! c'eſt une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'eſt, comme vous le dites, une calomnie du pays: en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans leſquelles la vraiſemblance n'étoit pas tout-à-fait ſi ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui.

LE DUC. Mais, Madame, eſt-ce que depuis que vous exiſtez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on?

LE DUC. Rien autre choſe que le petit *Frécourt*.

CÉLIE. Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de cela?

LE DUC. Comme c'eſt un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'eſt ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquilliſer pour elle, c'eſt qu'elle a trop d'uſage de ces ſortes d'affaires pour qu'elle eût pris *Frécourt*, ſi elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une ſi mauvaiſe.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC. C'est peut-être pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alincourt*, il sera encore plus désespéré que surpris.

LE DUC. Oh ! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble ; & c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement ; mais est-ce que d'*Alincourt* comptoit sur elle à un certain point ? Cela ne se peut pas.

LA MARQ. Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement ? C'étoit, de la part de *Madame de Valsy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah ! c'est autre chose : je n'ignore pas qu'elle y est sujette ; & quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné : il y a des races si malheureuses !

LA MARQ. Mais, ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me semble ?

LE DUC. Oui, une certaine *Madame de Sprée* : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche qui se seroit établie sur un coloſſe.

Eh mais ! parbleu ! d'*Alinteüil* n'a qu'à la prendre, lui ; elle ne cherche qu'un vengeur ; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit préſenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée eſt, aſſurément, ingénieuſe : mais ſi *Monſieur d'Alinteüil* eſt ſi déſeſpéré de l'inconſtance de *Madame de Valſy*, il n'a qu'à regarder ſon aventure avec *Frécourt*, comme une diſtraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort ou cela ne ſera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence, de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui ; car il eſt convaincu qu'on ne ſçauroit avoir avec les femmes de trop mauvais procédés ; & en conſéquence d'une opinion ſi raiſonnable, il en a déjà perdu deux. Ah ! c'eſt une jolie créature ! Sans principes, ſans mœurs, méchant déja comme un aſpic, ne diſant pas un mot de vrai. Son éducation n'a ſûrement pas été perdue : auſſi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah ! laiſſons, pour ce qu'ils ſont, tout ces gens-là. Dites moi, un peu, je vous prie, Monſieur de *Clerval*, avez-vous vu là-bas la *petite Ducheſſe* ; ſçau-

riez-vous pourquoi je ne ſçaurois obtenir un mot de réponſe ?

LE DUC. Ah ! parbleu ! Oui, Madame, vous écrire ! Elle eſt vraiment bien en état de cela !

LA MARQ. Ah ! mon Dieu ! Vous me faites trembler ! Que lui eſt-il donc arrivé ? Seroit-elle malade ?

LE DUC. Raſſurez-vous, Marquiſe ; elle n'en mourra point, ce qu'on croit, du moins : c'eſt que, tout uniment, *Pleſſac* l'a quittée, & qu'elle en eſt d'une déſolation incroyable.

LA MARQ. *Pleſſac* l'a quittée ? Ne plaiſantez vous pas ?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Pleſſac* l'a quittée ! Voilà encore un plaiſant animal, pour ſe donner les airs d'être inconſtant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La groſſe Comteſſe*, ſeulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'eſt pas prendre ſi peu de choſe.

CÉLIE. Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité, vous êtes auſſi trop incompréhenſible.

CÉLIE. *La groſſe Comteſſe* eſt donc bien fiere ! Eh ! a-t-elle auſſi quitté quelqu'un pour prendre *Pleſſac ?* Etoit-elle, par haſard, en état de faire un ſacrifice ?

LE DUC. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un *M. des R.....* la plus belle créature du conſeil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaiſirs de la cour. On m'a dit encore qu'il avoit eu l'intention de propoſer à *la Petite* d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a conſulté là-deſſus, lui a conſeillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en eſt donc réduit à ſécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui ſe paſſe dans le monde eſt, en vérité, bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la cour.

LE DUC. Pardonnez-moi, Madame, elle y eſt couchée, pouſſant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puiſſe voir, elle n'y en voit en-

core que trop. Le beau ſpectacle qu'elle y donne ! C'eſt un pays où l'on eſt bien compatiſſant, & ſur-tout à des malheurs de l'eſpece du ſien, pour s'obſtiner, comme elle fait, à y reſter. Il faut qu'elle ſoit folle ! Je lui écrirai demain, que je veux abſolument qu'elle revienne ici. Eſt ce-là tout ce qui eſt arrivé en inconſtances ?

LE DUC. Ce ſont, du moins, les ſeules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'eſt pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet, j'ai vu des ſemaines qui rendoient davantage. Ma foi, on a bien raiſon de le dire, tout dépérit.

SCENE III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR, *à la Marquiſe.*

MADAME, voilà une lettre pour vous de Madame *la Maréchale* : celui de ſes gens qui l'a apportée, en attend la réponſe.

LA MARQ. De ma mere! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'eſt une de ſes femmes qui m'écrit de ſa part qu'elle ſe trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieuſement ma marche. *La Tour*, je vous prie, dites que je pars; & faites avertir mes porteurs. (*La Tour ſort.*)

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne ſens pas moins vivement que vous-même cette contradiction; mais vous ſeriez, avec juſtice, le premier à me blâmer, ſi je manquois à un devoir auſſi ſacré que l'eſt le devoir qui m'appelle: & quand je ſerois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ſerois, ne fût-ce que pour me conſerver votre eſtime. Adieu, ma chere *Célie*, je vous le laiſſe; c'eſt à regret que je vous quitte: mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc?

LA MARQ. Ce ſoir, peut-être. Ma mere, comme vous ſçavez, eſt accoutumée à ſe croire plus malade qu'elle ne l'eſt. Il ſe peut donc que ce qui me paroît

lui causer les plus vives alarmes, soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais, je m'arrête ici trop long-tems. Adieu; à tantôt, je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, *Marquise*. Je vous verrai demain, n'est-ce pas?

LA MARQ. Oui, si cela m'est possible.

LE DUC. Avec la permission de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été si long-tems sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire: J'en ai, de mon côté, quelqu'une à faire, & vous m'obligerez, *Duc*, de ne pas vous gêner. (*Ils passent dans une autre piece.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

PARBLEU! j'ai donné là dans un beau piege, moi!

LA MARQ. Dans lequel, donc?

LE DUC. Quoi! n'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour ſa porte? Et vous encore, qui me condamnez à paſſer ici la journée ſans vous!

LA MARQ. Ce n'eſt pas moi, mais les circonſtances qui vous y condamnent. Au reſte, le grand malheur que de paſſer quelques heures tête-à-tête avec une jolie femme, & d'être ſûr qu'on ne ſera pas interrompu!

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même choſe. J'aimois ce malheureux *Prévanes*, aſſurément; & je crois l'avoir prouvé: mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, ſi c'eſt lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQ. *Prévanes*! qui eſt cet homme-là?

LE DUC. Vous me confondez par cette question.

LA MARQ. Hélas ! *Célie* pourroit vous la faire ; & avec bien plus de sincérité que moi.

LE DUC. Cela seroit-il possible ?

LA MARQ. Eh ! pourquoi pas ?

LE DUC. Ah ! Quelle horreur !

LA MARQ. Celles de ce genre là sont si communes !

LE DUC. Quoi ! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou, du moins, n'oublier jamais ; à qui elle doit tant de souvenir, de qui il n'y a encore que huit jours, elle paroissoit si remplie, & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, est pour jamais anéanti dans son cœur !

LA MARQ. A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'est pas qu'on vous en entretienne trop long-tems ; à moins, cependant, que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier ; car en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC. Qui ! moi ! Ah parbleu !

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je ſerai aſſez malheureux pour qu'elle m'en aſſaſſine.

LA MARQ. Eh non ! vous dis-je, nous avons dîné tête-à-tête : malgré ſon prétendu dégoût pour la nourriture, & cet eſtomac rebelle qui, ſelon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faiſois diete depuis vingt-quatre heures. Après, nous avons eu enſemble une fort longue converſation, laquelle, par parenthèſe, auroit pu faire préſumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes*, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une ſeule fois : encore a-ce été par haſard.

LE DUC. De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne pleure plus ?

LA MARQ. Ce ſeroit, peut-être, un peu trop dire ; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure encore long-tems, & que même, aujourd'hui, elle ne pût ſe paſſer de donner des larmes à ſa memoire. Ce n'eſt pas, cependant, que ſi ma conjecture eſt juſte, ce ne

soit bien malgré elle que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes*; mais c'étoit à sa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces ames qui, quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, sur-tout, la douleur est un fardeau insupportable. Aussi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de son malheureux amant, & confidens de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devroit l'être, notre présence ne lui fût à présent plus à charge qu'agréable, ou nécessaire.

LE DUC. En ce cas; pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette fausseté?

LA MARQ. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, & sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de *Prévanes*: car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtems: elle tâche donc de masquer l'ame

qu'elle a de celle qu'il ſeroit beau d'avoir; & c'eſt préciſément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à perſonne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puiſſe être, la ſienne telle qu'elle eſt.

LE DUC. Mais croyez-vous qu'elle ſe conſole de *Prévanes* au point d'en prendre un autre?

LA MARQ. Je n'en ſçais rien; mais quand cela arriveroit, je n'en ſerois pas bien ſurpriſe; elle n'eſt pas morte.

LE DUC. Ah! cela ſeroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle!

LA MARQ. Affreux, j'en conviens; fort ordinaire pourtant. Ce n'eſt pas ſa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a penſé mourir, & s'il en eſt mort, elle l'a pleuré: ſi ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui ſçait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne récompenſons jamais les ſacrifices que l'on nous fait, que quand nous ſommes dignes qu'on nous en faſſe. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'eſprit, ne penſant peut-être point dans le fond abſolument mal, n'en eſt cependant pas plus faite, par ſon-

excessive légéreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC. Ah! ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que je la connois.

LA MARQ. Ah! ah! est-ce qu'elle auroit eu de vous?

LE DUC. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MARQ. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE DUC. Vous avez raison: il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MARQ. Bon! vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naisse pas de caprices.

LE DUC. Et puis, je ne sçais pas, elle ne m'a jamais plû.

LA MARQ. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément

faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non-seulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plû, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MARQ. Mon amie! pouvez-vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caracteres aussi différens que le sont les nôtres? La parenté a commencé notre liaison; *Célie* l'a continuée plus par nécessité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mere qui, l'estimant déjà bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle; & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point si sa fantaisie se tournoit de votre côté: mais elle

m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvoit à son gré, ce ne seroit point du tout pour elle une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses ; &, dans le fond, elle pense sur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Sçavez-vous qui je crois qu'elle prendroit, si cela pouvoit s'arranger avec vous ?

LA MARQ. Qui ? M. d'*Alinteüil* ? Vous vous trompez ; elle l'a déjà eu.

LE DUC. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer ; car c'est lui qui me l'a dit : &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de *Célie*, qu'il me disoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux leur affaire a-t-elle finie ? Je n'ai pas trop suivi cela : est-ce par lui ?

LE DUC. Mon Dieu ! non, c'est elle qui l'a quitté pour *Manselles*, & je l'en ai vu même furieusement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort : c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve, comme le successeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raison : c'est dommage que dans ces circonstances-là,

on commence par crier; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'*Alinteüil* est devenu son ami; & c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractere, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur?

LA MARQ. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain tems elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC. Voilà des raisons auxquelles il me semble, qu'on ne sçauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de *Célie*, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacles, que ce sera Monsieur de *Bourville*?

LE DUC. Ah ! parbleu, j'en ſerois comblé de joie : il eſt fort aimable, & mon ami. Mais ſur quoi jugez-vous que ce ſera lui ?

LA MARQ. Sur ce qu'à un ſouper qu'il fit avec elle peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut ſi frappée, que, ſans tout ce qui eſt arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* auſſi légérement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car ſi par les agrémens elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a ſûrement pas dans le caractere de quoi le fixer. Je ſçais de plus qu'il eſt actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous ſçavez auſſi, je crois, que cela n'empêche rien, & que le ſentiment le plus tendre vous laiſſe toujours de quoi avoir une fantaiſie.

LE DUC. Auſſi ne douté-je point que quand il auroit vu *Célie* avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Eſt-ce que l'impreſſion a été reſpective ?

LE DUC. Mais oui : c'eſt-à-dire, qu'il s'eſt fort bien apperçu des vues qu'elle avoit ſur lui, & qu'il ne s'éloignoit

loignoit pas d'y répondre, & je le crois encore dans les mêmes disposition: pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MARQ. C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait en ce genre tant de choses ridicules.... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt, j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-tems avant que vous puissiez y arriver; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sçauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie*.

LE DUC. Ah! de grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQ. Oh! pas seulement une minute: l'état de ma mere m'inquiete; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez *Célie* seule plus long-tems.

LE DUC. Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut; mais en vérité, pour les gens qui s'aiment, les bienséances & les devoirs sont de bien terribles choses! (*Il la conduit à sa chaise, & rentre dans le cabinet de* Célie.)

Comme il y a des lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui

seroient surpris, le tems étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu; & qui se plaindroient avec raison de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire que, pendant l'entretien de la Marquise *& du* Duc, Célie *a sonné, & que c'étoit pour qu'on raccommodât son feu. L'éditeur de ce dialogue s'étant à cet égard mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.*

SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre si long-tems. J'ai, peut-être, abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder; mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire, & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'ac-

cident qui l'empêche de rester avec nous; mais ce n'est pas là le premier tour que Madame sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme ! Et que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée ! Et qu'elle y réunit de charmes ! Que de douceur & de sûreté dans le commerce ! Que de tendresse & de vérité dans le cœur ! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde qui pense comme elle fait ; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu ; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser ; mais il falloit

que vous vécussiez avec celle-là pour vouloir bien en paroître persuadé.

LE DUC. Oserois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise foi?

CÉLIE. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier, & c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

CÉLIE. Vous croyez donc, vous, avant que de vous lier avec la *Marquise*, qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer?

LE DUC. Oui, je le pensois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer; mais je ne m'en croyois pas pour cela plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi! pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray*?

LE DUC. *Madame d'Olbray*! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que si; mais, pour vous être aussi inconnue que vous le dites,

ce nom là vous étonne singuliérement.

LE DUC. Il est vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & sur-tout à propos de moi. Me seroit-il, au reste, permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit? Cela est-il vrai?

LE DUC. Hélas! mon Dieu, oui; mais entre nous, s'entend; car j'en suis si honteux, que je ne sçaurois me résoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance sur cela me paroît assez bien fondée. Cette femme est affreuse! Mais se peut-il qu'elle ait jamais été bien?

LE DUC. Ma foi! j'ai oui dire que non à ma grand'mere: ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolumeut mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne sçavois pas dans ce tems-là ce que c'étoit: elle me disoit qu'elle étoit charmante; & je le croyois: car que faire? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'a-

vois, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-tems à vous arranger avec elle?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien sûr encore; & elle fit fort bien: je serois mort de ma flamme, plutôt que d'oser l'en instruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là: mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; &, avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

LE DUC. Ah! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent si bien & si promptement les choses, que l'on se trouve tous deux du même avis, sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un ni l'autre, comment cela s'est fait.

CÉLIE. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

LE DUC. A la fureur! Je le croyois,

du moins. Eh ! pourquoi donc pas ?

CÉLIE. Quoi ! Une femme qui se livroit d'une façon si affreuse !

LE DUC. Qu'est-ce que cela me faisoit, à moi ? Il étoit tout simple que ma reconnoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît : comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier sentiment, il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi ! vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de Madame d'*Olbray* ?

LE DUC. Oui : il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu ; mais elle ne m'en étoit que plus chere.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun tems de votre vie, vous eussiez été si dupe : cela me paroît incroyable !

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une simplicité singuliere.

CÉLIE. Si cela est vrai, Monsieur le *Duc*, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC. Cela n'eſt point douteux, & ne ſçauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la premiere paſſion de Madame d'*Olbray*, avez-vous apporté dans le monde une crédulité moins grande que celle dont vous me plaiſantez ici ; & n'y avez-vous pas été expoſée aux mêmes mépriſes ?

CÉLIE (*en ſoupirant*). Grand Dieu ! ſi je l'ai été !

LE DUC. Ce ſoupir paroît être, en vous, l'effet d'un déſagréable ſouvenir : eſt-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

CÉLIE. Quelle queſtion ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis ſi long-tems ?

LE DUC. Cela eſt vrai ; je ſuis dans mon tort ; mais comme je ne ſçavois pas ſi vous conſentiez à paroître vous ſouvenir de ces premiers événemens de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me diſpenſer de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puiſque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être ſurpriſe aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le ſeriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; &, entre nous l'objet qu'il

avoit, ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE. J'en conviens; mais je ne le ſçavois pas.

LE DUC. Quoi! vous ſuppoſiez que Monſieur de *Norſan* pouvoit être fidele, ou fixé?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimaſſe, je ne croyois pas tout ce qu'on me diſoit de ſa perfidie, jugez, quand il eut ſçu me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déjà parlé de lui?

CÉLIE. Trop: & je puis, ſans me tromper, je crois, compter pour une des cauſes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroiſſant le regarder comme le ſeul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même, peut-être, ſe ſeroit fait un autre objet, ou ne s'en ſeroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de ſon inconſtance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, ſans, en même tems, m'appren-

dre qu'il avoit ſçu leur plaire ; & quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts & tous les ridicules poſſibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher ſi univerſellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec ſoin, mais qui ne m'en obſédoit que plus, me donna de le voir le deſir le plus ardent ; deſir dont malheureuſement, le mari qu'on me choiſit, n'avoit pas de quoi me ſouſtraire ; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raiſon : l'on n'occupe pas long-tems l'imagination d'une femme, ſans aller juſques à ſon cœur, ou, du moins, ſans que par les effets cela ne revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien ſenſiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là ! A peine me vis-je ma maîtreſſe, que mon premier ſoin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter ; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curioſité, fut, de ma part, pouſſée ſi loin, & avec ſi peu de ménagement ; je parlois de lui ſi ſouvent & avec

tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours lui revenant de tous cotés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déjà. Nous nous rencontrâmes donc bientôt: & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que j'en reçus, en fut beaucoup moins vive: car enfin, ce n'étoit pas là le fantôme à qui je m'étois déjà rendue. D'ailleurs, la sorte de légéreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, & qu'il ne sçut, ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; &, sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien, je lui sçus en même tems mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sçais s'il s'en apperçut; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu, par des façons moins légeres. Cette différence ne m'échappa pas; comme je

ne doute point aujourd'hui qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en cruſſe frappée, toute l'impreſſion qu'elle produiſoit ſur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des diſtractions, montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que ſi la crainte de me commettre ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres tranſports à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces ſtratagemes, à vous parler naturellement, étoient un peu uſés; & je doute, par conſéquent, qu'ils produiſiſſent aujourd'hui ſur vous l'effet qu'ils y firent alors: car, ſans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais, non: à ce qu'il me ſemble, ce ne fut pas cela que je penſai; loin même de croire, comme il paroiſſoit le deſirer, que je l'euſſe ſi vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint; & me donna pour lui une ſorte de repouſſement qui, loin de me permettre de ſouhaiter de lui plaire, me le faiſoit, au contraire, re-

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien ; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être aimée, & que vous crussiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvemens étoient rapides & confus : mais, autant que je puis aujourd'hui me rappeller des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus desiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi : mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée ! Car, pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui que de tout autre, il m'eût, dès la premiere vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame ?

LE DUC. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'amant le plus aimable ; mais qui n'offre point à votre amour-propre l'appas de la célébrité. Eh bien ! *Madame*, comment se passa cette premiere soirée ?

CÉLIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premieres victimes, étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre, étoit une affaire arrangée ; & de tous ceux qui se trouvoient là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc se faisant une loi de contribuer à ma perte ; les femmes, pour avoir une compagne d'infortune de plus ; les hommes, pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Berland ; & il ne sçut que trop m'y forcer à donner à tous ses mouvemens cette attention inquiete & intéressée que je n'ai jamais vu être

sans danger pour nous, & qui, peut-être, est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit; & vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale; & comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue, & aussi variée que la sienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances, que de l'agrément qu'il sçavoit répandre sur les matieres qui en sont le moins susceptibles; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains; de la facilité singuliere avec laquelle son esprit se plioit à tous les tons; & comment, le donnant à tout le monde, il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit une haute idée du sien, l'entretien se partagea: le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de son amour; &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois desiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légérement, sans doute;

pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

CÉLIE. Peut-être aurois-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs; & qui, tout brûlant qu'il étoit, rempliſſoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher; & que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta, & dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon sexe; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer: & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta; & avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien! vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards

pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit peut-être envie d'en avoir ; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de *Norsan* faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément ! cela est tout simple ; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse ; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre que pour en inspirer le desir. *L'Amour*, comme dit *La Fontaine, est nud, mais il n'est pas crotté.* Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je suis, *Madame*, tout-à-fait

de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts que de ne pas chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis.... Et Monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous aux simples propos. ?

CÉLIE. Comment donc ! s'il s'y tint ?

LE DUC. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, sur-tout débutant d'une façon si légere, qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particuliérement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette premiere rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue ?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une maniere, non-seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sçut enfin faire

passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi ! vous lui dites que vous l'aimiez ?

CÉLIE. Non, pas absolument; mais cela n'empêcha pas que dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédées.

CÉLIE. D'aveu ! je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le satisfirent, qui lui formerent une sorte de certitude ; car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, seulement ! Ce ne fut donc pas lui qui vous remena ?

CÉLIE. Assurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible ? Nous ne sortîmes même pas ensemble ; mais je ne sçais : il falloit que, d'avance, & dans la suppo-

sition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup: mon cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que détournées: au bout d'une de ces rues, mon carrosse arrêta. M. de *Norsan* qui, sans que j'en sçusse rien, m'attendoit, se lança dedans impétieusement, s'y plaça malgré moi; & supposant obtenu, l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoiqu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC. Vous en direz ce que vous voudrez, *Madame*; mais, avec votre permis-

sion, il falloit que (& vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant !

CÉLIE. Que voulez-vous? ... Une femme timide, & qui ne sçait encore la valeur de rien ... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises ... L'étonnement qu'on ose, dès la premiere vue, en tenter de pareilles.... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC. Eh mon Dieu! tout cela se comprend de reste; & vous voyez même que je l'avois deviné; au surplus, vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà; j'en suis sûr, la premiere insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une seule fois en sa vie, cela a pu lui réussir: mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage, vous?

LE DUC. Comme cela: oui, & non, selon les occasions, encore plus suivant les caracteres. On croit assez généralement, quoiqu'à tort peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la surprise; & il est assez naturel que ceux qui l'imaginent, cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'é-

tonnement eſt ſuivi, ou accompagné de la colere, il y en a auſſi en qui il ſuſpend toute faculté; & l'on ne ſçauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non deſirée, ne ſoit très-dangereuſe. Si l'on ſçavoit quelle eſt, ſur cela, la façon de penſer d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a beſoin de l'être pour être vaincue, & les deux ſexes y gagneroient également: mais, réduit comme on l'eſt preſque toujours, ſur une choſe ſi eſſentielle, à marcher au haſard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On eſt ſi expoſé à être la dupe des phyſionomies, & même des réputations, que quelquefois c'eſt à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on préſente un hommage reſpectueux, & que c'eſt avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'inſolence? Pour moi, comme il arrive aſſez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis eſt, qu'il nous eſt de la derniere importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE. Mais celle dont nous parlons

eſt affreuſe ! Et elle eſt en même tems la preuve d'un ſi cruel mépris, qu'il me paroît impoſſible qu'elle détermine quelque femme que ce ſoit.

LE DUC. Plaiſanterie à part, je ſuis ſur cela totalement de votre avis : il y a cependant une choſe qui me tient, à cet égard, un peu en ſuſpens : c'eſt que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même tems pas d'homme, (j'entends de ceux qui ſont, ou ſe diſent dans l'uſage de l'employer) qui ne ſoutiennent qu'ils s'en ſont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion ſur la même choſe, j'inférerois donc, ou que les uns ne diſent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impreſſion qu'elle fait ſur nous, s'ils s'en ſont indiſtinctement ſervi avec toutes, leur a manqué ; ou que, quoique toutes paroiſſent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impoſe, non-ſeulement plus qu'elles ne diſent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CÉLIE. Plus qu'elles ne voudroient ! quel conte !

LE DUC. Mais ſans doute : s'il y a au monde quelque choſe de bien prou-

vé, c'eſt qu'il y a des inſtans où, quelque peu diſpoſée que, par la nature ou par ſes principes, une femme ſoit à ſe laiſſer ſubjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup ſur elle: & ſi cela eſt, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'eſt le plus involontairement du monde, qu'elle admet une choſe qui n'eſt pas moins contre ſa conſtitution que contraire à ſes maximes. Il eſt tout auſſi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes ſortes de raiſons, doit regarder l'inſolence, moins comme une inſulte faite à ſa façon de penſer que comme un hommage rendu à ſes charmes, aura, contre ſon uſage, plus de diſpoſition à la punir qu'à la récompenſer. Avec la premiere, on a ſaiſi le moment; avec la ſeconde, on l'a manqué: & en bonne phyſique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni ſe flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'eſt ce que le moment; & comment le définiſſez-vous? car j'avoue de bonne foi que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine diſpoſition des ſens auſſi imprévue qu'elle eſt involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, ſi elle eſt apperçue, ou ſentie par quelqu'un

quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolens.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs; mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre, il y auroit quelquefois trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui! pour vous en sçavoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

CÉLIE. Et c'est cependant ce que vous cherchez le moins, en général s'entend: cet accord si doux du plaisir

& de la gloire eſt, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monſieur de *Norſan*.

LE DUC. Quelquefois, par haſard; mais je lui ai vu des conquêtes qui certainement réuniſſoient tout ce qui peut flatter, & vous en êtes une preuve.

CÉLIE. Cela ſe peut, mais vous l'avez auſſi vu courir après des *eſpeces* qui n'auroient pas ſeulement mérité les attentions du moins délicat de ſes valets-de-chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainſi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins ſcandaliſé que moi-même des choix que quelquefois on lui voyoit faire.

LE DUC. On eſt ſouvent étonné à la guerre de voir un grand général s'amuſer à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ſes projets, & par conſéquent le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroiſſent ſi peu faites pour le tenter. Il en eſt de même de Monſieur de *Norſan*: on ne voit que ce qu'il fait, mais on n'en pénetre pas les motifs. On le juge pourtant; mais puiſque nous voilà retombés ſur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indigna-

tion, très-méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentimens qu'il vous avoit inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE. Je l'aimois, & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part, & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une; il m'en descendoit jusques par la cheminée. Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas: sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir, une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grison; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce

ne fut qu'à une violence nouvelle & fort supérieure à la premiere que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquûre du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise ; mais seule avec lui, (car enfin c'étoit l'être que de n'avoir autour de moi que des valets qui lui étoient vendus), l'état où j'étois..... la surprise.... l'effroi.....

LE DUC. L'amour.....

CÉLIE. L'amour ? Non ; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvemens divers je crus distinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui cependant combattoit pour lui beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi, si l'on vouloit considérer de sang froid combien de choses s'arment contre la vertu d'une femme, on seroit plus étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque tems, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle, quelquefois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là est bien

vrai ! Mais ce n'en est pas moins une réflexion que les hommes, & Monsieur de *Norsan* tout le premier, ne se présentent guere.

LE DUC. Bon ! lui ! Est-ce qu'il croit à la vertu ? Il a sur cela les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'il m'en croyoit ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh ça ! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faisoit si bien d'en agir avec moi si légérement, ou, pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh ! pour des exemples, elle en a tant que vous en seriez confondue ; & croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir en secret à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE. Voilà pour les anciens de bien étranges maximes !

LE DUC. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles ſont plus fondées en raiſon que vous ne penſez, c'eſt que moi, perſonnellement, je n'ai jamais employé le reſpect que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'eſt point qu'en ce cas là on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant, & qu'on ne m'ait même promis des récompenſes fort au-deſſus de ce que je ſacrifiois; mais, ſoit que dans ces circonſtances là une femme ſoit toujours bleſſée intérieurement des égards qu'on a pour ſa vertu, ſoit par d'autres raiſons que j'ignore on ne m'en a pas dans le fond ſçu plus de gré; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occaſions que depuis je n'ai pu retrouver, plus je ſuis convaincu que ſi *Monſieur de Norſan* vous eût reſpectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui, ou que du moins vous lui auriez fait acheter bien cher ſa victoire.

CÉLIE. Tout cela eſt poſſible; mais du moins, il n'auroit pas eu à ſe reprocher de l'avoir remportée par de mauvaiſes voies.

LE DUC. Je ne ſuis pas, comme vous ſçavez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre ; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches misères, auxquelles d'elle-même elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & de se le dire inutilement. Oh ! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide, mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner pour ainsi dire piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE. Ah! vous voulez reſſuſciter le *perſifflage* ! C'eſt un projet.

LE DUC. Sans m'amuſer à défendre mon raiſonnement, permettez-moi une queſtion : Pardonnâtes-vous, ou non, à Monſieur de *Norſan* la violence qui vous mit dans ſes bras.

CÉLIE. Aſſurément, je la lui pardonnai. M'avoit-il laiſſé d'autre parti à prendre ?

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'eſt ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les Suiſſes ; de n'avoir transformé des ramoneurs en Griſons, ou des Griſons en ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables que pour y trouver le bénéfice de venir ſe mettre à genoux au pied de votre lit ; & là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les ſoupirs, étouffée par les ſanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis ſur votre perſonne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin ſi vous lui en euſſiez laiſſé la commodité ?

CÉLIE. Penſez-vous que cela eût été ſi déplacé ?

LE DUC. Mais cela ne vous auroit-

il point paru bien ridicule ? Premiérement...

CÉLIE. Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-tems : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choses si différemment, que ce seroit entre nous deux matiere à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeller l'idée du plus perfide de tous les hommes, ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC. Eh bien ! je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur de *Morsan*, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avoient

pu faire ; qu'en un mot, vous ne se fixassiez. Aussi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, & le peu de tems qu'il vous resta.

CÉLIE. Oh ! pour cela, il est vrai que, si vous en exceptez cette premiere fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes que pour vos sentimens, il n'a pas tenu à lui que je restasse très-convaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais peut-être vous parler avec trop de franchise ; mais il est sûr que si l'idée, aussi injuste que cruelle, que sa propre désertion vous avoit laissée de vous-même, a pu contribuer pour quelque chose à vous faire prendre Monsieur de *Clémes* après lui, son inconstance a eu pour vous de bien désagréables suites.

CÉLIE. (*en rougissant*) M. de *Clémes* !

LE DUC. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après son autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'est un de ces faits qui, quand ils ne sont pas véritables, sont fort agréables à supposer, je ne serois pas

ſurpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur; & ſi vous vous rendiez juſtice, vous le trouveriez auſſi ſimple que moi-même

CÉLIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureuſement pour moi, l'accuſer de s'en être vanté ſans raiſon.

LE DUC. Quoi! *Madame!* Il eſt réel qu'il vous a plû! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh! comment eſt-il poſſible que vous ayez donné à Monſieur de *Norſan* un pareil ſucceſſeur! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre; & quoiqu'on ne puiſſe équitablement lui refuſer de l'eſprit, il n'en eſt pas moins vrai que ce qu'il en a, eſt bien éloigné d'être aimable. C'eſt une prétention! un bavardage! un travers dans les idées, qui ne reſſemble à rien, & dont je ſuis confondu que vous n'ayez pas été affectée auſſi déſagréablement que j'ai vu tout le monde l'être

CÉLIE. Mais, il n'eſt pas abſolument dénué de graces: & dans le tête-à-tête (où vous ſçavez qu'on a toujours moins de prétention) ſon eſprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui

donnez, & que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir: pour les graces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la derniere intimité avec l'homme de son siecle qui en a le plus, & de plus à lui; les graces gauches, maussades, & forcées de Monsieur de *Clémes*, aient pu faire sur vous quelque impression.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui succede à une passion, & si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes: son assiduité, sa patience, l'ennui du désœuvrement, un desir mal raisonné de vengeance.... En vérité moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, & je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre

un engagement ſans avoir jamais pu depuis, avec quelque ſoin qu'elle s'examinaſſent là-deſſus, ſe dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raiſonner ſur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'étoit pas vraiſemblable que je priſſe jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour ſçavoir ce qu'en ce genre-là, fait ou peut faire une femme, ce n'eſt pas toujours dans le vraiſemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE. Croiriez vous bien une choſe? C'eſt que née ſenſible, & adorée de Monſieur de *Clémes*; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimaſſe; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conſéquent tout ce que ce deſir & les ſens mêmes devoient produire) jamais, malgré ſes efforts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre ſeulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec ſon prédéceſſeur.

LE DUC. Quoi! pas même ce dédommagement?

CÉLIE. Pas même: cela eſt-il imaginable?

LE DUC. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monsieur de *Clémes*, tout de suite après Monsieur de *Norsan*; sans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées! Monsieur de *Clémes* est si gourme! Il devoit être si empêtré dans son bonheur! si gauche dans ses caresses! mêt tant de pédanterie dans ses transports mêmes!.... Ma foi! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusoient; & plus heureusement encore, cela n'a duré que le tems que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre justice; & cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il est, comme vous l'avez remarqué très-bien, sec, pedant & gourme; & il a de tout cela, plus en-

core dans l'esprit que dans la figure : il possede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à regner & à dicter des loix ; mais j'abhorre la domination, sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non-seulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chose que lui & moi pussions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; &, en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux ! *Madame* : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on se seroit fait écrire à votre porte ; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste, auroit certainement été le mien.

CÉLIE. Un empressement si vif de votre part m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC. Je ne vois pas bien comment un chose si simple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vu prendre Monsieur de *Clémes* avec tant d'indifférence, que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit, ou ne peut pas plus égal, que je le gardasse, ou non ; & que par conséquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penser le contraire, m'auroit avec raison surprise.

LE DUC. Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE. Un aussi foible sentiment que celui dont vous parlez, doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indifférence ; & vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je restasse, ou non, attachée à Monsieur de *Clémes*.

LE DUC. Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas qu'il ait reçu

indifférent ſur cela à un certain point, lorſque l'on a l'honneur d'être de ſes amis.

CÉLIE. Oh ! ce n'eſt que cela ! J'aurois preſque imaginé toute autre choſe.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CÉLIE. Non pas préciſément ; mais quelque choſe de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ſes nuances, comme vous ſçavez.

LE DUC. Oh ! cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait ſi général !

CÉLIE. A la rigueur, cela étoit poſſible ; mais vous ne vous conduiſiez point avec moi, s'il vous en ſouvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, & ſans vous en faire de reproches, au moins ! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui ſur qui je parus faire le moins d'impreſſion.

LE DUC. A vous parler naturellement auſſi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obſédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le tems de diſtinguer ſi je manquois ou non, dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne ſoit

point, puiſque je m'apperçus que vous ne la groſſiſſiez pas.

LE DUC. Ce fut, peut-être, à cauſe de cela ſeul que vous vous en apperçûtes?

CÉLIE. Vous me croyez donc bien vaine?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même aſſez de vanité pour croire que vous duſſiez attacher à mon hommage un bien grand prix; mais c'eſt que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuſe, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas beſoin de vous dire combien c'eſt en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus, qu'il y a des poſitions où quelque aimable qu'une femme puiſſe nous paroître, il ne ſeroit pas convenable de le lui dire ſérieuſement, parce que l'on courroit le riſque de la tromper, ou d'être infidele, & qu'un honnête homme ne doit s'expoſer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choſes-là: de le lui aller dire à titre de ſimple fleurette, & ſans aucun autre objet, en eſt une qui m'a toujours paru ſouverainement ridicule; & c'eſt auſſi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CÉLIE. Cela eſt plaiſant! je vous aurois cru moins de ſcrupules ſur la

premiere de ces deux choſes-là, & plus de goût pour la ſeconde, & ſi vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre; mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous ſommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au ſujet de ma rupture avec Monſieur de *Clémes*, il ſembleroit que, dans ce tems-à, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je ſerois en droit de vous ſuppoſer: car, n'eſt-ce pas ce que, ſi je voulois, je pourrois inférer de l'empreſſement avec lequel vous vous ſeriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'uſage?

LE DUC. Si ce n'eſt pas dans la derniere préciſion, ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, ſans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce ſens-là.

CÉLIE. Pour moi, qui ne cherche aſſurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en préſentent point d'autres, & je crois que je ne ſerois pas la ſeule qui les interprétât comme je fais.

LE DUC. C'eſt ſelon le plus ou moins de beſoin qu'on auroit qu'elles le ſigni-

fiassent ; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

CÉLIE. Oh ! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette espece me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CÉLIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire sans m'en donner toute la premiere un très-grand.

LE DUC. Je ne sçais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme ; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

CÉLIE. C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos graces qui les excusent, & toutes n'en ont pas comme vous sçavez. (*Ici la conversation tombe une minute, à peu près, &* Célie *paroît rêver assez profondément. Le* Duc, *enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort*).

CÉLIE. Je cherchois à me rappeller

quelle femme vous occupoit vous-même, lorsque Monsieur de *Norsan* me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisois quelque chose; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CÉLIE. Il falloit que cela ne vous intéressât pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

LE DUC. Assurément: selon toute apparence, c'étoit quelque fille.

CÉLIE. Et quand je quittai Monsieur de *Clémes*?

LE DUC. C'étoit quelque chose qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CÉLIE. Oserois-je bien, à présent, vous demander pourquoi, lorsque Monsieur de *Norsan* me quitta, vous sentant, de votre aveu même, une sorte de goût pour moi, & ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai Monsieur de *Clémes*, étant, à fort peu de chose près, dans la même position, vous gardâtes le même silence?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il est vrai que dans le tems que Monsieur de *Norsan* vous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes: elle vouloit à toute force que je l'aimasse: c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue; en conséquence, elle ne se prêtoit plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoissoit ma façon de penser là-dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai non-seulement que vous n'étiez plus libre; mais même que vous aviez pris l'homme du monde dont je me serois défié le moins.

CÉLIE. Soit; mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assuré-

ment que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie ; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela !

CÉLIE. Oui : tout autant ; c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le tems de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais ! *Madame*, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre de *Clêmes* & d'*Alinteüil* un si long intervalle ?

CÉLIE. (*en affectant de rire.*) Monsieur d'*Alinteüil* ! voilà une bonne folie ! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde.

LE DUC. On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en sçaviez rien ?

CÉLIE. En voilà, je vous jure, la premiere nouvelle : & vous crûtes donc, vous, que je l'avois ?

LE DUC. Ma foi ! oui : sur des choses de ce genre, je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, sur-tout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle-là.

CÉLIE. Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce carac-

tere de vraisemblance si frappant?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE. Elle étoit amicale, j'en conviens.

LE DUC. Oh! oui, fort amicale!

CÉLIE. C'est qu'au fait, elle n'étoit que cela, & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sçais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur d'*Alinteüil*; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant, & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis: d'*Alinteüil*, avec une figure fort agréable, & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite: je conviens, d'ailleurs avec vous, qu'on ne sçauroit de toutes façons être plus aimable, mais, comme vous sçavez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît digne

digne d'être aimé ; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui, de façon à faire penser qu'il le fut ; à moins pourtant que les plus simples témoignages d'amitié ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée ; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, *Madame !* Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser ?

CÉLIE. Assurément, oui ! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru ; & l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, (& le nombre n'en étoit pas médiocre) les retirerent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles ; & assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentimens, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh ! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle effraya ?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma queſtion plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh ! oui, *Madame*, je fus de ce nombre : quelle raiſon, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire ! Mais auſſi, de quoi vous aviſez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun tems de votre vie vous ayez penſé à moi, d'une certaine façon, lorſque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables ?

LE DUC. Toutes ces preuves qui dépoſent, à ce que vous croyez, ſi fortement en faveur de votre opinion, ſe réduiſent à mon ſilence ; & ce même ſilence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonſtances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne ſçais pas ; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit ſeulement qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il le devienne, ou parle de ſon

sentiment actuel, ou prépare les voies à son sentiment à venir : il me semble du moins, qu'en général, c'est assez votre usage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame*; mais vous ne devez pas non plus ignorer que quelque général que soit un usage, il n'est pas suivi par tout le monde; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après son caractere, le restreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonspection, vous avez dû perdre bien des occasions d'être heureux; ou vous avez forcé à de bien desagréables avances les femmes qui vous distinguoient; car il seroit injuste de croire qu'il soit également commode pour toutes, de parler les premieres; & indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour venir là, c'est une démarche dont, quelqu'aimable qu'on puisse être, le succès est si peu certain; & qui, d'ailleurs, expose à donner de soi des idées si singulieres, qu'il faut nécessairement, pour se la permettre, l'amour le plus tendre.....

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE. Mais vous, *Duc*, que penseriez-vous d'une femme qui, nourrissant

depuis long-tems dans son cœur, je ne dis pas un sentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choses des deux parts l'auroient empêchée de se livrer; & qui aussi lasse de le contraindre, que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, enfin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE DUC. Vous supposez, sans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CÉLIE. Je ne le supposois pas: mais quand cela seroit?

LE DUC. Dans la question que vous me présentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'usage du monde?

CÉLIE. Oui, si vous le voulez: mais quand il n'en auroit pas?

LE DUC. C'est que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi, quelque supposition de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la question en sera si fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi, *Madame*; la différence de l'homme qui n'est pas instruit, à l'homme qui l'est, n'est

point, à ce dont il s'agit, auſſi étrangere que vous le penſez. Dans une très-grande jeuneſſe, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéreſſe le plus, ce qui s'y paſſe pour nous; & elle peut, ſans riſque, nous l'apprendre, parce que ſi ce n'étoit pas l'amour qui reçût ſa déclaration, ce ſeroit le deſir; & que, quand une femme ne nous inſpireroit rien, pas même la plus légere curioſité, il ſuffiſoit, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en cruſſions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons ſçu lui plaire: mais ſi c'eſt un homme que l'uſage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, ſans haſarder beaucoup, aller plus loin; parce qu'il eſt à préſumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle ſent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet; & qu'un aveu de cette eſpece ne ſçauroit être fait avec ſuccès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de ſon indifférence pour elle, un fort tacite, il eſt vrai; mais pourtant, on ne peut pas plus marqué.

CÉLIE. Rien, ſans doute, n'eſt mieux

vu que ce que vous me dites ; & c'eſt dommage qu'il réponde ſi peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois ſçavoir ſimplement, c'eſt ce que vous penſeriez, vous, d'une femme qui ſe mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonſtances, il faudroit avoir éprouvé une ſituation, ſinon toute ſemblable, du moins, à peu près pareille : & comme il ne m'eſt point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations ; il me ſeroit difficile de vous dire affirmativement de quelle façon je pourrois en être affecté.

CÉLIE. Premiérement, je ne crois point, avec votre permiſſion, qu'il ſoit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politeſſe, mais quand cela ſeroit, je n'en ſerois pas moins perſuadée qu'il y a des choſes que, pour décider la ſorte de ſenſation qu'elles pourroient faire ſur nous, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir éprouvées ; &, ſi je ne me trompe, ce que je vous propoſe eſt de ce nombre.

LE DUC (*embarraſſé.*) Mais.... pardonnez-moi.... D'abord, les circonſtances où l'on peut ſe trouver, doivent

nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose.... Tel aveu que, dans un certain tems, je recevrois avec transport, peut, dans un autre, ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme, & me blesser dans la bouche d'une autre; ou, sans faire sur moi une si désagréable impression, me laisser, du moins, sur ses sentimens, dans la plus profonde indifférence. En général, il me semble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penser, du plus ou du moins qu'en cet instant, une femme nous paroît sacrifier; & de nos préjugés sur ces choses-là, qui sont, assez ordinairement, la regle & la mesure de notre reconnoissance; &, comme en quelque situation que nous puissions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité; cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise, parce qu'il ne sçauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons ait de quoi flatter ou humilier notre gloire; & que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas, cependant, que si elle est extrêmement jolie, ou, seulement, qu'elle passe pour telle,

qu'en faveur de ſes agrémens, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence; & qu'à fort peu de choſe près, nous n'attachions d'abord à notre victoire le même prix que ſi elle eût de quoi flatter notre orgueil par ſa difficulté. L'embarras, la modeſtie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être ſéduite, & qu'enfin, le cœur eſt ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns....

CÉLIE. Les uns! les autres! Qu'eſt-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux ſçavoir n'eſt pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là; mais ce qui vous affecte, vous, perſonnellement. Il ne ſe peut pas que depuis que vous exiſtez, vous ignoriez ce qui, ſoit par votre conſtitution, ſoit par votre façon de penſer, pourroit prendre le plus ſur vous; & c'eſt ce que je vous demande inutilement depuis deux heures: voudrez-vous bien enfin me repondre?

LE DUC. A l'égard de la façon de penſer, j'en ai une à moi, rien n'eſt plus ſûr; mais elle eſt, comme celle de tous les

hommes du monde, ſi ſubordonnée aux circonſtances, qu'il y auroit, à moi, une ſorte de mauvaiſe foi à m'en donner une d'après laquelle j'agiſſe toujours. Pour ma conſtitution, elle eſt telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long-tems, ſi l'on cherchoit plus à aller à mes ſens qu'à mon cœur.

CÉLIE (*en ſouriant.*) C'eſt-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteſte; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne ſoit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répete encore, ce ne ſeroit pas là le moyen de m'en donner.

CÉLIE. Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC. Tout homme ſenſé, ſur-tout quand il eſt queſtion de choſes dans leſquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le penſe, ne doit, ſelon moi, jurer de rien. Tout ce que je ſçais ſeulement, c'eſt que ſi le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inſpirât des deſirs, il m'a, juſques ici, du moins, rendu inacceſſible à l'amour.

CÉLIE. Que vous mépriſaſſiez une

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos sens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui, vous aimant assez pour braver en votre faveur, tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attacher vos sens que dans l'intention d'aller par eux jusques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette confiance en ses charmes pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le justifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en mériteroit-elle, ce n'est pas dans l'instant ce qu'elle risque le plus, & qui nous frappe davantage : le desir ne discute rien. En supposant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit de préférence, la voie qui l'exposeroit presqu'infailliblement à manquer le but qu'elle se propose ?

CÉLIE. De préférence ! Non : je suppose qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en resteroit pas d'autre ; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de se faire entendre ; & qu'enfin, ce seroit une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus, qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées, adoptées, peut-être sans beaucoup d'examen, & dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse, peut la faire risquer moins que vous ne prétendez ; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur constant de vivre sans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané ! Eh ! qui l'assure donc tant qu'il le soit ?

CÉLIE (*fort impatientée & d'un ton d'aigreur.* Oh ! Monsieur le *Duc* ! vous me permettrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques, & les plus inattendus !

LE DUC. Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun, comme vous sçavez, a sa façon d'envisager les choses ;

cependant, il devroit y en avoir....

CÉLIE. (*avec excessivement d'humeur, & du ton du dédain.* (Ah! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la *Marquise* a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'est dommage, n'est-il pas vrai que je vous arrête sur cela? C'étoit, pour le Coin du feu, la plus délicieuse conversation!

LE DUC. Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie assez profonde; & il garde quelque tems le silence.*)

CÉLIE Pourroit-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en demander le sujet?

LE DUC. Je considérois en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente?

LE DUC. Que ce que vous appellez en moi les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroissoit dans la bouche de *Prévanes* des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

CÉLIE (*froidement.*) Monsieur de *Prévanes* avoit, sans doute, trop d'honneur pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature, que ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité, ils étoient exactement les mêmes: mais vous l'aimiez; & vous aviez raison. (*Ici il prend un air & un ton attendris.*) Ah! *Madame!* Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces instans affreux où la nature accablée, nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'essuyer est un de ces coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie!

CÉLIE (*sans se laisser gagner par le ton*

tragique du Duc, *& avec sécheresse.*) Qui, ou dont on est, pour parler plus juste, long-tems affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne se consoleroit jamais totalement si la nature nous permettoit sur quoi que ce fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je suis si convaincu que l'ame ne s'émousse jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi, beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit, que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CÉLIE. A vous permis d'être injuste; ce ne seroit peut-être pas la premiere fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC. Quoi! *Madame*, est-ce qu'en pareil cas, vous n'auriez pas les mêmes craintes?

CÉLIE. J'avoue que ce ne seroit point pour moi une raison de douter du goût que j'inspirerois; & que, croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me

sembleroit une choſe aſſez abſurde. Ce ſeroit comme ſi j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire, ou d'eſſuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer ſérieuſement : & chacune de ces craintes ſeroit, ſelon moi, aſſez peu ſenſée.

LE DUC. Ainſi donc, cela vous paroîtroit revenir au même ?

CÉLIE. Si ce n'eſt, pourtant, que je compterois plus ſur le ſentiment du premier que ſur le ſentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CÉLIE. Voici donc ſur quoi je l'appuie. Un infidele, ſans compter qu'il annonce dans le caractere une légéreté aſſez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de ſe ſuppoſer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint, lorſqu'il n'éprouve dans le fond qu'une laſſitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtreſſe n'exiſte plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice, ou votre vanité ne rendent que trop fréquens,

D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité, peut ne se livrer à un engagement nouveau que par désœuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien aisément il a pu réparer sa perte; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possede. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir, très-tendre à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir; & dont même, sans son secours, le tems ne nous laisseroit, à la fin, que de très-foibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le désir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanes* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera?

CÉLIE. En amitié comme en amour, vous êtes assurément un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter

du ſouvenir des pertes qu'ils ont faites, l'eſprit de ſes amis ; & il n'y a, vous, rien que vous ne fafſiez pour me ramener au ſentiment de la mienne. Si vous prenez ce ſoin-là pour un ſervice d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laiſſerai tomber cela, je vous en avertis ; toute ſimple qu'en devroit être la diſcuſſion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matiere à un très-long diſcours ; &, ſoit dit ſans vous déplaire, ils ne me plaiſent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi ! vous êtes la ſeule qui, depuis que j'exiſte, m'ayez pris pour un raiſonneur.

CÉLIE. Si cela eſt, on eſt bien loin de vous rendre juſtice ; mais, comment va notre feu ?

LE DUC. A merveilles.

CÉLIE. Quoi ! il n'eſt pas tombé ?

LE DUC. Il eſt, au contraire, très-ardent.

CÉLIE. Il faut donc que le froid augmente : je me ſens gelée !

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre ?

CÉLIE (*d'un air ſec & railleur*). Oui,

avec, & malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle *Célie*, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE. Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devroit si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC. La façon de penser d'un homme est quelquefois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE (*avec un peu d'emportement*). Tout comme il vous plaira, Monsieur de *Clerval*, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise : *elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait du moins toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez en-*

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs, connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval *fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sçait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de* Célie, *sans que, malgré son indifférence pour elle & sa tendresse pour la* Marquise, *il n'ait pas été, par des degrés disposé à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût faite en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complette qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au desir ; & quelquefois même pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous ?* Célie *qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du* Duc, *le regarde à son tour. Le desir, la confusion se peignent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux : personne n'ignore, de plus, à quel point une femme*

s'embellit dans ces momens ; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, répandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens ; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens ; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, *tout agité que* Célie *le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire ? Quel parti prendre ? Montrer du sentiment ! Détail long, dont l'effet est peu sûr ; & pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a sçu faire s'affoiblira : chercher par quelqu'autre moyen à l'augmenter ? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparoître : car, les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut ; qu'on le passe, on les révolte.* Célie, *enfin, ne sçachant à quoi s'arrêter, & rêvant au point qu'elle finit par se croire seule ; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa défence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagere ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que*

Célie *a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'eſt, eſt-il bien ſûr qu'elle ait penſé qu'en l'offrant aux regards du* Duc, *elle le déterminera ? L'on convient que cela eſt probable ; mais auſſi, tout ce qui eſt probable, n'eſt pas prouvé. Quoi qu'il en ſoit, & en laiſſant à l'écart une diſcuſſion inutile à la choſe, & qui, de plus, paſſe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le* Duc, *en portant, & arrêtant ſes yeux ſur le ſpectacle qui leur eſt ſi innocemment offert, paroît tout à la fois céder à l'impreſſion qu'il fait ſur lui, & tâcher de la combattre : cependant, ce n'eſt qu'un homme ; & c'eſt dire aſſez que le deſir doit enfin l'emporter en lui ſur la réflexion. Il eſt, de plus, à noter que* Célie *eſt dans un de ces grands fauteuils qui ſont auſſi favorables à la témérité, que propres à la complaiſance ; & que ſa poſition ſemble plus faite pour annoncer l'une que pour décourager l'autre. Le* Duc *cédant enfin à une ſituation trop forte pour ſa vertu, & qui pourroit bien auſſi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, s'annonce à* Célie *ſes deſirs que par tout l'emportement qu'elle étoit depuis quelques minutes, en droit d'en eſpérer, ou d'en craindre.*

LE DUC, *du ton du reproche & du desir.*

Ah! Traîtresse!

CÉLIE, *tout à fait étourdie de l'audace de M. de* Clerval.

Ah!... Monsieur de *Clerval!*... Y pensez-vous!... Monsieur de *Clerval!*... Devois-je?... Eh bien donc!... Aurois-je dû?... Et vous ne m'aimez pas!... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez!

Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui. Célie, qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; & sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne puis pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute regle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre. Le Duc, enfin, lui prend une de ses mains & la lui baise: de l'autre, elle se couvre le visage. Comme dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admira-

tion de M. de Clerval. *Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins ; car M. de* Clerval *vient d'acquérir de si grands droits qu'il est très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il est, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant* Célie *à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit ; & qui, quand elle seroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.*

CÉLIE (*toujours le visage couvert, & du ton le plus languissant*). Ah ! Monsieur de *Clerval*, je vous en conjure, laissez-moi ! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse, & peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire ?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver par les caresses les plus ar-

dentes, qu'il ſent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CÉLIE (*continue*). Ah ! toujours des éloges ! Penſez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ? S'ils ſuffiſent à la vanité, qu'ils ſont peu faits pour contenter le cœur !

Comme il ne ceſſe de s'obſtiner au ſilence, & de mettre ce qu'il ſent à la place de ce qu'il ne ſent pas, Célie, *enfin, le repouſſe ; & ſe ſervant de ſes deux mains, s'arrange de façon que ce n'eſt plus que de ſouvenir qu'il peut encore louer ſes charmes : il ſe réveille. On ſent aſſez, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le dire, que s'il y a d'un côté beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras.* Célie, *enfin, après avoir quelques inſtans attendu que le* Duc *lui parle, comme elle le deſire, voyant qu'il reſte les yeux baiſſés & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque tems avec la plus forte indignation, ſe leve avec fureur, ſe promene avec violence, & tantôt les yeux au ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois auſſi ſur Monſieur de* Clerval, *avec l'expreſſion de la colere la plus vive, & du reſſentiment le plus marqué. Cette ſcene paroît faire, de plus en plus, repentir le* Duc

de

de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne signifient que ce qu'on veut; que la passion ou la vanité d'une femme, interprétent comme elle a besoin qu'elles le soient, & qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelque importance, qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, *cette obstination à se taire qui paroît si peu fondée? On peut en donner deux motifs, l'un, que le desir éteint, ou du moins fort affoibli, il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la* Marquise: *l'autre, qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa foiblesse. Quelqu'un répondra, sans doute, qu'il faut au desir, pour renaître, moins de tems que le* Duc *n'en emploie à rêver, sur-tout lorsque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour; & qu'en occupant* Célie *des siens, il la distrairoit, peut-être, de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos lecteurs, ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils vou-*

droient que le Duc *fi cherch t ici, ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fut également pénible pour tous; nous croyons pouvoir repliquer que fi jamais peut être, une paſſion, quelque vive qu'elle fut, n'a empêché un homme de ſe livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaiſſance des deſirs, par l'empire que ce caprice une fois ſatisfait, elle reprend ſur ces mêmes ſens qui viennent de la ſacrifier d'une façon ſi cruelle; & que, quelqu'aimable que puiſſe être une femme, il n'appartient qu'à celle qui eſt véritablement aimée, de ne pas voir le deſir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des tranſports qui ne lui en laiſſent pas même ſoupçonner le repos. Si le* Duc *étoit bien ſûr qu'il ſuffit à* Célie, *pour l'intérêt de ſa gloire, pour l'excuſe de ſa diſtraction, ou pour contenter le goût momentané qu'il ſe peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dit ce qu'elle en exige; & qu'elle voulût bien, l'inſtant paſſé, ne ſe le pas rappeller plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuſeroit pas: mais qui peut lui répondre de l'uſage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit: ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi, tous les jours,*

mais toutes les situations ne se ressemblent point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquise & Célie *ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques semaines cette derniere, parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure; & en supposant qu'il la confiât à la* Marquise, *il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons: mais pardonnera-t-elle à cette même* Célie *d'avoir cherché à rendre son amant infidele, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrieres que lui opposoient ce qu'elle devoit à l'amitié; ce qu'elle se devoit à elle-même, & à l'honneur de son sexe; & l'indifference que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si la* Marquise *a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé; & si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne sçauroit donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les idées de* Célie, *& l'empêcher, & de se faire*

des illusions, & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé ; & il ne le peut mieux qu'en rejettant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légere apparence de sentiment. Lorsque, pour déterminer une femme, on a eu besoin d'orner le desir du masque de l'amour, on ne peut, sans la derniere cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse, c'est la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, *de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contre elle un tems si considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, & qui, peut-être, le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de* Célie *que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la derniere importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, & à ne se souvenir de ce qui s'est passé entre eux, qu'autant, & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeller.*

Nous osons croire fort délicate cette situation, mais il n'y a que ceux de nos lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puissent la juger telle qu'elle est; & nous pardonner même de la prendre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie & *le* Duc *ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne sçauroit, non plus, en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, & pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sçauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne: & Monsieur de* Clerval, *pour être du même rang, n'en est que plus fait, non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire: la premiere chose à laquelle la politesse & même son intérêt, lui paroissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les torts: & il s'y résigne sans peine: il se rapproche de* Célie *avec soumission; elle s'éloigne de lui sans le regarder: il tente une seconde fois la même chose; & ce n'est pas avec plus de succès: il veut l'arrêter: pour lors* Célie, *en s'échappant, l'appelle* monstre; *c'est, comme chacun sçait, l'injure consacrée dans les querelles de ce genre-là.*

Quand il voit qu'elle persiste dans sa rebellion, persuadé que l'air soumis, qu'il a pris, n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups d'autorité, y cèdent toujours; ou parce qu'il a des raisons particulieres de croire que Célie *en sera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard; c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits,* Célie *se défend d'abord contre l'audace du* Duc, *de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra-t-il? Ne poursuivra-t-il pas son entreprise? L'un & l'autre de ces partis ont leurs risques: mais sans compter la honte qu'il attache à céder, qui sçait si quelques instans de plus d'opiniâtreté ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t-on, si ce triomphe l'intéresse si peu, pourquoi le chercher? Est-ce pour avoir avec* Célie *un tort de plus? Tout au contraire: c'est pour que ce soit elle*

qui en ait un de plus avec elle-même. Ah! cette idée eſt bien barbare! Point du tout, puiſque ce n'eſt pas gratuitement qu'il l'a; & qu'il n'y eſt conduit que par le beſoin où elle le met d'échapper, s'il lui eſt poſſible, à l'aveu pour lequel elle le perſécute. Pourra-t-elle, en effet, vis à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'uſage du monde & des femmes, mettre ſur le compte de la violence ſeule (& de quelle violence encore!) la nouvelle complaiſance qu'elle aura pour lui, ſur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaiſance un caractere qui ne permette pas à Célie *de la faire regarder comme abſolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de ſe tirer, ne fût-ce même que pour quelques minutes, d'une ſituation fort critique, ſera-ce donc pour lui ſi peu de choſe? Il eſt, d'ailleurs, impoſſible que* Célie *ne prenne rien ſur lui: il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les deſirs.*

Quoique de la façon dont il a plû à Monſieur le Duc *de parler ſur le moment, il ait ſemblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'uſage des femmes; il n'en ſera pas moins vrai que les hommes ſont autant qu'elles, ſoumis à ſon empire. Soyons juſtes juſques au bout: que de raiſons qu'il eſt*

inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le ſoient bien davantage ! Mais quand cet inſtant-ci, malgré tout ſon amour pour la Marquiſe, *agiroit moins ſur Monſieur de* Cleval, *ceux qui connoiſſent les hommes, ſçavent trop combien, même avec une paſſion dans le cœur, de nouveaux plaiſirs leur ſont précieux, & tout ce que peut ſur eux la curioſité, priſe dans toutes ſes acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raiſon de politique, le* Duc *ſe conduisît différemment.*

CÉLIE (*enfin d'un air fort ſérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût*). Ecoutez, Monſieur de *Cleval* : la ſituation où j'ai le malheur de me trouver avec vous ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me ſauveroit de l'inſolence de ſes entrepriſes. Je me tais ſur tout ce que mériteroient les vôtres ; puiſque vous le ſentez ſi peu vous-même, ce que je vous dirois ſur cela, ſeroit bien inutile. Il eſt, au reſte, bien ſingulier que ce ſoit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorſque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuſer ! (*Elle attend ici un inſtant qu'il réponde ; & lui fait, d'un ton le plus doux,*

la queſtion qui ſuit) : Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour ?

LE DUC. Mais ſe peut-il que vous me ſoupçonniez de ſentir ſi peu l'effet de vos charmes ?

CÉLIE. Ce n'eſt-là qu'une galanterie, & que j'oſe même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, & à meilleur marché aſſurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC. En vérité ! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'eſprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareils miſeres.

CÉLIE. En effet, j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me diſe qu'il m'aime !

LE DUC. Oui, vous vous en donnez un, puiſqu'à cet égard le doute ne vous eſt pas permis ?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui ne le valent pas !

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue, Monſieur de Clerval *n'a pas un moment ſuſpendu ce qui l'occupoit; & que* Célie, *ſoit qu'elle ſe flatte qu'il*

ne ſçauroit s'y fixer ſans que cela le conduiſe où elle veut : ou qu'elle ſoit de ces perſonnes qui ne ſçauroient faire deux choſes à la fois, dans l'inſtant qu'elle a recommencé à parler, a ceſſé toute réſiſtance : & en ne ſçachant même la phyſique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que ſa fierté ne peut qu'en être conſidérablement altérée ; Monſieur le Duc, *ſur-tout, n'ayant pas un ſeul inſtant perdu ſon objet de vue.*

CÉLIE (*avec plus de deſir que de pouvoir de ſe fâcher beaucoup*). Monſieur . . . je vois bien quelle eſt votre intention .... mais je vous avertis, ſi vous n'aimez pas les ſtatues, que vous en trouverez une.

LE DUC (*du plus grand ſérieux*). Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraie pas ; il ſemble que *Prométhée* m'ait légué ſon ſecret.

Pour trouver cet endroit un des plus beaux de cette hiſtoire, auſſi intéreſſant qu'il l'eſt, il faut ſe rappeller combien il importe à Monſieur de Clerval *de ne laiſſer à* Célie *aucun prétexte ; & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réſerver un. La menace qu'elle fait au* Duc *annonce aſſez, & peut-être même un peu trop, ſes projets, puiſqu'elle ne peut les lui laiſſer deviner ſans l'engager à faire,*

pour qu'elle ne mette point ici toute la ſéchereſſe dont elle ſe flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait: mais ſans compter qu'elle ignore les vues du Duc, *on ſçait aſſez combien la colere eſt imprudente. L'impreſſion que nous font les choſes, ne dépendant pas toujours des diſpoſitions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire; ce n'eſt pas à empêcher la ſenſation actuelle, mais à la maſquer ſi bien, que le* Duc *ne la ſaiſiſſe pas, que* Célie *croit devoir ſe borner. Ce n'eſt pas que, s'il eſt vrai que* Prométhée *lui ait fait le legs dont il ſe vante, la diſſimulation qu'elle veut ſe preſcrire, ne devienne d'un fort difficile uſage. Il eſt plus aiſé de feindre ce qu'on ne ſent pas, que de cacher ce que l'on ſent; & de ſe preſcrire la loi qu'elle s'impoſe, que de s'y conformer, ſur-tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-être qu'il ſe vante? A tout haſard, la plus grande majeſté doit ouvrir la ſcene, du côté de* Célie, *ſauf à en rabattre, ſi elle s'y trouve forcée; comme, du ſien, le* Duc *doit tout tenter pour qu'elle ne puiſſe la conſerver. Ce n'eſt pas, comme l'on ſçait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de ſe manquer de parole. Il y a des délicateſſes qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des*

inquiétudes dont le desir seul ne sçauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est-ce qu'il veut tenter ; n'étant pas naturel que Célie *ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer, n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat,* Célie *est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au* Duc *de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant, & ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.*

LE DUC (*d'un ton presqu'aussi léger que son propos même*). Si ces sortes de familiarités n'étoient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc serviroit l'amitié ?

CÉLIE. Ah ! *Monsieur*, les effets de ce sentiment ne se confondent pas plus que ces sentimens mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi, je vous prie, avec franchise : vous le pouvez à pré-

ſent : eſt ce que je ſuis effectivement le ſeul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privileges que les amans s'arrogent à l'exception de tout le monde ; & ſans qu'on ſçache trop pourquoi ?

CÉLIE. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la queſtion la plus ridicule qui ſe ſoit jamais faite ! Mais vous m'avez miſe dans le cas de tout ſouffrir de vous ; j'oſe dire que vous en abuſez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez aſſez peu de juſtice, pour me ſoupçonner du deſſein auſſi honteux qu'il ſeroit barbare de chercher à vous humilier ?

CÉLIE. Ah ! je ſerois par moi-même, bien loin de vouloir le penſer : mais s'il eſt poſſible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprete vos diſcours ? Pouvez-vous me ſoupçonner capable de ce que vous imaginez, ſans m'apprendre en même tems le peu d'eſtime que vous avez pour moi ?

LE DUC. Vous croyez donc bien extraordinaire votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de ſe paſſer entre nous, ſe paſſe actuellement peut-être

au coin de plus de cent cheminées de Paris; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'auſſi bonnes raiſons que nous.

CÉLIE. S'il vous reſte encore pour moi, *Monſieur*, quelque ſentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure; & laiſſez-moi m'affliger éternellement d'une foibleſſe qui étoit ſi peu faite pour moi; & que, par cette raiſon, je n'ai pas aſſez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en conſoler; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous diſant combien cette même foibleſſe que vous vous reprochez ſi cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat! puiſque vous pouviez ſi peu vous tromper à ce qui ſe paſſoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un inſtant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-tems pour vous, m'a jettée malgré moi-même? Tout vous faiſoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour ſeul, & même un amour auſſi tendre que le mien, pouvoit vous excuſer de le porter à ſon comble. Hélas! je me ſuis crue aimée; & dans les momens mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je suis coupable, sans doute; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincérement je suis attaché à la *Marquise*: mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont sçu que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs, que dans les instans mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec quelle inhumanité encore!) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC. Qui? moi, ne le prononcer que pour le reprendre; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu!

CÉLIE. Ah! cruel! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche!

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicatesse! Eh! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort: il vous en auroit coûté des plaisirs; & c'est ce qu'un homme n'a jamais sçu sacrifier,

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne soyez pas injuste, & daignez un instant considérer votre position & la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentimens, comme vous le voudriez, & que moi-même je le desirerois....

CÉLIE. Ah! si vous le desiriez!

LE DUC. Eh bien! Que voudriez-vous que je fisse? Amie intime de la *Marquise* comme vous l'êtes, me prescririez-vous de vous la sacrifier?

CÉLIE. L'amour seroit mon excuse.

LE DUC. Vous vous abusez, ma chere *Célie*, j'ose vous en répondre: loin qu'il vous excusât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme sans mœurs & sans principes, qui auroit immolé jusques au sentiment le plus respectable de tous, au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on se flatter qu'il les affoiblisse aux yeux des autres?

CÉLIE. Un caprice! Eh! pensez-vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez?

LE DUC. Non, assurément! On ne vous rendroit pas la même; & plût au ciel que chacun pût, comme moi, lire

au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit ? Vous, qui connoissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettât la plus odieuse des infidélités ; ou, puisqu'il faut le répéter, qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

CÉLIE. Ah ! s'il est vrai que ce soit un crime, que de femmes me condamneroient, ou l'ayant déja commis, ou avec l'intention de le commettre, &, peut-être, avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient, ou s'en feroient fait le moins de scrupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non, ma chere *Célie*, non, quelqu'amour qui vous transportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, & dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. J'avoue, & vous me le faites sentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation un tort peut-

être irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconſtance à laquelle on eſt trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là, un beaucoup plus grand crime que des autres ?

LE DUC. Voilà ce qui, avec votre permiſſion, n'eſt point auſſi vrai qu'il vous le ſemble. On eſt, & j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légérement, & à les quitter comme je les ai priſes ; mais quelles ſont celles, auſſi, que je rends victimes de mon inconſtance ? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de reſpect, c'eſt qu'on eſt ſûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y eſt, & y ſera toujours immolé : mais plus ce même public envie, & peut-être, ne comprend pas trop mon bonheur ; plus il honore la *Marquiſe* de ſon eſtime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens, de vertus & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingratitudes. Moi ! la quitter ! Ah ! je lui ferois horreur, & je devrois me la faire à moi même.

CÉLIE. Encore une fois, je ſens tout ce que vous me dites ; & j'avoue que

je n'ai rien à y oppoſer. Mais ſi je vous euſſe été un peu chere, la *Marquiſe* ne vous auroit pas perdu, & je vous aurois conſervé.

LE DUC (*avec tout l'air du tranſport*). Eh! grand Dieu! que deſiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites enviſager! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condeſcendance qui paroîtroit devoir aller ſi peu avec l'amour?

CÉLIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime: mais le malheur de le perdre doit être inconteſtablement plus grand encore.

LE DUC (*comme enchanté*). Ah! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre qui puiſſe être capable d'un ſi grand ſacrifice!

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicateſſe.

LE DUC. C'eſt que ces gens-là ſeroient plus accoutumés à ſacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE. Je le crois à préſent comme vous; mais ce matin encore, je penſois comme eux.

LE DUC. Hélas! c'eſt que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même : car le sentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de choses près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte la *Marquise* : je vous la passe ; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi ! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance ?

CÉLIE. Vous le devriez, sans doute : mais vous avez depuis long-tems contracté une habitude à la légéreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidele ; mais parlons à présent un peu des arrangemens qui nous restent à prendre. Vous ne devez sûrement pas plus que moi, que la *Marquise* ait la plus légere suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE. Ah ! ciel !

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

eſt d'une fineſſe, & d'une pénétration exécrables ?

CÉLIE. Elle m'en a donné aſſez de preuves, pour que je doive en être plus convaincue que perſonne.

LE DUC. Ce n'eſt pas là tout : elle joint à ſa ſagacité naturelle une opinion de vous qui doit néceſſairement la rendre plus difficile à aveugler ſur le genre de la liaiſon que nous venons de former, que ſi elle ne l'avoit pas. Elle eſt, & je ne ſçais pourquoi, perſuadée qu'il n'eſt point en vous de demeurer ſans rien faire ; & ſans doute, ſi vous vous obſtiniez à paroître toujours à ſes yeux, dans le déſœuvrement de cœur où vous étiez tout-à-l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fut réel ; vous obſerveroit ſans rien dire ; nous devineroit bientôt ; & je n'ai pas beſoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous eſt important que cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela eſt dit & convenu ; mais penſez-vous qu'en lui paroiſſant toujours occupée également du ſouvenir de *Prévanes*, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinſſe point à la tromper ſur mes diſpoſitions actuelles ?

LE DUC. Je doute fort que cela ſuffît :

sans conter que, quelque bien qu'on puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus, il est impossible de le rendre comme quand on l'avoit, sur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute sa vérité; elle est déjà, on ne peut pas plus sûre, que vous avez à présent plus d'envie de regretter *Prévanes*, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne soupirez qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

CÉLIE. Je ne sçais sur quoi Madame la *Marquise* a pu imaginer tout cela: moi-même, jusques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raison de penser que j'en fusse moins remplie; & je ne conçois pas, par conséquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah! sur cela, les autres voient souvent bien mieux que nous-mêmes, & de plus; c'est qu'il n'est pas possible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois; & que de cet instant, vous ne l'ayez, sans le croire, plus mollement regretté que quand vous y étiez toute entiere.

CELIE. Qui, si je fusse convenue avec

moi-même de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais, pour croire ne pas aimer; m'en aimez-vous moins; & penſez-vous que ce ſentiment, tout ſourd qu'il étoit dans votre ame, y fût abſolument ſans effet?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fuſſions ce ſoir enſemble comme nous y ſommes?

LE DUC. Non: je me doutois bien, cependant, de quelque préférence en ma faveur: ce n'étoit pas qu'en même tems je ne la ſentiſſe fort reſtreinte; mais il me paroiſſoit tout ſimple que, dans la poſition où vous ſçaviez que j'étois, vous craigniſſiez de me la montrer dans toute ſon étendue; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, eſt en effet le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai?

CÉLIE (*fort tendrement*). Si je vous aime!

LE DUC. Vous déſirez, par conſéquent, que je puiſſe toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inſpirez,

pirez, & en recevoir de vos sentimens ?

CÉLIE (*en le serrant dans ses bras.*) Si je le desire ! quelle question !

LE DUC. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte la *Marquise* ?

CÉLIE. Que trop ?

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus ?

CÉLIE. Je crois, en effet, sans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin ; mais la loi de tromper la *Marquise* nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver ; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE. Vous avez raison : mais à d'autres égards, cela me paroît bien scabreux.

LE DUC. Scabreux ! point du tout : & serez-vous, d'ailleurs, la premiere à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas ?

CÉLIE. C'eſt une injuſtice qu'on ne nous fait que trop ſouvent; & même, les trois quarts du tems, ſans que nous en ſçachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'*Alinteüil*: je vous dirai, pourtant, que cela n'eſt pas agréable.

LE DUC. Il me ſemble, pour moi, que ſi j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CÉLIE. On pourroit accepter le marché, ſi l'un pouvoit ſauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond, ces miſeres-là ſont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre poſition. Qui prendrons-nous pour tromper la *Marquiſe*?

CÉLIE. En vérité! je n'en ſçais rien.

LE DUC. Pourquoi pas d'*Alinteüil*?

CÉLIE (*d'un air de dégoût.*) Oh non! on me l'a donné déja.

LE DUC. Eh bien! on vous le redonneroit: le mal eſt-il donc ſi grand?

CÉLIE (*d'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point: il eſt jaloux comme un tigre; & s'il s'aviſoit de devenir amoureux, il ſeroit inſuppor-

table. Vous ſçavez, de plus, comment il eſt avec la *Marquiſe*; cela peut-il s'arranger?

LE DUC. Vous avez raiſon : je n'y penſois pas. Aimeriez-vous mieux *Manſelles*?

CÉLIE. Eh! bon Dieu! qui vous fait donc penſer à cet homme-là? C'eſt l'être le plus ennuyeux!

LE DUC. On prétend que non; & l'on aſſure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il ſoit, il ne ſe diſe pas quatre paroles, nous n'avons perſonne qui ait l'art de les rendre auſſi intéreſſans que lui.

CÉLIE. Ah! *l'horreur*! lui-même doit avoir bien mauvaiſe opinion d'une femme qu'il ſçait intéreſſer. Eh bien?

LE DUC Cela devient embarraſſant.

CÉLIE. Eh quoi! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, ſi vous ne voulez d'aucun?

CÉLIE. Mais, enfin, vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raiſons

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même?

CÉLIE. Parce que ce n'eſt pas moi que cela regarde; & que de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est-à-dire, que vous craindriez que je ne devinsse jaloux d'un homme, par la seule raison qu'il se seroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi: connoissez-vous *Bourville*?

CÉLIE. Oui: mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CÉLIE. Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là-dessus.

LE DUC. Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel: pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur Monsieur de *Bourville* que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule; & que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé sa figure fort bien; & il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas

tenu à lui que je ne le cruſſe fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah ! ah ! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE. Eh ! de quoi ?

LE DUC. Du deſir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire ſa cour.

CÉLIE. Il ne l'a marqué auſſi : mais comme il débutoit avec moi par des ſentimens auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craigniſſe ; mais Monſieur de *Prévanes* étoit d'une jalouſie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus maltraité.

LE DUC. Vous fîtes fort bien ; mais l'amour de *Bourville* me dérange dans mes projets.

CÉLIE. Quels ſont donc ceux que vous aviez formés ?

LE DUC. Comme il eſt aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux ſoupçons de la *Marquiſe* ; mais puiſqu'il eſt amoureux, cela ne ſe peut plus.

CÉLIE. Bon ! amoureux ! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel ? De plus, il a une affaire à préſent.

LE DUC. Ah ! une affaire, ſi vous voulez ; ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là, & je puis vous répondre qu'il n'a point de la choſe une autre opinion que moi : au ſurplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je ſuis bien ſûr, n'eût-il même pas déjà eſſayé de vous rendre ſenſible, qu'il ne vous verroit pas long-tems ſans en avoir l'envie.

CÉLIE. Cela pourroit fort bien auſſi ne pas arriver : ce qu'il a ſenti pour moi étoit peut-être moins vif qu'il ne me le diſoit, & que vous ne l'imaginez ; peut-être même ne ſentoit-il rien.

LE DUC. Ah ! c'eſt ce qu'il eſt impoſſible ; n'importe : comme qui que ce fût que nous priſſions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit ; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux *Bourville* qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien ſûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous conſentez donc que je vous le préſente ?

CÉLIE. Oui ; lui, un autre ; qui vous voudrez ; puiſqu'il en faut un, cela m'eſt égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amene demain ?

CÉLIE. Demain ! cela eſt bien prompt ! Il ſembleroit à votre empreſſement ſur cela, que vous ne pouvez vous voir aſſez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir beſoin de me juſtifier là-deſſus ; mais je vous avoue que la pénétration de la *Marquiſe* me fait trembler ; & d'ailleurs, dans la poſition où nous ſommes reſpectivement, tant de choſes dont on ne s'apperçoit pas ſoi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ſes regards ſur nous, je ne ſçais ce que je n'imaginerois pas ; & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Aſſurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que dans le ſoin que je prends de vous dérober à ſes ſoupçons, ce fût cela que vous duſſiez voir.

CÉLIE (*fort affectueuſement*). Ah ! *Duc*, ne nous brouillons pas !

LE DUC. Soyez donc raiſonnable ; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des ſoins qui doivent ſi évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE. Eh bien donc! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion*). Mais parlez-moi naturellement; & ſongez que c'eſt ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez ſûre que ce ſera auſſi lui qui vous répondra.

CÉLIE. Ce que je vous inſpire eſt-il de l'amour?

LE DUC. Si je n'en avois point pour la *Marquiſe*, je ne douterois pas que ce n'en fût.

CÉLIE. Puis-je raiſonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un ſentiment.

LE DUC. Je l'ignore; mais, pour pouſſer la franchiſe juſques au bout, je ne le préſume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple! & je vais l'imiter. Je connois peu Monſieur de *Bourville*: je ne ſçais ſi la froideur avec laquelle je l'ai vu, venoit de ma prévention pour un autre; ou ſi c'eſt parce qu'il n'eſt pas né pour me plaire davantage: je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il eſt poſſible qu'il plaiſe; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés: eſt-ce une diſpoſition à lui rendre encore plus de juſtice? N'en

eſt-ce pas une ? Encore une fois, je n'en ſçais rien. S'il eſt vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi....

LE DUC. je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas auſſi fortement que je le préſume.

CÉLIE. Depuis trois mois !

LE DUC. Oui, plus ou moins.

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au tems; j'ai des raiſons particulieres d'en être ſûre. Puiſque dans des circonſtances qui ne devoient pas lui laiſſer le même eſpoir, que celles où il aura lieu de me ſuppoſer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long-tems ſans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui impoſer ſilence, il faudra bien, ſur-tout avec les idées que nous avons, que je me laiſſe perſécuter de ſon amour. S'il vient à me plaire ? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le deſirois, je ne vous cache pas que cela me paroît poſſible.

LE DUC (*après avoir paru rêver un*

instant.) Eh bien! Vous l'aimerez! heureusement les droits de l'amant, & les complaisances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne sont point incompatibles.

CÉLIE (*après avoir aussi rêvé.*) Pas absolument, il est vrai, à la rigueur... Cependant...

LE DUC. Quoi! vous hésitez!

CÉLIE. Mais, non;... cela me paroît pourtant assez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout! c'est une erreur! à moins, toutefois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinssent onéreuses. En ce cas...

CÉLIE. (*avec beaucoup de tendresse.*) Onéreuses! pouvez-vous le penser! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choses telles qu'elles sont, que comme un jour elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des sentimens que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inspirer?

LE DUC. Ah! cela seroit d'une déraison dont je ne sçaurois me croire capable.

CÉLIE. Ne la suppoſons donc point : ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre la ſorte d'amitié qu'il y aura entre nous, & en ſoupçonner le genre & l'étendue ?

LE DUC. *Bourville* n'eſt point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, préſenté ici de ma propre main, il puiſſe jamais, moi ſur-tout paroiſſant, non-ſeulement approuver ſes ſoins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival ?

CÉLIE. Tout cela eſt vrai ; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes ? Vous ſentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliſer l'amant, il faudroit néceſſairement retrancher à l'ami les complaiſances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les ſuſpendre ; & cela pourroit bien ne ſe pas faire ſans le fâcher.

LE DUC. C'eſt à celui qui a le moins de droit, belle *Célie* ; ou qui, pour parler plus juſte, n'en a que d'abſolument précaires, à ſe ſacrifier ; &, pénétré comme je le ſuis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites enviſager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

une plainte que vous ne puſſiez pas entendre.

CÉLIE. Convenez que l'indifférence rend bien raiſonnable.

LE DUC (*d'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuſte.

CÉLIE (*toujours tendrement.*) Allez-vous vous fâcher ? Suis-je donc ſi injuſte de croire que vous ne m'aimez pas, lorſque vous ne ceſſez pas vous-même de me le dire ?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour & ce mouvement que nous appellons le goût ; & vous penſez vraiſemblablement, qu'un cœur, parce qu'il eſt rempli du premier, eſt inacceſſible à l'autre ?

CÉLIE. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'eſt pas.

LE DUC. J'en ſuis un moi-même : j'aime la *Marquiſe* paſſionnément ; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inſpiriez un goût ſi vif, qu'il m'eſt bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvemens toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (*car enfin il faut finir*) Célie *paroît douter de ce que le* Duc *vient de lui dire ; & comme par la différence*

très-réelle qu'il y a, quoiqu'il en dise, entre ces deux mouvemens, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc *donne à* Célie *une conviction complette qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement; & s'y confirment. Ensuite on vient annoncer à* Célie *qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos lecteurs dans la salle à manger: après le souper, ils repassent dans le boudoir,* Célie *y montre encore des doutes; le* Duc *les leve. L'heure de se séparer arrive: il quitte* Célie *& va chez la* Marquise, *qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.*

Fin du troisième Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le troiſieme Volume.

INTRODUCTION, Page 3

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Le moins ennuyeux du livre.* 15
CHAP. II. *Qui ne plaira pas à tout le monde.* 25
CHAP. III. *Qui contient des faits peu vraiſemblables.* 36
CHAP. IV. *Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.* 48
CHAP. V. *Meilleur à paſſer qu'à lire.* 59
CHAP. VI. *Pas plus extraordinaire qu'amuſant.* 73
CHAP. VII. *Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.* 88
CHAP. VIII. *Où l'on verra qu'on ſe trompe quelquefois.* 102
CHAP. IX. *Où l'on trouvera une grande queſtion à décider.* 121
CHAP. X. *Où, entre autres choſes, on*

trouvera la façon de tuer le tems. 146
CHAP. XI. *Qui contient une recette contre les enchantemens.* 175

SECONDE PARTIE.

CHAP. XII. *Le même à peu près que le précédent.* 199
CHAP. XIII. *Fin d'une aventure & commencement d'une autre,* 214
CHAP. XIV. *Qui contient moins de faits que des discours.* 233
CHAP. XV. *Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.* 256
CHAP. XVI. *Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.* 275
CHAP. XVII. *Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.* 295
CHAP. XVIII. *Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.* 307
CHAP. XIX. *Ah! tant mieux!* 322
CHAP. XX. *Amusemens de l'ame.* 339
CHAP. DERNIER. *Fin de l'histoire.* 353
Le hasard du coin du feu. 371

Fin de la Table du troisieme Volume.

Le sopha 1745
Le hasard 1763 ?

carlette II